

E S S A I
SUR LA RELIGION
D E S
ANCIENS GRECS.

P R E M I E R E P A R T I E.

17

132

274

MA

"E S S A I SUR LA RELIGION"

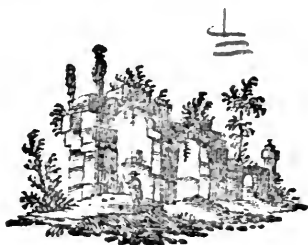
D E S

ANCIENS GRECS.

*Multa renascentur quæ jam cecidere ; cadentque ,
Quæ nunc sunt in honore.*

Horat.

PREMIERE PARTIE.



A G E N E V E,

Chez BARDE, MANGET, ET COMP.

Imprimeurs - Libraires.

M. DCC. LXXXVII.

233636.
24.6.29

THE

NEW

18

18

18

18

18

P R É F A C E.

APRÈS le grand nombre d'ouvrages qui existent sur la mythologie , après tant d'efforts pour en débrouiller le cahos , nous ne venons point ici hasarder de nouvelles conjectures. Nos recherches seraient peu intéressantes , si elles se bornaient à la simple explication des fables des Anciens. Nous avons eu un objet bien plus important , celui de développer leur système religieux.

Il n'est personne qui n'ait appris à connaître les dieux de la fable , & qui ne soit familiarisé avec leurs noms aussi-bien qu'avec leurs attributs ; mais , pourvu que ces notions fussent à l'intelligence des poètes & des productions des arts , rarement cherche-t-on à pénétrer au-delà ; & s'il n'est pas possible , pour peu qu'on réfléchisse sur la nature de l'homme & sur

l'expérience de tous les siècles , de supposer que les nations de l'antiquité n'ont point eu de Religion , celle qu'on leur attribue , paraît à peine digne d'être appelée de ce nom sacré.

Ayant entrepris de lui rendre tous ses droits & sa dignité première , nous l'avons considérée principalement chez les Grecs , parce que ce peuple a sur-tout mérité de fixer les regards de la postérité , & que , longtemps seul dépositaire des connaissances des Orientaux , on lui est redevable de la plupart des opinions , qui , nées dans les hautes contrées de l'Asie , ont passé ensuite en occident , où elles conservent encor une influence marquée.

Notre premier soin a été de classer cette multitude de divinités , dont la nomenclature semble d'abord présenter un assemblage monstrueux. Une fois parvenus à trouver l'ordre qui doit leur être assigné , nous les avons vu se ranger en quelque

forte d'elles-mêmes à leur véritable place , & nous n'avons pas eu de peine à rendre raison de leur origine , de leurs fonctions , & de toutes les aventures en apparence si bizarres qui composent leur histoire.

Lorsqu'ensuite nous avons pénétré dans l'intérieur de cette même Religion , nous avons reconnu qu'elle renfermait tous les principes d'une morale épurée , qu'elle était grave & austère , qu'elle savait en imposer à la multitude ; nous y avons même souvent découvert la source de plusieurs traditions qui depuis ont été universellement consacrées ; il nous a paru enfin que la Religion ne différait pas essentiellement autrefois de ce qu'elle est aujourd'hui , & que , si elle a varié dans les formes , elle a toujours eu le même but , le même esprit , & le même caractère.

Tel est en général la marche de cet ouvrage. Nous en avons banni les termes d'*idolâtrie* , de *paganisme* , & toutes les

dénominations devenues injurieuses , par lesquelles on ne cesse de désigner le culte des Anciens. Le fanatisme & la superstition méritent seuls d'être dévoués à la haine & au ridicule. Contentons-nous de plaindre les peuples qui n'ont pas été éclairés des véritables lumieres. Mais , puisqu'il faut à l'homme des préjugés , avant de flétrir ceux auxquels une grande nation a été asservie , on devrait examiner s'ils lui ont été funestes , ou s'ils ont dégradé la raison humaine ; on devrait avant tout s'en être du moins formé une idée exacte : c'est à quoi n'ont pas pensé la plupart de ceux qui se sont occupés de cette matiere.

Excepté un petit nombre dont les recherches sont extrêmement ingénieuses , les autres ne nous ont été utiles que par le soin qu'ils ont pris d'entasser beaucoup de faits ; & c'est presque l'unique avantage que l'on puisse retirer des ouvrages d'éru-

dition , de ces compilations immenses , où il n'y a pas une seule idée. On n'a gueres fait jusqu'à présent que rassembler des matériaux. Combien il serait à désirer qu'une main habile les mit en œuvre , & rétablît enfin les monumens de l'antiquité , qui ont été si cruellement mutilés par le temps & plus encore par les modernes !

Nous en avons bien senti la nécessité , en voyant la maniere dont ils ont traité la mythologie. En général , comme nous aurons plus d'une fois occasion de le remarquer , il est difficile avec un esprit plus borné de montrer une vanité plus ridicule ; & ce que Cicéron disait , en parlant des philosophes (*de Divinat.* lib. II. c. 58.) qu'il n'est rien de si absurde , qui n'ait été avancé par quelqu'un d'entr'eux , pourrait à plus juste titre s'appliquer aux mythologues.

En rendant compte de tous ces systêmes si puériles , si sérieusement proposés , nous

avons cru qu'il nous ferait en même temps permis de porter un jugement sur les divers écrits dont nous avons fait usage. On en trouvera une courte analyse soit dans nos notes, soit dans les remarques détachées. Si tous les écrivains, dans les différens genres où ils s'exercent, voulaient ainsi, à l'exemple de l'auteur de l'*Esprit de la ligue*, apprécier les livres qu'ils sont forcés de consulter, ce serait le moyen de connaître insensiblement toutes les richesses de la littérature. Peut-être nous accusera-t-on de nous être quelquefois expliqués trop librement ; mais, si le premier devoir de celui qui se destine à écrire est d'aimer la vérité, il doit encor avoir le courage de la dire ; & notre respect pour le public nous a fait passer par-dessus toute espece de considération particulière.

Quelque desir que nous eussions eu de mériter le suffrage des gens instruits, si ce traité servait du moins à rappeler aux gens

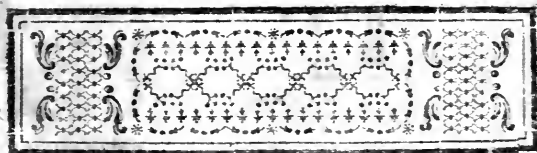
du monde des images agréables , en leur expliquant ce qu'ils ont lu dans les poètes , ce que les arts leur offrent de tous côtés ; s'il pouvait sur-tout fixer leurs idées sur une Religion jusqu'à présent méconnue , & qui a été celle d'un peuple célèbre par ses institutions , nous croirions encor avoir rempli un but véritablement utile.

Cet *Essai sur la Religion des Grecs* venait d'être terminé , lorsque nous avons appris qu'un savant distingué par ses lumières & par l'étendue de ses connaissances , avait conçu un plan bien plus vaste , que lui seul était capable d'exécuter. Son ouvrage est sur le point de paraître ; il ne nous est pas connu ; mais , pour en avoir une idée , il suffit de nommer M. l'abbé Barthelémy ; & , d'après ce que nous en avons entendu dire , nous pouvons avancer que jamais les modernes n'ont élevé de plus beau monument aux Anciens. L'ordonnance seule a quelque chose d'im-

posant. L'auteur accompagne Anacharsis dans son voyage; ou plutôt, servant lui-même de guide au philosophe Scythe, il se transporte en Grece à l'époque où ce pays était le plus florissant, & semble raconter ce qu'il voit. Il converse avec les grands hommes qui l'habitaient; il s'instruit de leur sagesse; il est témoin des belles actions qui les ont immortalisés. Histoire, législation, philosophie, il embrasse tout. Les mœurs & les usages des Grecs, leurs progrès dans les arts, leurs découvertes en tout genre, & , parmi leurs opinions, cette Religion que nous avons osé décrire, entraient naturellement dans son sujet. Le public fait depuis longtemps ce qu'il est en droit d'attendre d'un écrivain qui joint à une vaste érudition le goût le plus épuré.

Nan. Le 3 Juillet 1786.

ESSAI



ESSAI

S U R

LA RELIGION DES GRECS.

INTRODUCTION.

LA Religion des Grecs est l'objet de nos recherches. Nous nous proposons de faire voir quelles ont été, sur cette matière importante, les idées d'une nation qui s'est rendue à jamais célèbre, qui plus que toute autre a reculé les bornes de l'esprit humain, & dont les institutions ont encore parmi nous l'influence la plus marquée.

INTRO-
DUCTION.

*Dessein de
ce traité.*

Nous passerons rapidement sur les premiers temps de la Grèce. La Religion des anciens habitans de cette contrée se ressentait de leur vie agreste. Simple & grossière dans l'origine, elle ne différait pas de celle qu'on a trouvée parmi les hordes éparées dans les déserts de

Première Partie.

A

INTRODUCTION. l'Amérique. Elle serait même peu digne de notre attention, si elle ne nous présentait le spectacle toujours intéressant de l'enfance d'un grand peuple. On aime à voir ses premiers développemens, à le suivre dans les routes qu'il a tenues à mesure qu'il s'est avancé vers la civilisation; & ce n'est qu'en étudiant les opinions auxquelles il a été successivement affermi, que l'on peut mieux juger du progrès de ses mœurs.

*Religion des
premiers
habitans de
la Grèce.*

Occupés d'abord des moyens de pourvoir à leur subsistance, les Pélasges ne s'éleverent pas au-dessus du petit nombre d'idées que ce besoin suppose. Ils firent un Dieu de l'arbre (1) qui les nourrissait. Les vieux chênes de Dodone, dont le culte subsista pendant tant de siècles, attestent & la simplicité & la reconnaissance de leurs premiers adorateurs (2). Lorsqu'ensuite ils eurent formé des peuplades différentes, & que la guerre eut ensanglanté leurs forêts (3), ils consacrèrent l'instrument de la force. L'arme, qui assurait la victoire dans les combats, devint une divinité. Mars fut son nom; il était représenté, comme chez les Scythes, sous la figure d'une lance (4). Ce ne fut que longtemps après, lorsque l'on eut personnifié une multitude

d'êtres particuliers, qu'il alla se mettre au rang des autres immortels. Alors il prit un caractère analogue à son origine (5). Fier & cruel, ne respirant que le carnage, & toujours accompagné de la terreur (6), les attributs, qui lui furent donnés, montrent qu'il avait mérité de commander seul à des peuples féroces. Les Grecs n'eurent point d'autre Dieu, tant qu'ils furent réduits à mener la vie de sauvages. Mais insensiblement ils se formerent des notions plus relevées. Déjà le spectacle imposant de l'univers commence d'attirer leurs regards. Ils voyaient tous les jours les cieux emportés d'un mouvement rapide & régulier; incapables de remonter à une première cause, ils se persuadèrent que les astres étaient doués d'un pouvoir surnaturel. L'admiration les força de leur rendre hommage (7). C'était au milieu des campagnes qu'ils allaient jouir de leur présence, & qu'ils les adoraient. Delà le nom de temple, donné aux édifices sacrés, lequel signifiait dans leur langue le vague de l'air, l'espace compris entre la terre & le firmament (8), &, pour désigner l'objet de leur culte, ils se servirent d'un mot, qui n'exprimait originairement que l'action de tourner (9),

**INTRO-
DUCTION.**

*Révolution
arrivée
dans les
mœurs &
dans la reli-
gion des
Grecs.*

& qui s'annoblit avec l'être auquel on l'appliqua dans la suite : ce mot est DIEU.

Mais qu'est-il besoin d'observer tous les pas qu'ils ont fait pour sortir de la barbarie ? Qu'il nous suffise d'avoir indiqué les nuances bien caractérisées qui les distinguent dans ces premiers temps. Ce ne sont point les idées d'un peuple grossier & sauvage dont nous voulons offrir le tableau, mais celles d'une nation éclairée, digne de fixer les regards de la postérité ; & la Grèce ne mérite d'occuper une place dans les fastes de l'histoire, que lors qu'avec des mœurs nouvelles des étrangers lui eurent apporté de nouvelles institutions. L'arrivée des colonies orientales est l'époque des beaux jours (10), qui devaient luire dans cet heureux climat. Les Pélasges étaient encore plongés dans les ténèbres ; dès que les arts se furent élevés sur leur horizon, la nuit, qui les couvrait, se dissipa tout-à-coup (11) ; alors tout s'anima. La nature se peignit à leurs yeux des couleurs les plus brillantes, & le génie vint leur dicter ses loix. Tandis que les murailles s'élevaient de toutes parts à la voix d'Amphion, Orphée faisait retentir les bois des sons harmonieux de sa lyre. Les arbres paraissaient sensibles à ses accens ; les plus

fiers animaux se dépouillaient de leur férocité, & accouraient se ranger (12) autour de lui: emblème de la révolution qu'il opéra dans les mœurs d'un peuple sauvage (13). Législateur à la fois & pontife, il chantait l'origine du monde & le développement du chaos; il enseignait à ses compatriotes une doctrine sublime faite pour les élever, pour leur inspirer toutes les vertus (14). Mais, comme nous l'avons annoncé, le culte, qu'il institua, était étranger à la Grèce (15); & ce n'est pas au milieu des montagnes de Thrace qu'il faut en chercher l'origine. Pour le bien connaître, transportons-nous dans le pays même qui lui a servi de berceau; nous serons plus en état d'en saisir l'ensemble, & de juger des modifications qu'il dut éprouver, lorsqu'il passa dans d'autres climats.

Nos lumières & nos erreurs viennent originellement des contrées les plus anciennement civilisées, de celles où la première impulsion fut donnée à l'esprit humain. L'Orient, cet antique foyer de la superstition & du despotisme, a vu naître la plupart des opinions qui se sont ensuite répandues dans les autres parties du globe, souvent pour le malheur des peuples. La Religion, dont l'unique ob-

INTRO-
DUCTION.

Vues générales sur l'origine des Religions.

INTRO-
DUCTION.

jet aurait dû être de les consoler, & qui souvent aussi n'a fait qu'appesantir leurs chaînes, est également sortie de son sein. Il est facile de s'en convaincre, en suivant la trace de toutes celles qui ont paru jusqu'à présent sur la scène du monde; & la conformité étonnante, qui subsiste entr'elles (16), prouverait seule, au défaut d'autres monumens, qu'elles ont une source commune. Il n'en est point qui ne soit animée du même esprit, qui ne se propose les mêmes fins; les principes, les dogmes & les cérémonies qui les constituent, sont les mêmes. Il suffit de les comparer les unes avec les autres, pour s'appercevoir qu'elles se réduisent toutes à une seule, & que leurs différences tiennent à des causes locales, & absolument étrangères (17). Le Scandinave invoquait le géant terrible de la gélée (18), tandis que l'habitant du Tropique se prosternait devant l'astre brûlant du jour; & cependant, le législateur fameux, qui alla former un peuple de héros sous les glaces du pôle, était sorti des mêmes régions (19), où, quelques siècles auparavant, les Perses avoient adopté le système des mages; où, dans des temps plus modernes, un simple conducteur de chameaux, alluma dans le cœur des Ara-

bes un enthousiasme qui changea la face de l'univers. Aussi les institutions d'Odin sont-elles entièrement semblables à celles de Mahomet (20); ils ont parlé l'un & l'autre la même langue qu'Orphée, que Zoroastre, que tous ceux qui ont fondé un nouveau culte. Et l'on peut dire qu'il n'a existé jusqu'à présent qu'une seule Religion, qui sous des noms divers a régné sur tout le globe; qui, subordonnée aux circonstances, s'est montrée revêtue de formes différentes; qui, tantôt sombre & austère, tantôt brillante & majestueuse, a toujours eu pour but d'étonner l'imagination & de la subjuguier, & qui, dans tous les siècles, dans tous les climats, a été forcée de se ployer au génie des peuples qu'elle a soumis à son empire.

Chez les anciens, dans ces temps qu'on peut appeler l'enfance du monde, puisque ce sont les premiers dont nos annales fassent mention, elle déploya un grand caractère. L'homme, habitant une terre nouvelle, commençait à jouir des heureux effets de son industrie. Les sciences, dont il s'était conservé quelques vestiges à travers les révolutions arrivées sur le globe, venaient de nouveau embellir son séjour. Ceux, qui en recueillirent

*Religion des
anciens.*

 INTRO-
DUCTION.

les débris, s'occupèrent des moyens d'en affurer la durée. Pour en conserver à jamais le souvenir & les transmettre aux générations futures, ils les rendirent sacrées. La Religion devint le dépôt auguste, où furent consignées les découvertes en tout genre. L'astronomie, la physique, l'étude des loix de la nature, celle plus importante encore des devoirs de la société, elle embrassa tout, & en forma le tableau le plus vaste & le plus magnifique, que le génie ait pu concevoir. Aujourd'hui que le temps en a détruit l'ordonnance, s'il est un moyen de la rétablir, c'est de suivre, non la marche progressive des connoissances humaines, mais l'ordre dans lequel on peut les placer. Par-là les fables viendront se ranger dans la classe qui leur appartient, & s'expliqueront d'une manière naturelle. Un observateur attentif, transplanté dans ces régions opulentes autrefois le siège des arts, & maintenant désertes & abandonnées, peut, à la vue des ruines qui l'entourent, juger de la beauté de l'édifice, & le retracer à nos yeux.

*Quel était
son objet..*

La première de toutes les sciences est celle qui nous développe les principes des choses, & qui nous élève à la contemplation d'un être supérieur, intelligent, qui a imprimé le

mouvement à la matière, qui échappe aux ^{INTRO-} ~~DUCTION.~~ sens, & dont la présence se manifeste dans ses œuvres. Les objets sensibles & matériels, qui composent l'univers, doivent tenir le second rang. Quoi de plus digne d'admiration; que ces loix constantes, immuables, auxquelles sont assujettis tous les corps, qui, depuis la surface de la terre, jusqu'aux voutes célestes, sont répandus avec profusion autour de nous ! L'homme vient ensuite frapper nos regards; ses rapports, considéré comme individu & comme réuni en société, ses travaux, ses découvertes, enfin ce qu'il a créé, ce qui émane de lui, ne méritaient pas moins d'être offerts à la vénération publique.

Cette division simple avait sûrement été adoptée par les anciens sages; & elle était la base de leur système religieux. Dieu, la nature, & l'homme; voilà les grands objets qu'ils s'étaient proposés de peindre. Ce qui constitue trois espèces de théologies, que l'on pourrait nommer l'une intellectuelle, l'autre physique, & la troisième théologie civile. Il est évident, d'après le témoignage d'Hérodote (21), qu'une pareille distinction avait lieu en Egypte. Les habitans de cette contrée, dont on vantait la haute sagesse, & qui eu-

*Maniere
dont elle
doit être en-
visagée.*

**INTRO-
DUCTION.**

rent la gloire d'éclairer les autres peuples, admettent trois sortes de divinités entièrement différentes les unes des autres par leur nombre, par leurs qualités, par leurs fonctions.

*Division des
Dieux en
trois gran-
des classes.*

Les principes des choses ont été représentés par la première classe (22). Les divers dieux, qu'elle renferme, désignaient les modifications de la matière, & les attributs (23) de l'être qui lui a donné la forme; être supérieur, intelligent, qui tantôt déploie sa grandeur dans cette multitude de mondes dont l'espace est peuplé, tantôt est perpétuellement occupé à maintenir l'ordre, à conserver, à diriger l'ouvrage de ses mains, & qui seul a présidé à l'arrangement de l'univers.

La seconde classe ramène au spectacle de cet univers créé. Sous l'emblème d'Isis, d'Osiris, & des autres Divinités de cette espèce, elle offre les grands phénomènes de la nature (24); la route que décrivent les planètes dans leurs orbites; les différents aspects de cet astre qui répand une clarté si douce, & dont les retours périodiques étaient célébrés par des fêtes; elle offre surtout la marche imposante du Père des saisons, soit lorsque parvenu au plus haut point de sa course, il

embrase l'hémisphère de tous ses feux, soit INTRO-
DUCTION.
lorsqu'il semble fuir dans d'autres climats, & que les mortels consternés se croient menacés des rigueurs d'un hiver éternel.

On voit paraître dans la troisième classe (25) l'homme lui-même, non pas l'homme élevé au rang des dieux, & fier des vains honneurs de l'apothéose; mais l'homme jouissant des bienfaits de la divinité suprême & de l'influence des astres; l'homme défrichant la terre devenue son domaine, & la forçant de lui ouvrir ses trésors; l'homme enfin inventant les arts, soumettant au calcul les révolutions des sphères, & s'élevant jusqu'au ciel par la vertu.

La voilà donc cette mythologie que l'on s'est plu à défigurer, qui nous a été représentée comme un amas d'absurdités, de fictions incohérentes! Ici tout le ridicule disparaît; les fables s'agrandissent avec les objets qu'elles servent à désigner; elles renferment un système sublime inventé dans un siècle, où l'imagination forte & vigoureuse n'étoit pas bornée par l'intolérance. Eh quoi! les Anciens nous sont proposés comme des modèles en tout genre; on célèbre leurs loix, leurs gouvernemens, leurs institutions; ils

Explications qui ont été données de la mythologie.

**INTRO-
DUCTION.**

/ n'ont méconnu aucun des devoirs les plus rigoureux de la morale : & l'on veut que , dans les fonctions augustes de la Religion , ils aient en quelque sorte dégradé leur être ; qu'ils aient créé des monstres pour les adorer ; & que dans la personne de leurs dieux , ils aient voulu honorer le vice & même le crime ? Rendons plus de justice à des peuples qui sont encore nos maîtres ; craignons nous-mêmes les reproches que la postérité fera peut-être un jour en droit de nous faire. Il est temps de détruire les préjugés de l'orgueil , & les prestiges d'une vaine érudition. Ecoutez ces prétendus sçavans qui se croient supérieurs aux plus beaux génies de l'antiquité , qui ont bien osé dévouer à la risée publique les monumens les plus respectables. De quoi ont servi leurs profondes recherches , sinon qu'à les égarer & à montrer dans tout son jour la médiocrité de leur esprit ? La plupart ont regardé la mythologie comme le récit figuré des événemens historiques. Il est assez singulier qu'ils se soient presque tous réunis pour embrasser une opinion , qui , née originairement de la vanité & d'une adulation excessive , n'a pu ensuite être soutenue que par la mauvaise foi ou l'ignorance.

Alexandre , que des talens & des succès INTRO-
DUCTION.
extraordinaires élevaient au-dessus des autres hommes , s'était dit fils d'un Dieu. Les *Evhemerisme.*
princes ses successeurs imiterent son exemple , & crurent peut-être par-là en imposer davantage aux nations qu'ils s'étaient partagées. Insensiblement on leur rendit des honneurs divins. Ce fut dans ces circonstances qu'Evhemere publia son histoire sacrée (26), qui semblait en quelque sorte justifier ces apothéoses. Il prétendait avoir découvert une isle jusque-là inconnue , qu'il appella Panchée , & dans laquelle étaient déposés , selon lui , les tombeaux de tous les personnages que le peuple adorait. Quoiqu'alors on n'attachât point d'importance aux discussions théologiques , & que le temps ne fut point encor arrivé , où elles devaient troubler le repos du genre humain , cet ouvrage ne pouvait manquer cependant d'exciter quelque sensation. Aussi fut-il vivement combattu par Callimaque (27) contemporain de l'auteur , par Strabon (28) , Plutarque (29) , & tous ceux qui prévoyaient les conséquences qu'il était facile d'en tirer. “ Ne faut-il pas , s'écrie „ Cicéron (30) , être dépourvu de tout principe , pour avancer que les hommes illus-

**INTRO-
DUCTION.**

„ tres, courageux, ou puissans ont été élevés après leur mort au rang des dieux ; & „ que ce sont ceux-là mêmes que l'on a coutume d'invoquer & de prier ” ? Ce système avoit été imaginé à la cour des despotes qui gouvernaient l'Égypte ; on le vit se renouveler à l'époque où toutes les contrées de la terre furent soumises à l'esclavage. Diodore de Sicile, qui écrivait sous le regne d'Auguste, adopta les idées d'Evhemere, & il en fit la base de sa Bibliothèque poétique (31). Dans la suite, lorsque les premiers défenseurs du Christianisme se proposèrent de seconder par leurs écrits l'autorité des empereurs, ils s'attachèrent sur-tout à rendre ridicule la Religion qu'ils attaquaient (32). Animés du même esprit, la plupart des modernes (33) ont marché sur leurs traces ; ou, si quelques-uns d'entr'eux ont reconnu l'absurdité d'une pareille opinion, s'ils se sont aperçu qu'elle ne tendait qu'à jeter de la confusion dans l'histoire, & à en dégrader la majesté, ils y ont substitué les conjectures les plus frivoles. On a vu tour-à-tour dans les fables la pierre philosophale (34) ; l'aimant (35) ; des digues & des canaux (36) ; le cours des fleuves (37) ; la relation de

*Divers
systèmes des
modernes.*

quelques voyages entrepris par des marchands (38); l'arche de Noé & plusieurs des traditions juives (39). Il en est peu qui se soient fait une idée juste de la Religion des anciens, & qui aient eu l'art de lever le voile de l'allégorie (40) qui la couvrait.

INTRO-
DUCTION.

Née sur les bords du Nil (41), cette Religion passa bientôt dans les plaines de l'Asie (42). Les Phéniciens, qui servaient alors de lien commun (43) à tous les peuples, la portèrent en Grèce, d'où elle se répandit insensiblement dans le reste de l'Europe, mais altérée & changeant perpétuellement de forme, à mesure qu'elle s'éloignait du lieu de son origine. En Orient, où le despotisme avait jeté de profondes racines, elle devint entre ses mains un instrument redoutable (44). De nos jours encore, c'est-elle qui dans ces contrées contribue à en resserrer les chaînes (45). Là, les prêtres, uniques dépositaires de la science, s'étaient réservé pour eux seuls la faculté de penser. Ils exigeaient des autres classes de citoyens une obéissance aveugle. Les peuples confondaient sans cesse l'esclavage civil avec l'esclavage religieux, qui les opprimaient également. Le monarque était le dieu vivant; ses arrêts, des decrets éma-

*Religion en
Orient.*

**INTRO-
DUCTION.**

nés du ciel, & sa cour un temple, dont la vue imprimait le respect & la terreur. Il n'en fut pas de même dans ces régions fortunées, où la liberté, qui venait de naître, laissait à l'ame toute son énergie. Comment des nations fieres & indépendantes auraient-elles pu se résoudre à porter d'autre joug que celui des loix (46)? Le culte, qui s'était établi parmi elles, devait les éclairer, & non les asservir. Considérons-le maintenant chez un peuple libre. L'image de l'homme vertueux, remerciant l'auteur de la nature de ses bienfaits, n'est-elle pas préférable aux viles soumissions de l'esclave prosterné devant un maître?

*Dans la
Grèce.*

Dans la Grèce, comme dans tous les pays du monde, la forme du gouvernement eut sans doute une influence marquée sur la Religion. Des circonstances particulières lui firent encore subir divers changemens. Rappelons-nous que dans l'origine elle dut son établissement à des étrangers. Les colonies qui l'apportèrent étaient composées de marchands & de soldats (47), que le hazard ou l'espérance du gain amenait sur une côte sau-

*Changemens
qu'elle y
éprouve.*

ge. Les divinités orientales ne furent d'abord connues que successivement, d'où il arriva qu'elles

qu'elles ne conserverent pas toujours le rang & les fonctions qui leur avaient été originellement assignés (48). D'un autre côté, la différence du langage occasionna (49) quelques méprises. On s'attacha bien en général aux dénominations primitives (50); mais souvent de simples épithètes furent prises pour des noms véritables (51). Quelquefois aussi les Pélasges employèrent des mots tirés de leur propre langue (52); & loin de renoncer à leurs anciens rites, il les mêlèrent avec les nouveaux (53).

Mais ce qui augmenta surtout la confusion, ce fut la liberté accordée aux poètes de s'emparer des traditions religieuses & d'en disposer à leur gré. Les premiers poèmes avaient été des hymnes, des cantiques sacrés, que le peuple répétait à haute voix au milieu des cérémonies les plus augustes. Tels sont ceux d'Orphée, monument précieux de ces temps antiques (54); le génie oriental y respire tout entier; il s'éteignit bientôt dans les siècles qui suivirent. A peine même en retrouve-t-on quelques étincelles dans la théogonie d'Hésiode, ouvrage singulier, où il paraît que le caprice a presque toujours guidé l'auteur, & qui consiste le plus souvent

*Causes qui
l'ont alté-
rée.*

 INTRO-
DUCTION.

dans des généalogies bizarres, entassées sans choix, sans discernement, à mesure qu'elles se présentaient à son esprit (55). A la vérité la poésie conserva cet enthousiasme divin qui l'avait caractérisée, & qui doit toujours en faire l'essence; mais elle consentit à descendre du haut de l'Olympe, & elle célébra les exploits des héros qui avaient mérité de leur patrie. Accoutumée cependant à cette mythologie brillante qu'elle avait chantée, elle continua d'y puiser les couleurs dont elle se plut à enrichir ses tableaux. Alors chacun donnant l'essor à son imagination, dénatura les fables, & quelquefois en inventa de nouvelles. Homere parût (56); & le merveilleux qu'il avait si heureusement employé, devint la base de toutes les productions de ce genre. Dès que les dieux participaient aux actions de l'homme (57), il fallait bien qu'ils fussent assujettis à toutes ses passions. De l'épopée ils monterent sur le théâtre où ils conserverent le même caractère, en sorte qu'il se forma deux especes de culte (58): l'un que nous nommerons populaire, parce que les images sensibles qu'il présentait, étaient plus connues, plus universellement adoptées, & que, frappant sans cesse les yeux,

elles avaient fini par être substituées aux anciennes ; l'autre mystérieux ; renfermé dans l'intérieur des temples ; auquel il étoit défendu de porter une main sacrilege, & qui étoit proprement celui de la nation. Ce sont ces deux cultes qui vont être l'objet principal de nos recherches. Nous allons d'abord faire connaître, chacune en particulier, les divinités des Grecs, d'où nous pourrions nous former une idée de ce qu'on appelait le culte populaire ou public. Mais en indiquant les causes qui l'avaient insensiblement introduit, nous nous attacherons bien davantage à marquer ce que tous ces dieux avaient été dans l'origine ; ce que signifiaient leurs fonctions, leurs attributs, & les fables ou légendes sacrées qui composaient leur histoire. Nous passerons ensuite au culte secret ; & nous traiterons des mystères qui constituaient véritablement l'essence de la Religion, & qui en renfermaient les principaux dogmes. Enfin, après avoir jetté un coup d'œil rapide sur les fêtes, & sur quelques autres institutions qui y avaient également rapport, nous chercherons à découvrir quelle espèce d'influence cette religion a eue sur les peuples qui l'avaient adoptée.

INTRO-
DUCTION:

*Division &
plan général
de ce traité:*

C H A P I T R E I.

Culte public , ou des divinités des anciens Grecs.

EN parlant de la nature des dieux des Anciens , nous avons déjà vu que s'ils appelaient de ce nom tout ce qui était parmi eux l'objet de la vénération publique , ils n'en reconnoissaient pas moins un premier Etre , auquel tous les autres étaient subordonnés. Mais on est presque toujours tombé à leur égard dans le sophisme qu'un philosophe de notre siècle reproche avec juste raison aux Peres de l'église (1) , qui , après avoir défini Dieu à leur manière , ont prétendu que les Anciens s'étaient manifestement contredits , puisqu'ils ne suivaient pas la même définition. D'ailleurs le polythéisme ne doit pas être confondu avec l'idolâtrie. “ Com-
 „ mençons , dit très-bien M. Duclos (2) ,
 „ par fixer le sens des termes. Le premier
 „ de ces cultes consiste à partager & à multi-
 „ plier la divinité ; le second , à rendre à des
 „ êtres créés & matériels un hommage qui
 „ n'est dû qu'à Dieu ”. Et s'il est vrai que
 ce dernier culte doive être regardé comme la

CHAP. I.
 Idée que les
 Anciens
 avaient de
 Dieu.

honte de l'humanité (3), s'il n'a jamais existé que parmi des peuples ignorans & barbares (4), pouvons-nous croire qu'il ait été adopté par les nations les plus éclairées de l'univers ? Les Grecs étaient polythéistes ; est-ce une raison pour qu'ils aient été idolâtres ? Il est certain au contraire qu'ils n'adoraient réellement qu'un seul Dieu (5). Ils se le figuraient tel que l'ont représenté les religions réputées les plus saintes , & ils s'étaient formé de son essence les notions les plus relevées. C'est d'eux que nous avons emprunté les traits dont nous nous servons pour le peindre. Toutes les preuves tirées de la loi naturelle, de la conscience intérieure, du consentement unanime des peuples, du spectacle de l'univers, sont consignées dans leurs écrits. Poètes, orateurs, philosophes, tous admettent l'existence de la divinité suprême, & quelques-uns l'ont représentée d'une manière vraiment éloquente. “ Il y a ,
„ s'écrie Orphée (6), un être inconnu, le
„ plus élevé, le plus ancien de tous, le pro-
„ ducteur de toutes choses. Cet être sublime
„ est vie, lumière, sagesse ”. “ L'univers, selon
„ Proclus (7), a été produit par Jupiter. L'em-
„ pirée, le profond tartare, la terre, l'océan,

CHAP. I.

„ les dieux immortels , les déesses , enfin tout
 „ ce qui existe a été contenu originaire-
 „ ment dans le sein fécond de Jupiter , &
 „ en est sorti ; Jupiter est le premier &
 „ le dernier , le commencement & la fin. „

Mais , dit l'auteur de l'essai sur les éloges (8) ,
 si les Grecs nous ont laissé quelque chose
 d'auguste & de grand dans ce genre , c'est
 cet hymne de Cléanthe qui nous a été con-
 servé par Stobée. “ O toi qui as plusieurs
 „ noms , mais dont la force est une & in-
 „ finie ! ô Jupiter , premier des immortels ,
 „ souverain de la nature , qui gouvernes tout ,
 „ qui soumets tout à une loi , je te salue :
 „ car il est permis à l'homme de t'invoquer.
 „ Tout ce qui vit , tout ce qui rampe , tout ce
 „ qui existe de mortel sur la terre , nous
 „ naquîmes de toi ; nous sommes de toi une
 „ faible image ; je t'adresserai donc mes hym-
 „ nes , & je ne cesserai de te chanter. Cet
 „ univers suspendu sur nos têtes , & qui
 „ semble rouler autour de la terre , c'est
 „ à toi qu'il obéit ; il marche & se laisse en
 „ silence gouverner par ton ordre. Le ton-
 „ nerre ministre de tes loix repose sous tes
 „ mains invincibles. Ardent , doué d'une vie
 „ immortelle , il frappe & la nature s'épou-

„ vante. Tu diriges l'esprit universel qui
„ anime tout, & vit dans tous les êtres ; tant, CHAP. I.
„ ô roi suprême, ton pouvoir est illimité &
„ souverain. Génie de la nature, dans les
„ cieux, sur la terre, sur les mers, rien ne
„ se fait, ne se produit sans toi, excepté le
„ mal qui sort du cœur du méchant. Par
„ toi, la confusion devient de l'ordre ; par
„ toi, les élémens qui se combattent, s'unif-
„ sent. Par un heureux accord, tu fonds tel-
„ lement ce qui est bien avec ce qui ne l'est
„ pas qu'il s'établit dans le tout une har-
„ monie générale & éternelle. Seul parmi
„ tous les êtres, les méchans rompent cette
„ grande harmonie du monde. Malheureux !
„ ils cherchent le bonheur, & ils n'apper-
„ çoivent pas la loi universelle qui, en les
„ éclairant, les rendrait tout à la fois bons
„ & heureux ; mais tous s'écartant du beau
„ & du juste, se précipitent chacun vers
„ l'objet qui l'attire ; ils courent à la renom-
„ mée, à de vils trésors, à des plaisirs qui,
„ en les séduisant, les trompent. O Dieu,
„ qui verses tous les dons, Dieu, à qui les
„ orages & la foudre obéissent, écarte de
„ l'homme cette erreur insensée ; daigne
„ éclairer son ame ; attire-la jusqu'à cette

CHAP. I.

„ raison éternelle qui te sert de guide &
 „ & d'appui dans le gouvernement du monde;
 „ afin qu'honorés nous-mêmes, nous puif-
 „ fions t'honorer à ton tour, célébrant tes
 „ ouvrages par un hymne non interrompu,
 „ comme il convient à l'être faible & mortel:
 „ car ni l'habitant de la terre, ni l'habitant
 „ des cieux n'a rien de plus grand que de célé-
 „ brer dans la justice la raison sublime qui
 „ préside à la nature „ (9).

Jamais, ajoute l'écrivain éloquent à qui nous devons la traduction de ce beau morceau, on ne parla de Dieu avec plus de grandeur. Que l'on joigne à ces témoignages ceux de Varron (10), d'Aristote (11), du divin Platon (12), & cette foule d'autres que Cicéron nous a transmis (13); & l'on cessera de déplorer l'aveuglement de ces peuples qui non moins éclairés que nous, ne nous le cedent pas pour la grandeur & la majesté des pensées.

*Ce qu'ils
 pensaient de
 la matière.*

Après s'être élevés jusqu'à la connoissance d'un premier Etre, & l'avoir contemplé dans ses attributs, ils considérèrent une autre substance entièrement différente, quoique non moins abstraite (14), dont on n'a jamais contesté l'existence, dont les qualités sont

en quelque sorte palpables, mais sur l'origine de laquelle il n'a pas encor été possible de s'accorder. Cette substance est la matiere. Est-elle éternelle? A-t-elle été tirée du néant? Questions abstraites, où l'esprit humain se perd & se confond, parce qu'elles passent de bien loin sa portée (15). De ces deux sentimens les Anciens avaient embrassé celui qui semble être sujet à moins de difficultés, lorsque l'on n'a pour guide que le flambeau de la raison. L'idée de création, " cette idée „ sous laquelle on conçoit que par un simple acte de volonté rien devient quelque „ chose „ (16), leur parût incompréhensible. Ils admirent deux principes coexistans de toute éternité, mais d'une nature entièrement distincte : l'un actif, l'autre passif; l'un moteur, l'autre mù; l'un cause efficiente, l'autre cause instrumentale (17). Le premier est Dieu; le second est la matiere; tous les deux sont l'origine de ce qui est (18).

Ils formaient chez les Anciens la première classe de leurs dieux. *Première classe des dieux.*

Le principe actif, aussi nommé l'intelligence Déniourgique (19), tenait le principal rang. S'il n'a pas créé l'univers, il lui a donné la forme par sa toute puissance; il le *Principe actif.*

CHAP. I.

gouverne par sa sagesse ; il maintient l'ordre par sa bonté & par sa justice. C'est l'esprit qui se repose sur l'abyme , & qui le féconde (20). Les élémens étaient confondus dans l'immense sein du cahos , à sa voix ils ont été séparés. Il a dit : QUE LA LUMIERE SOIT, ET LA LUMIERE FUT (21). Il est lui-même le feu qui pénètre tous les corps ; il anime les uns de son souffle divin , il est la source des générations , il communique à tous le mouvement & la chaleur.

*Divinités
qui le dési-
gnaient.*

Ses divers attributs ont été personnifiés (22), & formaient autant de tableaux différens.

Considéré comme le grand fabricant de la nature , il était appelé *Phtha* dans l'ancienne langue de l'Egypte , nom que les Grecs ont rendu par celui de *Ηφαίστος* ou *Vulcain* (23) : ce Dieu , dans la créance populaire , ne fut plus qu'un simple artisan (24). En cet état cependant tout ce qui sort de ses mains est merveilleux. Il a construit le palais des immortels ; il l'a enrichi des chefs-d'œuvre de l'art (25). C'est lui qui forge la foudre, l'arme redoutable de la divinité , & la marque de sa toute puissance ". Entant que l'esprit créateur arrange tout avec vérité & avec art , les Egyptiens l'ont nommé *Phtha* ; dans la

„ Grèce , on n'a eu égard qu'aux opérations CHAP. I.
 „ mécaniques , & on en a fait Vulcain (26). „
 Mais dans la Religion primitive , il était le
 premier de tous (27). On lui avait donné
 Minerve pour femme ; cette union marquait le
 rapport intime (28) des deux divinités
 qui représentaient chacune l'intelligence de- *Minerve.*
 miourgique. Minerve, sortie toute armée du
 cerveau du pere des dieux , était la prudence ,
 la profonde sagesse. Au-dessus de la porte du
 temple qui lui avait été érigé à Saïs , ville
 de la haute Egypte , & où elle était adorée
 sous le nom de *Neitha* (29) , on lisait cette
 inscription. “ Je suis ce qui a été , ce qui
 „ est , ce qui sera. Le fruit que j'ai porté est
 „ le soleil. Nul des mortels n'a touché mon
 „ voile „ (30). Tirésias leve les yeux sur elle ,
 & devient aveugle (31) ; aussi était-il défendu
 même de regarder sa statue (32). Elle prési-
 dait à tous les arts, elle les avait inventés (33) ,
 parce que le génie donné à l'homme est une
 portion de l'intelligence céleste. Les villes se
 mettaient sous sa protection , sûres qu'elles
 conserveraient leur liberté , & qu'elles seraient
 à l'abri de toute invasion , tant que le *Palla-*
dium (34) resterait dans leur enceinte. La
 guerrière Pallas accompagnait sur le champ de

CHAP. I.

bataille le héros qui défendait sa patrie ; elle le couvrait de son égide ; elle tempérant par sa prudence l'impétuosité du courage. Ulysse, Diomède, marchent sous ses auspices, & traversent sans crainte le camp des ennemis (35). Elle descend du haut de la voûte étoilée pour arrêter le bras d'Achille (36). Ajax qui avait profané ses autels, expire sur un rocher au milieu des mers ; & ses malheureux compagnons sont la proie des eaux (37). Par-tout l'allégorie se fait sentir ; & l'on voit comment les notions les plus métaphysiques ont pu donner naissance à ces fictions ingénieuses.

Vesta.

L'être qui a imprimé le mouvement aux corps, & qui entretient la vie & la chaleur, était regardé comme le feu élémentaire. Sous ce rapport on lui donnait le nom de Vesta (38). La forme de son temple représentait la figure du monde (39) ; il ne renfermait pas de simulacre. Une flamme pure brillait nuit & jour au milieu de son enceinte, image de la lumière divine qui, placée au centre de la sphère infinie, se répand sans cesse sur tous les points de la circonférence. Quelque révolution qui arrivât dans l'univers, la déesse était immobile. “ Tous les dieux, tous les „ démons, rangés en douze bandes, suivent

„ Jupiter ; Vesta seule ne quitte point sa demeure (40). „ Il fallait n'être souillé d'aucune tache pour oser en approcher ; & , chez le peuple de l'antiquité qui se distingua le plus par l'austérité de ses mœurs , on fait avec quelle rigueur les prêtresses consacrées à son culte , conservaient leur virginité (41).

CHAP. I.

Aux idées d'intelligence , de puissance , de sagesse , d'activité , inséparables de Dieu , se joint celle de bonté. Les Egyptiens avaient personnifié ce dernier attribut ; & ils l'appelaient *Cneph* (42). Après avoir formé le monde (43) , il le gouverne & maintient ce qui existe ; car la bonté divine n'est autre chose que l'amour de l'ordre (44). Les Grecs lui donnerent le nom d'Hécate : déesse auguste , qui accordait tous les biens , toutes les richesses ; qu'on invoquait (45) sur la terre , sur la mer , dans les combats ; à laquelle l'infortuné avait recours (46) ; & dont la protection puissante était nécessaire dans les grandes entreprises (47). Lorsque l'on eut admis l'influence des planètes , celle de la lune parût la plus marquée. Considéré comme la cause de tout ce qui arrive d'heureux , cet astre avait sous ce point de vue un rapport intime avec la déesse même de la bienfai-

CHAP. I.

fance ; la triple Hécate (48) sert à le désigner , & les trois différens aspects sous lesquels il se montre.

Némésis. La justice est une suite de la bonté ; l'Etre souverainement bon est aussi souverainement juste (49) , de la même main dont il dispense ses bienfaits, il verse les maux en abondance ; au pied de son trône sont deux tonneaux (50) toujours ouverts , dans lesquels il puise tour-à-tour ; l'un où sont renfermées les calamités de la vie ; l'autre qui en contient les douceurs ; malheur à ceux qui ont attiré sa colère : la terrible Némésis (51) paraît armée du glaive redoutable , les criminels tâchent en vain de se dérober à ses traits ; elle les poursuit sans relâche ; elle les livre aux remords déchirans de la conscience ; elle les précipite dans les profonds abymes du tartare. S'agit-il de punir des nations entières ? Les tremblemens de terre , les inondations , les feux des volcans , le bouleversement de toute la nature annoncent sa vengeance , & de nouvelles générations viennent remplacer des races coupables qui ont disparu de dessus la surface du globe.

*Principe
passif.*

Le second principe , le principe passif , était aussi considéré sous différens rapports ,

qui exprimaient ses modifications différentes, & que l'on avait de même personnifiées.

CHAP. I.

Rhéea était la matiere préexistante (52), *Rhéea.*
éternelle, susceptible de toutes les formes, sans en avoir reçu aucune, & renfermant tous les germes jusqu'à ce que l'esprit créateur les eût développés. Elle a souvent été confondue (53) avec Cérés, avec Cybèle, avec Ops, divinités bien différentes, comme nous le verrons dans la suite (54).

Avant que l'univers eut été produit, la nuit seule régnait; elle couvrait de ses ailes toutes les parties de la matiere; "nuit anti-
que, dit le poète, nuit origine de tout, *Latone.*
c'est toi que je vais chanter; toi, qui es la mere des hommes & des dieux (55)". Et ses louanges étaient répétées trois fois dans les hymnes saints (56). Le grand artisan du monde l'interroge au milieu du silence de la nature, & lui demande ses conseils. "Mere
nourriciere des immortels, que me répondez vous? Je veux que toutes choses com-
posent une unité, & que cependant chacune d'elles existe séparément (57)". Son culte était en grande vénération; les peuples de l'antiquité lui avaient dressé des autels; & presque tous en mémoire de ce qu'elle

CHAP. I. avait précédé le jour , comptaient par nuits ; usage que l'on retrouve encore chez quelques uns de ceux qui habitent le nord de l'Europe (58). Les Grecs l'adorerent sous le nom de Latone (59). Ils avaient placé sa naissance chez les Hyperboréens (60), c'est-à-dire dans ces climats reculés qu'ils se figuraient être couverts des plus épaisses ténèbres. Latone errante , persécutée , accablée de fatigue , représente la nature au moment où elle va enfanter. Elle ne trouve point d'asyle dans l'univers qui n'est encore qu'un vaste chaos. Delos s'offre seule au milieu de cet océan immense ; cette île est le point central autour duquel viennent se ranger toutes les productions. La déesse y aborde , & lui confie le fruit précieux qu'elle portait.

L'Amour. Il est donc arrivé le temps marqué pour la naissance du monde ; la nuit dépose un œuf (61) dans le sein de l'Erebe ; l'esprit igné le féconde ; aussi-tôt l'amour en sort , & s'élève en secouant son flambeau. Amour ! divinité puissante , symbole de l'ordre & de l'harmonie ! Ta jeunesse est celle de la nature dans toute sa vigueur , l'éclat dont tu brilles doit durer autant qu'elle (62). A mesure qu'il s'avance tout change , tout annonce la destruc-

détruction de l'empire du cahos, la guerre cesse entre les élémens; ils prennent chacun la place qui lui est assignée. Des torrens de lumière inondent l'espace; la vie circule de toutes parts; les animaux s'agitent comme s'ils se réveillaient d'un long sommeil (63); & l'on voit paraître à la fois les cieus, la terre, les mers; & toutes les merveilles de la création (64).

La matiere, ainsi modifiée, sortant des mains du grand Être, & revêtue des formes qui l'embellissent, s'appellait *Vénus* (65). Au nom de cette déesse, les idées les plus riantes, les tableaux les plus séduisans se présentent en foule à l'imagination. Vénus déploie sa ceinture, & tout ce qui respire lui est soumis. C'est elle qui enchaîne le dieu de la guerre, qui dissipe l'orage, qui arrête la foudre prête à éclater. A sa présence l'air devient calme & serein; la terre étale toutes les richesses de la végétation. Dans les bois; dans les montagnes, au sein de la plaine liquide, des multitudes d'animaux cèdent à l'attrait qui les porte à perpétuer leur espece, & célèbrent la mere de la nature (66). Ces images firent insensiblement oublier sa véritable origine. Celle qu'invoquait le poëte dis-

CHAP. I. ciple d'Epicure , & qu'il regardait comme le principe des choses (67), était devenue la déesse des plaisirs. On lui donna pour fils l'Amour , cet aimable enfant qui l'avoit accompagnée du moment de sa naissance. Les Grâces formaient son cortège & marchaient en cadence au devant de son char. Elle était principalement adorée à Gnide , à Paphos , dans les bosquets d'Idalie , & dans tous les heureux climats où règne un printemps perpétuel. Là se trouvait réuni ce qui est le plus propre à enivrer les sens. Le doux parfum des fleurs suspendues en festons aux portiques sacrés ; l'encens pur qui fumait nuit & jour sur les autels ; les chants des jeunes filles dont la voix mélodieuse se mariait aux accords des instrumens , leurs danses passionnées , tout portait à l'ame l'impression de la volupté. Un bois de myrte défendait l'entrée du temple , & son épais feuillage servait à couvrir de tendres mystères (68). On disait que la déesse elle-même venait jouir du spectacle de la félicité , & qu'elle quittait l'Olympe , pour visiter ces fortunés séjours. Mais , lorsque portée par ses fideles colombes , elle regagnait le palais des immortels , elle semblait encore respirer au milieu du sanctuaire

où était déposée son image. Sa statue, ouvrage de Praxitele (69), excitait l'admiration la plus vive, quelquefois même le délire de la passion (70). Un des plus beaux tableaux d'Appelle étoit celui (71) qui représentait cette déesse au moment où, sortant de l'onde, elle avait paru aux yeux de l'univers naissant. Le temps qui a détruit les chefs-d'œuvre de la peinture ancienne, a du moins respecté les monumens plus durables de la sculpture. Parmi ceux qui font à présent la gloire de l'Italie, la Vénus de Médicis (72) tient le premier rang, & reçoit encore les hommages d'une foule d'adorateurs.

Nous avons considéré jusqu'ici les deux principes chacun séparément. Il nous reste à les faire voir réunis ensemble, & concourant par leur action réciproque au même objet.

Dans l'acte de la création, ou plutôt de la formation du monde, on les désignait sous le nom de Protée (73); vieillard vénérable revêtu d'un double caractère, tandis que sa science profonde embrassait le passé, le présent & l'avenir (74); ses diverses métamorphoses représentaient les combinaisons innombrables des élémens. Tour-à-tour lionne, &c.

Réunion des deux principes.

Protée.

CHAP. I. gre, dragon, se montrant sous la forme, tantôt d'une flamme brillante, tantôt d'un courant rapide (75); il se jouait ainsi de la vaine curiosité des mortels, & se dérobaît à leurs recherches. La constance seule, unie au courage, pouvait le vaincre, & lui arracher son secret qui n'était autre chose que celui de la nature elle-même.

Enfin, l'univers, envisagé sous tous ses rapports, composé de deux substances également éternelles, infinies, dont l'une semble ne pouvoir exister sans l'autre, est l'être animé par excellence. La matière & toutes ses parties sont les membres de ce grand corps; & l'âme qui le fait mouvoir, qui lui donne la forme expansive, est l'intelligence supérieure ou l'esprit lui-même. C'est en ce sens que le monde était Dieu chez les Anciens; on l'appellait le GRAND TOUT. Pan était le monde (76) ainsi personnifié. Revêtu d'une robe où brillaient tous les feux de la voûte étoilée (77), il tenait à la main une flûte à sept tuyaux, symbole de l'ordre admirable avec lequel les planètes décrivent leurs orbites (78). En Egypte c'était une des premières & des plus anciennes divinités (79). Il occupa d'abord le même rang

parmi les Grecs. Dans Orphée (80), il est le Dieu suprême, la substance universelle, le créateur de toutes choses. Mais, au milieu des révolutions qu'éprouvait sans cesse la Mythologie, il perdit insensiblement de sa dignité. Son culte ne se conserva guères que dans les campagnes, parce que, tout entiers à leurs travaux, les hommes simples qui les cultivent, renoncent difficilement aux opinions qu'ils ont une fois adoptées. C'est ainsi que la Religion, dont nous écrivons ici l'histoire, après avoir succombé dans les villes aux persécutions qui s'éleverent contr'elle, alla se réfugier chez les habitans des bourgs, ce qui lui fit donner le nom de paganisme. De même chez les Arcadiens que la position de leur pays tenait séparés des contrées florissantes de la Grèce, & qui restèrent long-temps attachés aux anciens usages, puisque dans le second siècle de notre ère leur année était encore de quatre mois (81), Pan était en singulière vénération; & il était regardé comme le dominateur de la nature entière (82). Mais il devint en même temps la divinité tutélaire des champs & des forêts. La tête couronnée de branches de pin, il se plaisait à parcourir les rians co-

CHAP. I.

CHAP. I.

teaux du Lycée & du Ménale (83). Pan aime les troupeaux ; il chérit leurs conducteurs (84). Sa flûte n'exprime plus l'harmonie des sphères ; c'est le son plaintif de la belle Syrinx son amante changée en roseaux (85). Il réunit les tiges qui formaient les membres délicats de la nymphe ; & il apprend aux bergers à en tirer des accords (86).

Récapitulation des dieux de la première classe.

Les mêmes causes qui l'avaient en quelque sorte dégradé dans la créance populaire, avaient eu, comme on a pu le remarquer, une influence semblable sur les autres dieux de la première classe. Aux idées abstraites dont ils étaient l'image, on préférerait les descriptions animées, les mensonges agréables de la poésie. Cependant ces notions primitives ne furent point altérées ; & , tant que la Religion subsista, elles en formerent l'essence. Par elles on remontait jusqu'à l'origine des choses. Vulcain, Minerve, Vesta, Hécate, & Némésis étaient le grand Être considéré soit en lui-même, soit dans ses divers attributs. Sous les traits de Rhéa, de Latone, de Venus, & de l'Amour, la matière prenait successivement toutes les formes dont elle est susceptible ; enfin les deux principes réunis dans la personne de Pan ou

de Protée, composaient l'assemblage de tous les êtres.

CHAP. I.

L'esprit infini qui agit la masse entière, *Dieux de la*
 qui a donné l'impulsion, & qui l'entretient, *seconde*
 est l'auteur de tous les mouvemens particu- *classe.*
 liers d'où résulte le mouvement général.
 C'est lui qui alimente le ciel, la terre, le
 globe brillant de la lune, & les astres.
 L'homme & tous les corps organisés lui doi-
 vent l'existence ; ou plutôt il est lui-même
 le principe qui les anime (87). Répandues
 de la sorte dans tout l'univers, les portions
 de l'esprit formaient autant d'intelligences
 séparées ou de génies qui dirigeaient les
 opérations si variées de la nature. Quoique
 chargés d'une multitude de rôles divers, ils
 concouraient au même but, & composaient
 l'unité. Ils ne différaient pas de la Divinité
 suprême, puisqu'ils en étaient une émana-
 tion. Ils en avaient chacun en particulier la
 puissance & le caractère : on en fit des dieux.
 De ce nombre sont ceux de la seconde classe,
 dont l'histoire est une peinture des princi-
 paux phénomènes qui nous entourent, &
 qui tous se réduisent à l'ame du monde mul-
 tiple dans ses noms & dans ses formes (88).
 Si, par exemple, l'antiquité, frappée de la

CHAP. I.

magnificence éclatante du soleil, & des avantages inestimables que sa chaleur répand sur la terre, lui avait élevé des autels; elle adorait, non pas cet astre lui même, mais le génie moteur qui préside à sa marche, qui seul dispense la lumière, & que l'imagination aimait à se représenter sous les traits d'un héros ou d'un conquérant. Il en était de même des autres corps célestes; & l'on voit par-tout ici la physique s'unir à la Religion, pour offrir le plus grand de tous les spectacles; en sorte qu'aujourd'hui elles servent mutuellement l'une & l'autre à s'éclairer. Ainsi l'état des sciences à cette époque peut donner l'interprétation de plusieurs fables, que l'on s'efforcerait en vain d'expliquer sans un pareil secours (89); & réciproquement, pour juger quel était alors le progrès des connaissances humaines, il ne s'agit que d'examiner les traditions sacrées, en les dépouillant du merveilleux qui les accompagne.

Cybèle.

Du sein du chaos sont sortis successivement tous les corps qui composent l'univers sensible. Le premier qui paraît dans l'ordre de cette formation progressive, est le globe que nous habitons (90). La terre contient tous les élémens; tous les germes, toutes les

productions , & sa surface présente mille aspects différents. Ici le feu , dont elle est imprégnée , se réunit en grande masse ; & , renversant tout sur son passage , produit ces secousses , ces crises violentes qui semblent présager la destruction de la nature. Là sont déposés d'immenses réservoirs , où les fleuves puisent des eaux toujours nouvelles , qu'ils vont verser dans le bassin des mers. Si l'œil n'apperçoit quelquefois que des montagnes arides , dont le sommet se perd dans les nues , des plaines incultes , des contrées désertes ou hérissées de frimats ; plus souvent encore , il se repose sur des régions couvertes de côteaux fertiles & de gras pâturages , où les fleurs & les fruits croissent en abondance , & dans lesquelles des multitudes innombrables d'animaux trouvent à la fois une retraite & une nourriture assurées (91). Qu'elle est belle cette terre parée de toutes ces richesses ! Quels droits n'a-t-elle pas à nos hommages , puisque c'est-elle dont la main libérale fournit à tous nos besoins ! Aussi fut-elle proclamée la mere commune des mortels & des dieux (92). En procurant aux hommes leur subsistance , on peut dire qu'elle les a réunis & qu'elle forma les liens des premières sociétés. Les

CHAP. I.

marques extérieures de son culte avaient rapport à cet heureux établissement. Les tours dont sa tête est couronnée représentent l'enceinte des villes. Elle est trainée par des lions, pour montrer quelle est son empire sur les cœurs les plus féroces. Toutes les fois que l'on porte en pompe son image (93), le peuple se précipite en foule sur ses pas, & invoque la puissante Cybèle. Les chemins sont jonchés de fleurs. Le son bruyant des cymbales d'airain rappelle celui des instrumens du labourage, avant la découverte précieuse du fer ; tandis que des prêtres armés dansent au devant de son char, s'agitent en frappant l'air de leurs cris, & quelquefois, dans le transport qui les anime, tournent leur fureur contre eux-mêmes, & font couler le sang de leurs blessures ; comme s'ils voulaient nous apprendre que le travail est notre partage, que la déesse n'accorde ses bienfaits qu'à ce prix, & qu'il faut en quelque sorte user de violence pour arracher les trésors qu'elle renferme (94).

Ops. On invoquait la terre sous le nom d'*Ops*, lorsque parée de ses dons & couverte de productions abondantes, elle récompensait les soins pénibles du laboureur.

Suspendue au milieu de l'espace, la terre était regardée comme le centre du monde. On lui donna pour mari (95), le ciel qui l'environne de toutes parts, & dont les mouvemens semblent lui être subordonnés, qui descend en quelque sorte pour s'unir avec elle, & qui, par de douces rosées, par des émanations salutaires, dépose dans le sein de son heureuse épouse tous les germes de la fécondité (96). Uranus eut un grand nombre d'enfans, parmi lesquels sont rangées les constellations (97), ainsi que tous les corps qui brillent à la voute du firmament.

CHAP. I.
Uranus.

A peine les sphères eurent-elles commencé à se mouvoir, que le temps naquit. L'éternité est un tout indivisible qui n'admet aucune succession numérique (98), qui reste toujours plein & entier, soit que la matière existe, soit même qu'il n'y ait rien que le néant. Le temps au contraire, dont l'idée ne peut être séparée de celle du mouvement, & qui entre comme partie constituante dans le rapport qui l'exprime, est susceptible d'une infinité de divisions. On ne saurait concevoir qu'un corps change de lieu, que l'on ne considère à la fois la vitesse avec laquelle il est mu, l'espace qu'il parcourt, & le

Saturne.

CHAP. I.

temps qu'il employe à le parcourir. Ces trois choses sont tellement liées entre elles, que l'une suppose nécessairement les deux autres, & c'est de leurs différentes combinaisons que dépend le jeu aussi-bien que la théorie des forces (99). Otez le mouvement, le temps n'est plus & se confond avec l'éternité. Mais, l'impulsion une fois donnée, il marche d'un pas toujours égal. Les heures, les années, les siècles se succèdent sans interruption, comme on voit les flots (100) se précipiter les uns sur les autres, & céder à la pente qui les entraîne. Le déplacement des mers, la submersion des grands continens, l'affaïssement des montagnes les plus hautes, sont l'ouvrage du temps (101), ainsi que la chute des empires, & généralement la destruction de tous les êtres. Aussi était-il représenté sous la figure d'un vieillard armé d'une faux menaçante (102). L'impitoyable Saturne dévore tout; il n'épargne pas même ses propres enfans. S'il ose porter sur son pere une main sacrilège, & le priver des marques de son sexe, c'est que l'instant où il parut dans l'univers, est celui où la nature cessa d'engendrer (103). Cette époque mémorable nous ramène à la naissance du monde. Il est bon

de remarquer ici, que les Anciens ont toujours placé l'homme dans leurs tableaux ; c'est par-là qu'ils ont su les rendre si intéressans. Nous voici transportés aux premiers âges, dans ces jours fortunés où la terre se couvrait d'elle-même de fruits & de riches moissons ; où le nectar le plus pur coulait en ruisseaux. Alors les passions n'excitaient aucun orage ; l'équité seule regnait ; & la loi n'avait point encore gravé ses decrets sur l'airain (104). Siècle heureux ! siècle de paix & d'innocence ! qui n'a jamais existé que dans les descriptions des poètes (105) ; mais dont le souvenir, en excitant nos regrets, fournit à notre imagination, & semble nous consoler des maux de cette vie. Saturne était le dieu de l'âge d'or. Lorsque les crimes qui se développèrent à mesure que la société se forma, l'eurent insensiblement chassé de tous les pays où il avait été adoré, il alla se réfugier dans l'Ausonie (106), chez des peuples simples qui avaient conservé la pureté de leurs mœurs, & qui seuls étaient dignes de lui donner un asyle.

S'il est un moyen de se former du temps une idée exacte, c'est de l'appliquer à un mouvement régulier. Le cours des astres pouvait

CHAP. I.

*Culte du
soleil.*

seul en être la mesure. On s'attacha principalement à celui de tous dont la marche est la plus remarquable. D'où est venue cette fable de Saturne que Jupiter enchaîne (107).

Le soleil est le plus bel ornement de l'univers. Placé au centre de ces orbes immenses (108) que lui seul dirige, il est le roi, il est le pere de la nature. Dès qu'il paraît, tout s'embellit, & prend une face nouvelle. Le sauvage dans le fond de ses déserts, l'homme policé enseveli au sein du luxe & de l'opulence, se réjouissent également à sa vue. Eh! quel est celui dont l'ame n'a pas éprouvé une émotion vive, une sorte d'enthousiasme (109), lorsque l'horison brille de tous les feux de l'orient, & que l'astre du jour s'élance pour commencer sa carrière, ou même lorsqu'à la fin de sa course il se plonge dans des flots d'or & de pourpre? Salut, astre majestueux! source inépuisable de lumière! principe de la vie & de la fécondité! Le monde entier est plein de ta présence, & te doit son éclat. Tes louanges ont retenti sur les rives des deux hémisphères. Par-tout on te célèbre, non-seulement dans les climats que tu enrichis de tes dons; mais au milieu même des sables brûlans de la zone torride,

& jusques sous les glaces du pôle, dans ces sombres régions qui seraient condamnées à un hiver éternel, si tes rayons bienfaisans ne venaient en adoucir la rigueur. L'antiquité reconnaissante lui avait élevé des autels. Elle chantait son heureux retour, au moment où, revêtu de toute sa gloire, il ouvrait les portes de l'année; elle se livrait aux pleurs & à la tristesse, dès que faible, languissant, s'éloignant par degrés, il perdait tous les jours de son éclat. Dans chaque saison, à chaque révolution nouvelle, il était adoré sous des noms qui tous caractérisaient d'une manière expressive les différents points de sa course. De là cette suite de tableaux qui servaient à le représenter, & qui ont fourni à quelques auteurs l'idée de ramener au soleil toutes les divinités de la fable (110).

S'agit-il de peindre la route qu'il s'est tracée? C'est un conquérant fameux par ses exploits; que les plus grands obstacles, les dangers les plus éminens ne s'auraient arrêter; qui livre par-tout des combats & qui en sort toujours vainqueur. Mais quels sont ces monstres qui s'opposent à son passage? Comment expliquer cette foule d'êtres chimériques au milieu desquels il s'avance?

*Fables qui
y avaient
rapport.*

CHAP. I.
De l'origine
des constel-
lations.

C'est à l'astronomie seule qu'il appartient d'en rendre raison. Née chez les nations agricoles, cette science eut d'abord pour objet de diriger les travaux de la campagne. Les premiers cultivateurs ne tarderent pas à s'appercevoir qu'ils avaient besoin d'un guide, & ils le chercherent dans le ciel. Cette multitude innombrable d'étoiles dont il est parsemé, ne leur présentait qu'un amas confus : afin de pouvoir les distinguer, ils les séparèrent les unes des autres. D'abord la voûte céleste fut partagée en trois parties principales, dont celle du milieu, appelée Zodiaque, était contenue dans le plan des orbites que décrivent le soleil & les planetes. De chaque côté de cette zone, sont deux grandes régions qui la terminent, l'une au nord, l'autre au midi (III.) On s'occupa ensuite de classer les étoiles ; & l'on en composa des groupes, qui, sous le nom de constellations reçurent chacun une forme & une dénomination particulieres. C'est ainsi que le firmament fut peuplé d'hommes, d'animaux, & de figures de toute espece. Ces signes qui sont parvenus jusqu'à nous, & qui nous paraissent aujourd'hui si bizarres, ne sont cependant pas seulement le fruit de l'imagination.

l'imagination. Ils représentaient l'état de la terre dans les diverses saisons de l'année ; ils liaient en quelque sorte les opérations du labourage aux phénomènes célestes ; enfin ils servaient à la fois de calendrier rural & de calendrier astronomique. C'est en les envisageant sous ce point de vue que l'on peut remonter à leur origine ; & , dès qu'une fois nous aurons découvert le peuple qui en a été l'inventeur , nous serons en état de connaître une des principales branches de la mythologie ancienne , & en même temps d'assigner l'époque où elle a été instituée.

Il n'est peut-être pas de question sur laquelle on ait formé tant de conjectures différentes. Nous ne prétendons pas parler ici de cet auteur (112) , pour qui les douze signes du Zodiaque ne sont autre chose que les douze fils de Jacob. Laissons de même Olaus Rudbeck chercher (113) les premiers élémens de la sphère dans le pays des Lapons , & des Samoyedes. Ceux qui en ont attribué l'honneur aux Grecs n'ont pas fait attention que ce peuple , en quelque sorte nouveau dans l'histoire du monde , l'est encore plus dans celle des sciences (114) ; que , si la nature l'avait doué d'une imagination vive & bril-

*Diverses
opinions sur
cette ma-
tière.*

CHAP. I.

*Sentiment
de Macro-
be.*

*§ de Plu-
che ;*

lante, il n'est pas moins certain qu'il n'a rien inventé, & que son seul mérite en ce genre est d'avoir transmis aux générations futures des découvertes qui lui sont bien antérieures. Ainsi, quoique cette opinion soit appuyée d'autorités respectables (115), quoiqu'elle ait été adoptée par le grand Newton lui-même (116), nous sommes également forcés de la rejeter. Un écrivain du quatrième siècle, dont il nous est resté des ouvrages remplis de recherches fort curieuses, est le premier qui ait donné des éclaircissémens sur cette matière (117). Il est vrai qu'il se borne à un très-petit nombre d'explications, & que ses idées avaient besoin d'être développées : Pluche s'en empara ; il suivit la route qu'avait indiquée Macrobe ; & il entreprit d'après les mêmes principes d'expliquer la plupart des constellations (118). Mais ne pouvant les adapter au climat de l'Egypte, il en conclut que le Zodiaque avait été tracé dans les plaines de Sennaar, où il était déterminé à placer le berceau de toutes les connaissances humaines. D'un autre côté, son système quelque séduisant qu'il paraisse d'abord, tombe de lui-même, comme l'a fort bien démontré M. de la Nauze (119), & nous allons voir

combien il est directement opposé aux notions

 les plus simples de l'astronomie. CHAP. I.

Il est prouvé que les pôles , les solstices , & les équinoxes ont un mouvement insensible & rétrograde , en vertu duquel ils se transportent d'orient en occident. Ce mouvement , qui est d'environ cinquante secondes par an , est ce qu'on appelle la *précession* des équinoxes. Or , comme les étoiles fixes sont immobiles , il s'ensuit qu'elles semblent fuir toujours de plus en plus les points de l'écliptique , & que par conséquent les constellations changent perpétuellement de place (120). Ainsi , par exemple , le Bélier , qui , trois cent quatre - vingt huit ans avant Jésus - Christ , était en conjonction avec le soleil au printemps , en est aujourd'hui éloigné d'un certain nombre de degrés (121) ; & les autres signes , en conservant le même ordre entre eux , ont nécessairement suivi la même révolution. Que penser maintenant de ceux qui , comme l'abbé Pluche , ont négligé une observation de cette importance (122) ? C'est pour éviter de tomber dans une erreur si grossière , qu'on s'est généralement accordé à croire que le Zodiaque était une institution nouvelle. Mais

CHAP. I.

une pareille conclusion ne donnait rien de satisfaisant sur le pays où il a été inventé ; elle se refusait même absolument à toute espèce d'explication tirée des emblèmes qu'il renferme ; & l'on avait beau passer successivement en revue tous les climats , il n'y en avait point qui ne présentât des difficultés insurmontables. Il était réservé à un écrivain de nos jours de faire disparaître toutes ces contradictions , de concilier les opinions les plus opposées & d'établir une théorie à la fois simple & lumineuse (123).

*Comment il
a été rectifié
par M. Du-
puis.*

Parmi les signes du Zodiaque , il en est qui sont , pour ainsi dire , communs à toutes les nations de la terre : ce sont ceux dont l'objet est de représenter la marche & les effets de cet astre qui luit également pour tous ; & il est difficile de se méprendre sur leur signification. Ainsi l'*écrevisse* & le *capricorne* , symboles des termes de la course du soleil , ont toujours servi à désigner les solstices ; & Macrobe qui a bien saisi l'esprit de ces deux emblèmes , ne s'est trompé que dans l'application qu'il en a faite. De même , pour peindre l'équinoxe , la *balance* est l'image la plus naturelle de l'égalité des jours & des nuits. Les autres signes au contraire ne

peuvent convenir qu'à un certain peuple. CHAP. I.
 Le *bélier* & le *bœuf*, associés aux travaux de l'homme dans les campagnes, la *jeune fille*, tenant un épi de bled, sont évidemment relatifs à l'agriculture qui n'est pas par-tout la même. Quelques-uns enfin, tels que le *sagittaire*, les *poissons*, le *verseau*, tiennent à des circonstances particulières qui varient selon chaque contrée.

Il s'agissait donc de trouver un climat dans lequel les diverses opérations du labourage, & l'état de la terre se rapportassent exactement avec les symboles qui les annoncent, tandis que d'un autre côté l'état du ciel ferait exprimé de la manière la moins équivoque. Pour obtenir cet accord si essentiel entre les signes ruraux & les signes astronomiques, il n'a fallu qu'un léger déplacement dans la position de la sphere. M. Dupuis observe d'abord que, s'il est un équinoxe qui ait dû fixer l'attention des hommes, c'est celui du printemps; que l'on a pris pour le désigner le symbole le plus expressif, la *balance*; & que ce n'est qu'après une longue succession qu'elle est venue marquer l'égalité des jours & des nuits en automne. Alors, s'élevant à travers les siècles,

CHAP. I.

il la remet à la place qui lui avait été originellement assignée, & que la précession seule lui avait enlevée. Il fait de même retrograder le Zodiaque, sans rien changer toutefois à l'ordre qui y est établi : le *capricorne* quitte le solstice d'hiver ; l'année commence avec l'*écrevisse* ; & quant aux autres signes, rien de plus facile que d'en trouver l'application. C'est en Egypte, c'est dans ce pays seul qu'on peut les expliquer. Il suffit, pour s'en convaincre, de les examiner successivement dans le rang qu'ils occupent.

*Explication des
signes du zodiaque.*

Le point de départ du soleil avait été fixé originellement au solstice d'été. Une fois parvenu à ce terme, on ne pouvait mieux le comparer qu'à cet animal qui se plaît à gravir les plus hautes montagnes & les rochers les plus escarpés. La *chevre* fut choisie pour emblème. On la représentait unie avec un poisson, parce que c'est alors que le Nil commence à sortir de son lit. Le débordement de ce fleuve était figuré par le *verseau* ou génie qui tient une urne. Tout le temps qu'il durait, l'Egypte ressemblait à une vaste mer " au milieu de laquelle les villes & les villages, rehaussés avec des travaux immenses, s'élevaient comme des îles " (124) ;

les *poissons* représentaient la vie inactive de ses habitans renfermés tranquillement dans leur enceinte. Ainsi , à chaque mois de l'inondation , répondait un symbole relatif à ce phénomène. Les trois qui suivent , ne sont pas moins significatifs. Dès que les eaux se sont écoulées , la terre , encore trop grasse , trop pleine de limon , ne peut recevoir l'impression de la charrue ; mais elle se couvre d'herbe , & offre d'excellens pâturages. On y envoyait les troupeaux , au moment où le *bélier* paraissait. Le *taureau* , qui lui succède , est l'emblème du labourage. A peine les champs sont-ils ensemencés , que les plantes s'élèvent de toutes parts. Ces productions nouvelles , étaient aux yeux du laboureur , comme de *jeunes enfans* , ou comme des *chevreaux* qui devaient un jour faire sa richesse. Le soleil , après s'être éloigné tous les jours de plus en plus , cesse de fuir & revient sur ses pas. C'est ici que sa marche , semblable à celle de l'*écrevisse* , peut être véritablement appelée rétrograde , & non pas , comme on l'a dit , au solstice d'été , d'où nous avons vu qu'il avait commencé à se mouvoir. Le symbole de la *chevre* lui convient encore moins , précisément lorsqu'il est au point le plus bas de sa

CHAP. I.

course ; mais Macrobe jugeait de la position des signes , d'après celle qu'ils avaient de son temps ; & il n'est pas étonnant qu'il ait été lui-même trompé par des allusions qui , au premier coup d'œil semblent très-naturelles (125). Un mois après le solstice d'hiver , les fruits de la terre sont parvenus à leur maturité ; tout présente l'image d'une récolte abondante. Le *lion* servait à peindre la couleur jaunissante des campagnes , où plutôt la végétation dans toute sa force. La moisson , qui se fait en Mars chez les Egyptiens , s'ouvrait par une jeune *vierge* qui tient à sa main des épis. Ce signe était un de ceux pour lesquels on leur refusait la gloire de l'invention. La *balance* se trouve ici à sa véritable place , pour indiquer l'époque la plus brillante de l'année , celle qui devait intéresser le plus vivement tous les peuples. Les maladies pestilentielles qui régnaient dans l'Egypte en Avril , sont caractérisées par le *scorpion*. Enfin la flèche , dont est armé le *sagittaire* , annonçait le retour des vents étésiens , peut-être aussi ce temps de l'année , où , la terre n'offrant plus de travaux , on pouvait se livrer à la chasse & aux exercices militaires.

Cette explication si simple des signes du

Zodiaque ne laisse aucune espece de doute sur leur origine, ni sur l'époque où ils ont été institués. Il en est de même des autres constellations, dans lesquelles le génie symbolique se montre pareillement à découvert. Toutes les nations de l'antiquité adopterent ces emblèmes s'avans qu'une main habile avait tracés dans les contrées de la haute Egypte (126), long-temps peut-être avant la formation des vallées que le Nil arrose.

Une longue suite de siècles s'était écoulée, depuis que l'astronomie avait été cultivée, lorsqu'on vit naître de son sein une Religion qui consacra ses travaux, & qui, en dévoilant à l'homme les secrets de la nature, le ramenait sans cesse à un Être supérieur. L'établissement de ce culte remonte au temps, où le taureau était venu occuper l'équinoxe du printemps, & le lion le solstice d'été, c'est-à-dire, environ deux mille cinq cent ans avant notre ère (127). Aussi ces deux signes figurent-ils dans la théologie des anciens peuples, le premier (128) sur-tout qui leur annonçait le renouvellement de la nature. Les Perses regardaient le taureau équinoxial comme l'agent visible & le moteur des sphères. Son culte qui subsiste encore au Japon,

Application de l'astronomie à la religion.

CHAP. I.

était lié chez les Grecs à presque toutes leurs fables ; & l'auteur des géorgiques , en donnant à ses compatriotes des préceptes sur l'agriculture , leur rappelle le rang qu'il avait occupé , puisque c'est encore lui dans son poëme qui vient avec ses cornes d'or ouvrir les portes de l'année (129). A cette époque de l'institution de la mythologie , tout changea de face. Les symboles de la sphere conserverent bien leur signification primitive ; mais ils prirent un caractère plus auguste. On les traduisit en langage sacré ; & les aspects célestes donnerent lieu à ces fables , à ces aventures singulieres , que la poésie orna ensuite de tous ses charmes. Les astres devinrent autant de divinités ; ou plutôt on adora dans chacun d'eux l'intelligence qui lui était unie , & que nous avons dit être une émanation de la grande ame du monde.

Celle qui présidait au soleil était représentée sous les traits d'un héros & d'un conquérant. *Dionysus.* Dionysus (130) est le génie qui fait mouvoir cet astre , qui l'accompagne dans ses brillantes demeures , & qui parcourt avec lui le Zodiaque. Il ne différait pas d'Osiris le soleil des Egyptiens , & qui signifiait aussi dans leur langue la cause du temps (131).

Ce dieu naquit au printems avec l'année elle-même , lorsque le taureau céleste était le premier des signes. Aussi fut-il nourri par les Hyades (132), les étoiles les plus brillantes de cette constellation ; & il était souvent peint avec des cornes de bœuf (133). Il reçoit le jour au milieu du tonnerre , parce que la foudre qui pendant l'hiver avait été éteinte , se rallume alors de nouveau. Ses voyages durent trois ans ; ce nombre était en orient (134) celui des saisons. Menant à sa suite une armée nombreuse de satyres & de centaures , il vole à la conquête de l'Inde. Son arrivée au solstice est figurée par ses amours avec la belle Nicée , dont le nom est celui même de la victoire (135), & qui demeurait sur une haute montagne , ayant auprès d'elle un lion apprivoisé. C'est à l'équinoxe d'automne , sous le signe du scorpion , qu'il aborde chez Lycurgue roi de Thrace , & que , pour éviter les embûches de ce prince , il est forcé de se jeter dans la mer. Cette partie de son histoire s'explique facilement avec la sphere (136), aussi-bien que la mort d'Icare & d'Erigone , & le sort funeste de Penthé déchiré par les mains de sa propre mere. A mesure que Dionysus s'avance , son vilage

CHAP. I.

change de forme , & passe fucceffivement par tous les degrés de l'âge , pour marquer les différens états où le foleil fe montre (137). Jeune d'abord & d'une beauté raviffante , fes traits deviennent bientôt plus fortement prononcés ; ils font enfuite défigurés par les rides de la vieilleffe. Au folstice d'hiver , ce n'eft plus qu'un enfant , que d'infolens matelots méprifent , & dont ils croient pouvoir fe jouer impunément. Le dauphin fe leve dans le ciel , pour être le monument de leur punition (138). Après avoir foumis les régions les plus éloignées , il reprend le chemin de l'Europe , & la nymphe Aura dont il eft amoureux , annonce fon heureux retour.

Telle étoit l'emblème du génie folaire & de fa marche. *Hercule.* Hercule défignait plus particulièrement la force de cet aftre. “ Toujours „ puiffant , toujours invincible , ce superbe „ guerrier parcourt le monde d'orient en „ occident ; & il réfifte fans cefle aux com- „ bats les plus terribles (139) ”. Que de monftres vaincus ! que d'entreprises hardies , monument éternel de fon courage !

Ses travaux.

Deux énormes ferpens , étranglés dans fon berceau , avaient été les jeux de fa plus tendre enfance (140). Le lion de Némée ter-

raffé, les cent têtes toujours renaissantes de l'hydre abattues, la troupe formidable des centaures mise en fuite, sont les premiers exploits. Il surpasse à la course la biche aux cornes d'or. Le bruit effrayant de son tambour éloigne à jamais les oiseaux du lac Stymphe. Il fait couler un fleuve entier à travers l'étable d'Augias. Mais de grands travaux l'attendent encore. Ses mains victorieuses délivrent la Crète d'un taureau furieux. Il dompte dans la Thrace les cavalles de Diomède qui soufflaient le feu de leurs naseaux. Au-delà de la mer noire, dans le pays des Cimmériens, de braves guerrières ne peuvent lui résister; & leur reine Ménélippe est forcée de lui livrer la ceinture des Amazones. Avant de terminer sa carrière, il court dans l'Ibérie enlever les vaches de Géryon; & là il pose deux colonnes aux extrémités du monde. Bravant la puissance des enfers, il en arrache le chien redoutable qui en défend l'entrée; enfin il revient couvert de gloire des rives de l'Afrique, tenant à sa main les pommes d'or (141), du jardin des Hespérides (142).

Ces travaux qui ont rendu le Dieu si célèbre, sont une description vive & animée de la marche annuelle du soleil. La victoire sur le lion indique son arrivée au solstice

Première Partie.

 CHAP. I.

d'été ; le taureau équinoxial était évidemment désigné par celui de l'isle de Crète. Ce sont les deux seuls, il est vrai, qui se rapportent au Zodiaque lui-même ; & l'on s'efforcerait inutilement d'y ramener tous les autres. C'est ce que n'a pas apperçu (143) M. Gebelin, qui s'est appuyé sur la science des mots (144), au lieu de prendre celle des faits pour guide. Le dérangement occasionné par la précession des équinoxes, suffit pour détruire les explications qui paraissent les plus ingénieuses. Mais que l'on remette la sphere dans la position où elle doit être, tous ces emblèmes s'accorderont parfaitement avec les constellations extrazodiacales qui marquoient à cette époque le passage du soleil dans chaque signe (145).

*Autres
dieux rela-
tifs au so-
leil.*

Nous avons considéré cet astre comme un héros qui mesure la vaste étendue des cieux, & qui, revenant au point d'où il a commencé sa carrière, embrasse l'année entière dans le cercle qu'il décrit. Mais il est aussi le pere des jours, des mois & des saisons ; sa chaleur est le principe de la génération des êtres. Sous ces différens rapports, ce n'était plus le même personnage. Il paraissait tantôt resplendissant de lumière & vivifiant tout par sa présence, tantôt

avec un visage sombre qui inspirait la tristesse & l'effroi. Ses fonctions, ses attributs variaient sans cesse selon les différens aspects où il se montre.

CHAP. I.

Les saisons n'étaient qu'au nombre de trois en orient. Jupiter, Pluton, & Neptune, qui se partagent l'empire du monde; c'est le soleil lui-même à ces trois époques principales.

Jupiter est le premier, le plus éminent de tous. Assis au-dessus des nuages, il a placé son trône dans les plus hautes régions (146). Là il contemple les mers, les rivages, & ces peuplades nombreuses qui les couvrent (147). La force réside à ses pieds (148). Dès qu'il prend l'arme de la vengeance, il s'annonce au milieu du tonnerre & des éclairs; mais un seul de ses regards écarte la tempête (149). C'est ainsi qu'on représentait le soleil pendant l'été, lorsqu'il parcourt l'hémisphère (150) supérieur, alors il régne seul dans l'espace. Parvenu au point le plus élevé, il jouit de toute sa gloire, & sa puissance est sans bornes. S'il condense les vapeurs qui portent la foudre, ses rayons ramènent bientôt le calme & la sérénité. Frappée de son éclat, l'antiquité en avait fait le plus grand des dieux. Son nom même signifiait l'Être

Jupiter.

CHAP. I.

par excellence (151). Tout est plein de Jupiter; tout se rapporte à lui (152): Eh! qui peut lui être comparé? "Puissances immortelles, dit-il, réunissez-vous toutes contre moi. Attachez à cette brillante voute une chaîne d'or dont le vaste contour embrasse la terre, l'océan & les cieux; jamais vos faibles efforts ne sauraient m'attirer vers vous. Pour moi, je soulève à mon gré cette chaîne immense. Je la fixe au sommet de l'Olympe: & l'univers entier reste suspendu (153)". Description sublime du soleil & de ses effets; soit qu'on l'applique avec Platon (154) au mouvement de cet astre, soit plutôt que le poëte ait voulu exprimer sa force attractive (155). Il existe encore des monumens, où Jupiter est peint au milieu des signes du Zodiaque (156). Il avait pour symbole l'aigle le plus fier des oiseaux, & celui dont le vol est le plus élevé (157). Quelquefois on le confondait avec l'Ether, ou la matiere même de la lumière (158). Nous n'entrerons pas dans le détail de ses différentes métamorphoses, ni des aventures singulières qui lui ont été attribuées. Qu'il nous suffise d'indiquer la maniere dont il est possible d'en rendre raison. Callisto,

Danaë,

Danaé, Leda, Ganimede, tous ceux enfin, qui jouent un rôle dans l'histoire de sa vie, sont au nombre des constellations; & il est facile d'appercevoir quelle a été la source de toutes ces fables. Aussi conserva-t-il toujours sa dignité première. Malgré la bizarrerie apparente de quelques-unes de ses actions, il n'en fut pas moins grand, moins digne de l'hommage & de l'admiration de tous les peuples.

A peine le soleil a-t-il gagné les signes inférieurs, que sa force diminue par degrés; il ne jette plus qu'une faible lumière. Ici commence l'empire de la nuit; & le sceptre du monde est remis entre les mains de Pluton (159). De vastes souterrains fermés à la clarté des cieux; une lueur obscure éclairant seule l'abyme; des ombres pâles, errantes dans ces tristes régions; l'impitoyable monarque qui les gouverne; enfin, l'image effrayante de la destruction désignaient ce temps où la nature est plongée dans la tristesse; où tout meurt, tout languit; & où la vertu génératrice ne peut se dégager des liens qui la resserrent.

C'est alors que les éléments se font la guerre entr'eux. Neptune qui préside à la saison

pluvieuse est le dieu des eaux. Il soulève les
CHAP. I. flots de la mer ; il commande aux fleuves de remonter vers leur source ; il ébranle la terre jusques dans son centre. Pluton lui-même redoute les coups du terrible trident, & tremble au milieu des enfers (160).

On retrouve des allégories semblables chez presque tous les peuples. L'hiver, personnifié sous les noms de Typhon, d'Ahriman, & en général d'un génie malfaisant, tel qu'étais Pluton parmi les Grecs, est toujours vainqueur (161) ; & la défaite de son ennemi excite les regrets les plus vifs. L'Egypte & la Phénicie rétentissaient des cris de la douleur. On pleurait dans Osiris, Adonis (162), Ormuzd, le soleil expirant. C'est encore lui dont les Perses, quoique soumis à la loi de Mahomet, déplorent aujourd'hui la perte, quand ils appellent leur Houssein à haute voix (163). D'autres nations qui ont pareillement adopté ces cérémonies antiques, n'ont fait que les détourner vers un plus grand objet (164). Après la lutte où le bon principe succombe, il est rappelé à la vie. Des chants de victoire succèdent aux lamentations. On célèbre le rajeunissement du dieu sortant victorieux de la nuit du tom-

beau, & se montrant avec un nouvel éclat.

CHAP. I.

Apolloꝛs

Le soleil, quelque changement qu'il éprouve dans sa course annuelle, répand tous les jours sa clarté; tous les jours il monte sur l'horison, s'avance jusqu'au terme qui lui est fixé, & redescend ensuite en parcourant dans les cieux le même espace. Apollon, que l'on nous peint le front brillant & paré de toutes les graces de la jeunesse, fut chargé du soin d'éclairer le monde (165). Les heures venaient lui ouvrir les portes de l'orient; & chaque soir il allait se reposer dans le sein de Thétis. Porté sur un char magnifique, ses chevaux n'obéissent qu'à sa voix. Une fois il confia les rênes à des mains imprudentes; & l'univers embrasé fut sur le point d'être détruit (166). Cette fable, s'il faut en croire M. Dupuis (167), est purement astronomique; peut-être aussi servait-elle à rappeler la mémoire de quelque révolution arrivée dans le globe. Les rayons étaient désignés par des flèches (168) dont l'atteinte portait presque toujours la mort. Le Dieu venge sur tout un peuple l'insulte faite à son prêtre Chryses (169). Les enfans de Niobé tombent sous ses coups. Mais il s'applaudit surtout de sa victoire sur le fer-

CHAP. I.

pent Python. Le moment, où le monstre expire est celui qu'a choisi l'artiste dans cette sublime production, que le temps a respectée, & qui fait aujourd'hui le plus bel ornement d'une ville enrichie des dépouilles de l'ancienne Grèce (170). Apollon vient de tendre son arc ; il jouit de toute la plénitude de son triomphe. Quelle noblesse, que de majesté répandue sur toute sa personne (171) ! Jamais la divinité ne s'est montrée sous de plus grands traits ; jamais l'homme n'a conçu une idée plus grande de la divinité. C'est à la vue de ce chef-d'œuvre que les peuples se prosternaient, & que dans un saint transport, ils s'écriaient IO, IO PÆAN (172) ! De toutes les extrémités de la terre, on se rendait en foule dans le temple de Delphes (173), où brûlait le feu sacré, & où la science divine s'exprimait en oracles. Au dessus de cette ville étaient le Parnasse, & les sources de l'Aganippe & de l'Hippocrène, que les poètes ont rendues si fameuses. Celui qui tient le flambeau du monde était seul digne d'allumer cette flamme céleste, symbole du génie. Réduit à garder les troupeaux d'Admète, Apollon avait appris aux hommes à marier la voix aux accens de la lyre. Il est le pere

d'Orphée qui le premier fit entendre des accords si touchans. Lui seul inspira le chantre de l'Iliade, & lui dicta ces vers (174) qui lui assurent l'immortalité.

CHAP. I.

On adorait encore le soleil sous d'autres noms qui caractérisaient sa puissance bien-faisante. Comme le dieu de la médecine, c'était de lui que l'humanité souffrante attendait la guérison de ses maux. Esculape (175), fils d'Apollon, présidait à cet art salutaire. Il avait pour symbole le serpent dont le culte était universellement répandu. Il serait peut-être difficile de rendre raison de la vénération singulière que les anciens avaient pour cet animal. Le serpent joue un grand rôle dans la Théogonie de tous les peuples (176). Il avait des autels en Egypte, dans l'Inde, dans la Phénicie. De l'enceinte sacrée d'Epidaure, il fut transporté en pompe sur les rives du Tibre (177); & par-tout on l'invoquait dans les maladies; par-tout il était l'emblème de la santé. Sans doute parce qu'en se dépouillant chaque année de sa peau, il semble lui-même se régénérer (178). Il rappelait ainsi l'idée du soleil, qui tous les ans repasse à une nouvelle vie, & dont la marche oblique est

CHAP. I.

assez bien représentée par celle des reptiles (179).

Priape.

Cet astre enfin est la source & le principe de la fécondité (180). Sa chaleur pénètre tous les corps, les vivifie, & développe en eux les germes créateurs qui doivent les reproduire. Le Dieu qu'on invoquait à Lampsaque désigna la force de la génération (181); il fut regardé comme l'auteur des sensations voluptueuses qui portent tous les êtres à perpétuer leur espèce. Tirons le voile sur cette divinité, & sur les attributs qui la distinguent (182). Destinés originairement à peindre les plus grandes opérations de la nature, ces emblèmes n'offraient rien qui blessât la pudeur. La licence en abus, dès que les mœurs cessèrent d'être simples; & ils ne servirent plus qu'à flatter les goûts d'une imagination dépravée (183).

La lune.

Après avoir contemplé l'univers embelli par la magnificence du soleil, l'homme tourna ses regards vers ce globe brillant qui a été donné à la terre pour l'accompagner dans sa révolution, qui tous les mois l'enrichit de sa présence, & dont le cours offre des phénomènes si remarquables. Son disque, d'abord à peine visible, s'arrondit peu-à-peu, décroît

Ensuite par degrés, & finit par disparaître entièrement, jusqu'à ce qu'il vienne de nouveau réfléchir sa lumière. Ces différens aspects furent personnifiés. La lune devint la sœur & la femme du soleil; elle fut appelée la reine du monde; on célébra sa puissance; & les divers noms qu'elle reçut, caractérisent les formes variées sous lesquelles cet astre se montre.

CHAP. I.

*Divinités
qui la repré-
sentaient.*

L'intelligence qui lui a été assignée comme principe de ses mouvemens, est la fameuse Isis (184), l'une des divinités principales des Egyptiens, & qui a souvent été confondue avec la nature elle-même. On la nommait originairement Jo (185), d'où est venue cette nymphe célèbre de l'Argolide. La métamorphose qu'elle subit dans la Grèce tient aux anciennes idées théologiques. Elle a été changée en vache, parce que le génie moteur des sphères prenait constamment la forme de cet animal, qui était le premier des signes, & qui se reproduit dans toutes les fables. Argus est chargé de veiller sur elle. Ce monstre avec ses cent yeux, dont une moitié reste toujours ouverte, tandis que l'autre est fermée par le sommeil, représente la route des cieux (186). Après avoir erré dans

Jo.

CHAP. I.

plusieurs climats, Jo aborde sur les rives du Nil, où elle est rendue à son état primitif (187).

Il n'est peut-être pas de spectacle plus imposant que celui d'une belle nuit éclairée des rayons de la lune, lorsque cet astre est dans tout son éclat, & qu'il s'avance majestueusement entouré d'étoiles brillantes. Les couleurs ont perdu leurs variétés; les nuances ont disparu; mais la lumière répandue sur tous les objets, n'en présente pas moins d'heureux accidens, soit qu'elle se réfléchisse dans l'onde, soit que, tombant sur de grandes masses, elle en dessine le contour. On entrevoit la cime des monts qui s'élèvent en amphithéâtre; on peut à une teinte plus sombre distinguer les noires forêts qui les couvrent. Le calme qui règne dans la nature, ce silence si propre aux rêveries, aux méditations solitaires, & qui n'est interrompu que par les sons plaintifs de la douleur, ou les tendres accens de la volupté, ouvrent l'ame à toutes sortes d'impressions (188).

Junon.

En cet état, la lune était peinte sous les traits de la déesse la plus auguste (189); de même que le plus grand des dieux désignait le soleil dans toute sa gloire. Junon ré-

gne avec Jupiter ; elle commande en souveraine ; mais son empire est celui que donne la beauté, & elle n'oublie rien de ce qui peut en rehausser l'éclat. L'or, les pierreries & les plus riches ornemens composent sa parure. Ses longs cheveux qu'elle a treffés de ses propres mains, flottent sur ses épaules. Elle se couvre la tête d'un voile d'une blancheur éblouissante ; & la robe magnifique dont elle est revêtue, est l'ouvrage de Minerve elle-même. Pour ajouter encore aux charmes qui l'embéliissent, elle emprunte à Vénus cette ceinture, où les attraites séducteurs, l'amour, le desir, la douce persuasion sont tissus avec un art merveilleux (190). C'est ainsi que Junon quitte l'Olympe, & qu'après avoir plané au-dessus de la fertile Émathie, des montagnes de Thrace, & de l'isle de Lemnos, elle va se reposer sur le Gargare, le sommet le plus élevé du mont Ida. Le maître du tonnerre l'apperçoit ; sa passion se rallume tout-à-coup ; une flamme subite s'empare de ses sens ; il ne respire que l'amour ; il en ressent bientôt toute la violence. Dans le transport qui l'anime, il s'approche de la déesse, la presse contre son sein, un nuage d'or le dérobe aux regards profa-

CHAP. I.

nes. Soudain la terre se couronne de mille fleurs naissantes; le lothos, le saffran, la jacinthe élèvent mollement leurs tiges; une vapeur céleste, plus pure, plus brillante que le jour, se répand dans l'air; & les heureux époux, enchaînés dans les bras l'un de l'autre, cèdent au sommeil qui appesantit leurs paupieres (191).

Diane.

La lune n'a pas toujours la même clarté; & son disque prend une forme différente, selon qu'il s'éloigne, ou qu'il s'approche du foyer de la lumière. Au moment où il se dégage de l'obscurité, il paraît sous la figure d'un croissant: le symbole donné à Diane, désigne quelles sont les fonctions de cette déesse (192). Comme on voit, l'astre des nuits errer, pour ainsi dire, dans les plaines du ciel; ainsi la fille de Latone parcourt sans cesse les campagnes. Elle fuit de même les cités; elle préfère à leur bruyant séjour, les bois, les montagnes, & leurs retraites inaccessibleles. Des nymphes, qu'elle a choisies (193) parmi les plus belles de l'océan, forment sa cour; elle les mène en chœur sur le Taygète baigné par les eaux de l'Eurotas, ou dans les riantes vallées du Cinthus (194). Ses fleches redoutables que les Cyclopes ont

forgées de leurs mains divines dans les an-
tres de Lipare, ne sont pas destinées seule-
ment à percer les monstres des forêts; elle
les fait encore servir à sa vengeance. “ Que
„ de maux attendent ceux qu'elle a regardés
„ dans sa colère ! Leurs champs seront dé-
„ vastés ; leurs troupeaux périront ; ils ne
„ verront pas croître leurs enfans autour
„ d'eux, ou , s'il leur reste un fils pour
„ être le soutien de leur vieillesse, avant de
„ descendre eux-mêmes au tombeau, ils ver-
„ ront des pleurs sur sa cendre. L'heureux
„ mortel au contraire que Diane chérit ,
„ passe des jours paisibles, comblé de biens
„ & de richesses. Aucun orage ne trouble le
„ cours de sa longue carrière. Une famille
„ nombreuse est assise tous les jours avec lui
„ à la même table ; & ils bénissent ensemble
„ la divinité bienfaisante qui entretient parmi
„ eux la paix & l'abondance (195) ”.

Ainsi l'on attribuait à la lune l'influence la
plus marquée ; & elle était regardée comme
la cause prochaine & immédiate de tout ce
qui arrive (196). C'était à la clarté de ses
rayons que s'opéraient les enchantemens, les
évocations, & tous les prodiges de la ma-
gie (197). L'opinion de son pouvoir sur les

CHAP. I.

corps a toujours été universellement répandue, & subsiste même encore aujourd'hui, que toutes les influences devraient être profrites, si ce n'est celles qui sont fondées sur les véritables loix de la nature; & qu'une philosophie éclairée n'admet l'action de la lune que pour balancer les eaux de l'océan.

Lucine. Chez les anciens, cet astre était aussi principe des générations, " mais principe passif & „ féminin, duquel seulement découle la force „ nutritive qui entretient les êtres formés „ par le soleil (198) ". C'est pour cette raison que la lune présidait aux accouchemens. Les femmes l'invoquaient, en lui adressant cette prière : *sois nous propice, ô Lucine, chaste Lucine, viens à notre aide* (199). Et pour se la rendre favorable, elles lui offraient des couronnes de fleurs (200).

Telles sont les divinités qui se rapportent au soleil & à la lune. Le culte que l'on rendit à ces deux astres, exprimait leur relation avec la terre; ils jouèrent le rôle le plus éminent dans une Religion qui avait principalement pour but de peindre les grands phénomènes, & qui les avait personnifiés.

Mercur. L'histoire de Mercure montre jusqu'où s'étendait l'empire de l'allégorie. Ce dieu, le

compagnon chéri de Jupiter, le ministre de ses volontés, désignait l'horison ou ce grand cercle de la sphere qui marque le lever & le coucher des astres (201). C'est donc à juste titre qu'il fut appelé le messager (202) des dieux, & qu'il devint le patron des héraults. Il était représenté quelquefois avec une tête de chien, parce qu'il ne semble placé dans le ciel que pour y remplir les fonctions de cet animal (203). On lui donna pour symbole le coq (204), dont le chant matinal annonce le jour. Il avertissait aussi du moment où la lumiere fait place aux ténèbres. L'hémisphere nocturne était pour les anciens le séjour des morts; voilà pourquoi Mercure fut chargé de conduire les ombres aux enfers (205). Les chemins & les bornes lui étaient dédiés comme à celui qui indique le passage du jour à la nuit, & qui a posé la limite entre les deux mondes (206). Elevé au rang des divinités (207) principales, il présidait à l'une des planetes; & il lui avait donné son nom, de même que Venus, Mars, Jupiter & Saturne, à celles qui leur étaient consacrées.

Les planetes ont un mouvement qui leur est propre; c'en fut assez pour qu'on leur

Planetes.

CHAP. I.

assignât des génies principes de ce mouvement. Si elles n'eurent pas un culte particulier, elles furent mises sous la protection (208) des dieux puissans qui gouvernaient le monde; & on les désigna en général par des emblèmes qui caractérisaient leur nombre, leurs révolutions, ou la régularité de leur cours. Les sept colonnes (209) élevées dans un temple de Laconie, les Cabires (210) où les sept fils de Sadicq que l'on adorait en Samothrace, servaient à les représenter, ainsi que les sept pilotes (211) qui gouvernaient ce vaisseau placé dans un cercle lumineux, dont parle Martien Capella. Elles présidaient aux jours de la semaine, & cette division avait été établie en leur honneur (212). Les notes de la musique leur furent pareillement consacrées (213). Chez les anciens, le système musical était fondé sur l'astronomie. Ils mesuraient la distance des astres par les intervalles du son (214), & quoique ces rapports ne puissent s'expliquer qu'en admettant la gravitation de la matière (215), il paraît certain qu'ils ont connu l'analogie qui existe entre ces deux sciences.

Muses.

L'univers entier tel qu'ils se le figuraient, était soumis aux loix de l'harmonie. Le ciel

des fixes & le globe que nous habitons composaient, avec les planètes, les neuf grandes sphaeres du monde (216). Toutes marchent de concert & dans un ordre admirable. Les neuf Muses sont les intelligences qui les font mouvoir & qui entretiennent l'harmonie universelle (217). Aussi les voit-on toujours réunies avec les dieux qui représentaient le soleil. Filles de Jupiter (218), elles donnent asyle à Dionysus (219). Hercule se glorifie du titre de Musagète (220) ou de leur conducteur. Elles accompagnent sur-tout le divin Apollon ; & les rochers du Parnasse qu'elles ont choisies pour demeure, rétentissent de leurs accens (221). Là elles apprennent (222) à leurs favoris à connaître le cours des astres & les mouvemens des cieux ; elles leur expliquent quelle cause obscurcit le disque de la lune, soulève les entrailles de la terre, entretient les mers dans une agitation constante, & tantôt allonge les nuits, tantôt les rend si tardives. Long-temps la poésie fut destinée à célébrer ces merveilles. Les Muses furent alors les divinités des poètes ; c'est alors que Phémus (223), Jopas (224), & tous ceux qu'Atlas avait instruit, chantaient la nature, & qu'assis à la table des souverains,

CHAP. I.

ils n'élevaient la voix que pour les entretenir des aventures des dieux (225).

Parques. Les révolutions des sphères célestes, ou le temps qu'elles employent à décrire leurs orbites, avaient été fixées par le destin, divinité puissante à laquelle tous les autres dieux étaient soumis, & dont il leur était impossible de révoquer les décrets, parce que ces décrets ne sont autre chose que les loix constantes & immuables de la nature. Filles du destin lui-même (226), les Parques veillaient à leur exécution. Lachesis préside au passé; Clotho au présent; Atropos à l'avenir (227); & par leurs soins vigilans, les révolutions se succèdent sans cesse les unes aux autres. On représentait ces déesses revêtues de robes blanches, le front couronné d'étoiles, & placées sur des trônes éclatans de lumière, où elles accordaient leurs voix au chant des syrènes. Elles tenaient aussi un fuseau de diamant, qui d'un bout touche à la terre, & de l'autre va se perdre dans les cieux (228).

Du dogme du destin naquit celui de la fatalité. Lorsque nos actions eurent été mises sous le joug d'une nécessité impérieuse; lorsqu'une science frivole en eût été chercher la cause immédiate dans les astres, les Parques devinrent

devinrent les arbitres de la vie & de la mort de tous les hommes , & leurs fonctions se bornèrent à filer les jours qui leur ont été destinés.

CHAP. I.

Il existe encore d'autres personnages qui appartiennent à l'astronomie , les Gorgones (229) , par exemple , comme on en peut juger d'après quelques monumens où la tête de Méduse est entourée des signes du Zodiaque (230). De ce nombre aussi sont les Centaures , Persée , Andromède , Orion (231) , les Pleiades , & une foule d'autres qui sont rangées parmi les constellations (232). Les fables auxquelles ils ont donné lieu , peuvent embellir les fictions des poètes ; mais elles n'entrent pas dans notre sujet. Nous nous sommes proposés de faire connaître la Religion des anciens , & nos recherches ne doivent avoir pour but que les divinités dont le culte faisait une partie essentielle de cette Religion.

Ainsi les dieux de la seconde classe présentaient en quelque sorte le système du monde. Cybele , de même qu'Ops , était la terre ; Uranus le ciel ; & Saturne l'image du temps. Le soleil prenait tour-à-tour la forme de Dionysus , Hercule , Jupiter , Pluton , Neptune ,

Récapitulation des Dieux de la seconde classe.

 CHAP. I.

Apollon, Esculape, & du dieu des jardins. Io, Junon, Diane, & Lucine représentaient la lune & ses phases. L'horison avait été personnifié sous le nom de Mercure. Enfin divers emblèmes servaient à désigner les planètes ; & les Muses, ainsi que les Parques, étaient les intelligences qui présidaient à l'harmonie des sphères & à leurs révolutions.

*Dieux de
la troisième
classe.*

Ces dieux avaient donc pour objet le spectacle de l'univers, & ses loix qui le gouvernent. Ceux de la troisième classe avaient avec notre être un rapport plus marqué. Destinés uniquement à peindre l'homme, ils offrent l'histoire de ses travaux. D'abord faible, dénué de tout, obligé de lutter contre les éléments, il semble n'avoir été jeté sur la surface du globe que pour succomber aux maux qui l'assiègent. Mais bientôt il acquiert le sentiment de sa force. La terre cultivée & embellie par ses soins, l'établissement des sociétés, les monumens des arts, les découvertes sublimes de la science portent l'empreinte de ce génie créateur qui lui a été donné en partage. Et qu'on ne s'étonne pas que ses travaux aient été divinifiés ! La même puissance qui fait mouvoir toutes les parties de la matière, se manifeste également & même

avec encore plus d'énergie dans les corps organisés. L'homme est celui de tous dans lequel cette lumière divine brille avec le plus d'éclat; & le souffle qui l'anime, était regardé comme une émanation de la grande ame du monde. Ainsi tout était lié dans la théologie ancienne; tout se rapportait à un seul & unique principe qui, toujours le même, se reproduisait seulement sous différentes formes. Les êtres doués d'une force active ne la doivent qu'à lui & n'agissent que par lui. Lors donc que les inventions utiles furent consacrées (233), on ne fit que rendre hommage à celui qui en est l'auteur. C'est sous ce point de vue qu'il faut considérer les divinités qu'il nous reste à faire connaître.

L'histoire de l'esprit humain n'embrasse qu'un petit nombre d'années. "Notre monde est nouveau, a dit Lucrece (234); il ne fait que de naître. Voilà pourquoi tous les jours on invente, on perfectionne. Les arts n'ont été découverts que depuis peu. Cette philosophie que je chante est à peine connue, & n'est-ce pas moi qui le premier appris aux muses latines à parler son langage"? "S'il est vrai, pour nous servir des expressions du même poète (235), que

*Recherches
sur les premiers temps
du monde.*

CHAP. I.

„ tout ce qui est aujourd'hui , a existé autre-
„ fois , il faut donc que des torrens destruc-
„ teurs aient anéanti toutes les générations ,
„ ou qu'elles soient devenues la proie des feux
„ dévorans ; il faut que les empires aient été
„ entraînés dans la chute de l'univers. ” En
effet , l'état du monde , cette espèce d'enfance
dont il ne vient que de sortir , ne peut être
attribué qu'aux révolutions qui ont amené
un nouvel ordre de choses. Tout atteste les
grands changemens arrivés sur la terre (236).
Non-seulement tous les peuples ont eu des
traditions qui nous en ont perpétué le sou-
venir ; & il n'en est pas dont l'histoire ne se
trouve en quelque sorte liée avec celle de la
nature. Mais quand même la mémoire des
faits serait anéantie , il existe de toutes parts
autour de nous des monumens authentiques
de ces révolutions. La physique les voit gra-
vés par-tout en caracteres ineffaçables. De
quelque côté qu'elle porte ses regards , elle
n'apperçoit que des débris accumulés depuis
un nombre infini de siècles. Ces chaînes de
montagnes , les unes formées toutes entières
des dépouilles d'animaux marins , d'autres
produites par l'accumulation successive de
matieres fondues & calcinées ; des végétaux

enfouis à de grandes profondeurs; d'immenses amas de coquilles déposées sur les sommets les plus élevés; souvent des corps qui ont visiblement éprouvé l'action du feu, suspendus entre des couches régulières, façonnées au sein des eaux; cette multitude enfin de substances diverses que la terre recèle, forcent l'observateur de reconnaître qu'elle a subi une infinité d'altérations, que sa surface a été changée, qu'elle a eu d'autres mers, d'autres climats, & que le monde actuel repose sur les débris de plusieurs mondes renversés. N'en doutons pas: il est arrivé des époques où de grands continens ont disparu, pour en laisser de nouveaux à découvert, où les races des hommes qui les habitaient ont péri, & avec eux leurs travaux, leur gloire, leur industrie, & jusqu'au souvenir de leur existence. Telle est celle qui a précédé les siècles dont la mémoire nous a été transmise; & c'est à une révolution de cette espèce qu'est dû le renouvellement de la société présente. A cette époque fatale, succédèrent des temps de calamité (237), pendant lesquels le petit nombre de ceux qui avaient échappé au désastre général, pouvait à peine trouver un asile dans l'univers. Ce ne fut

*Change-
mens arri-
vés sur le
globe.*

CHAP. I.

qu'après une longue succession que la végétation couvrit un sol brûlé, que les terrains humides & fangeux se raffermirent. Dans cet intervalle (238) l'homme livré tout entier au soin de sa propre conservation, avait presque entièrement perdu la trace des anciennes idées, & il était incapable d'en acquérir de nouvelles. Enfin, lorsque la terre fut devenue susceptible de culture, lorsqu'elle put recevoir de nombreuses peuplades, les arts consolateurs vinrent se ranger en foule autour de ses habitans; placés sous un ciel moins rigoureux, ils oublièrent les maux auxquels ils avaient été si long-temps en proie.

Nous n'entreprendrons pas de décrire les circonstances qui ont accompagné ces heureux changemens. A la distance où nous sommes de ces temps reculés, dénués de toute espèce de monumens, nous ne pourrions former que des conjectures vagues & incertaines. Tout ce qui concerne l'origine des sociétés présente des difficultés insurmontables. L'histoire nous trace bien le commencement & la fin de la plupart des nations; mais il en est sur lesquelles on voudrait en vain l'interroger. Tels sont entr'autres les Assyriens, ces premiers dominateurs de l'Asie, & les

habitans de l'Egypte. La formation de ces deux monarchies célèbres , se perd dans la nuit des temps. Leurs prêtres avaient des observations depuis des milliers d'années. " Et „ quand je dis Myriades, ajoute Platon (239), „ ce n'est point une maniere de parler ". Comment interpréter l'entier oubli des événemens qui sont arrivés dans cet espace?

CHAP. I.

" Pourquoi n'a-t-on pas chanté les faits „ antérieurs à la guerre de Thèbes & à la „ ruine de Troye? Pourquoi tant de grands „ hommes, dont les exploits sont à jamais „ exclus des fastes de la renommée (240) " ? " Serait-ce parce qu'ils n'ont pas eu de poète „ divin pour célébrer leurs actions (241) " ? Mais ces anciens peuples ont été florissans; ils ont cultivé les arts , & peut-être faut-il leur attribuer quelques-unes de ces découvertes qui appartiennent évidemment à l'antiquité la plus reculée. Combien d'institutions dont il est impossible de suivre la trace? L'art de fondre des métaux, cet art si difficile, qui exige tant de procédés différens, tant de connoissances préliminaires, subsiste en orient depuis un temps immémorial. Il en est de même des lettres dont l'usage est si ancien , que Pline s'est cru fondé à dire qu'el-

CHAP. I.

les étaient éternelles. Nous avons vu à quelle époque remonte l'invention du Zodiaque ; & que dirons-nous de ces méthodes , de ces formules savantes , dont est remplie l'astronomie des anciens , que certainement ils n'ont pas trouvées , & qu'ils ont mises en pratique souvent , sans en connaître l'esprit ? Frappé de ces résultats , M. Bailly en a conclu (243) qu'il a existé un peuple antérieur à tous les autres , qui doit être regardé comme le véritable inventeur de la science , tandis que ceux qui ont paru après lui sur la scène du monde n'ont fait qu'en recueillir les débris. Les recherches de cet écrivain sont très-ingénieuses ; mais il a été ensuite beaucoup trop loin (244). On est fâché qu'il se soit appesanti sur cette nation primitive ; qu'il en ait placé le berceau dans les mers glacées , aux environs du pôle (245) , & que , pour soutenir un système qu'il suffisait d'indiquer , il se soit appuyé des idées (246) de quelques physiciens , auxquels on a reproché de s'être laissé séduire par leur propre imagination. Les grandes époques de la nature sont entièrement perdues pour nous. Reconnaissons qu'il ne nous est pas permis de soulever le voile qui les couvre. Il est certain qu'entre

l'instant des premières découvertes , & celui où il paraît qu'elles se sont renouvelées , il s'est écoulé un grand intervalle. Puisqu'il ne nous est pas possible de le remplir , tenons-nous en aux faits que nous avons devant les yeux. Jamais nous ne pourrions remonter au-delà de vingt siècles environ avant notre ère. C'est alors seulement qu'on entrevoit quelque lueur ; alors s'est élevée cette Religion qui rassemblant les parties éparses des sciences , les a réunies en un seul corps. Si d'un côté on a voulu aggrandir le champ de l'histoire , d'autres en bien plus grand nombre n'en ont que trop resserré les bornes. La fondation des villes , l'établissement des colonies , les guerres , le mélange des nations , la chute des empires , peuvent bien figurer dans un cercle étroit ; mais , sans parler ici des opérations de la nature , pour qui le temps n'est rien (247) , & qui se joue de tous nos calculs , le développement des progrès de l'esprit humain exige du moins un espace qui lui soit proportionné (248.)

C'est ce que n'ont pas aperçu plusieurs de nos savans , qui , attribuant au déluge la destruction de l'univers , en ont fixé la date précise. Ce fait est dans la classe de ceux qu'il

Déluge.

CHAP. I.

faut se contenter de croire : il semble cependant qu'ils n'en aient ignoré aucune circonstance ; & même ils ont entrepris de l'expliquer. Parmi les causes qui l'ont produit, une des principales, selon eux, est l'inclinaison de l'axe du monde (249), d'où est venue tout-à-coup la différence des saisons. Il s'agissait ensuite de rassembler une quantité d'eau suffisante pour submerger toute la terre : les uns (250) ont supposé qu'elle renfermait dans son intérieur un vaste réservoir, qu'ils ont nommé le *grand abyme* (251), au sein duquel toute sa surface s'est écroulée ; celui-ci (252) a fait trouver sur son passage une comète qui l'a enveloppée de son atmosphère, & dont les vapeurs ou particules aqueuses qu'elle traîne après elle, ont formé, en se précipitant, les *cataractes du ciel* (253). Ils ont prétendu pour la plupart, que dans un espace de quelques jours les pierres, les marbres, les rochers les plus durs ont éprouvé une dissolution générale, & que les pétrifications, répandues de tous côtés en grande masse, sont les médailles (254) incontestables du déluge. C'est ainsi que, s'attachant à la narration de Moïse, où cet événement est rapporté comme un miracle, ils ont enfanté des systèmes,

qui ne présentent qu'un alliage monstrueux de la physique & de la théologie (255).

CHAP. I.

Il ne nous est pas permis de révoquer en doute le témoignage de l'écrivain sacré. Mais *Ce qu'en ont pensé les anciens.* il faut considérer que les traditions des Hébreux ne regardent qu'une seule nation à peine connue, tant qu'elle fut reléguée dans la Palestine. Les autres peuples n'eurent pas comme eux l'avantage d'être éclairés. Aussi n'ont-ils que des notions fort obscures sur leur véritable origine; & ils admettent tout au plus quelques inondations particulières, tirées de la nature des contrées qu'ils habitaient. A la vérité, il est fait mention d'un déluge universel dans quelques-uns de leurs écrivains; & même, ce qui ne peut manquer d'abord de surprendre, la description qu'ils en ont laissée, est entièrement semblable à celle de l'écriture. Au rapport d'Ovide (256), de Plutarque (257), & de Lucien (258), ce sont pareillement les crimes des hommes qui ont provoqué la vengeance céleste. Dieu voulut exterminer des races perverses; un seul juste trouva grace devant lui. Deucalion destiné, comme Noé, à repeupler la terre avec sa famille, construit une arche, y fait entrer tous les animaux, & ne se hasarde à en sortir

CHAP. I.

que lorsque la colombe lui eût rapporté le rameau d'olivier. Pour rendre raison de cette conformité singulière, il suffit de remarquer que les auteurs, dont nous venons de parler, ont vécu dans des siècles bien postérieurs à celui qui fait l'objet de nos recherches; qu'ils ont écrit long-temps après la fondation de l'école d'Alexandrie, où le commerce avait attiré les Juifs, & qu'alors le mélange des peuples ayant établi entr'eux une grande communication, il n'est pas étonnant qu'ils aient emprunté réciproquement les uns des autres des idées qui, quoique différentes, avaient cependant quelque chose de commun (299). L'auteur des métamorphoses faisoit celle qui plaisait le plus à son imagination, dans un poëme où il se proposait de décrire tous les êtres; la submersion de l'univers entier devait être à ses yeux d'une toute autre importance que celle d'un petit canton de la Grece. Il est de même fait mention d'une arche dans la bibliothèque poétique d'Apollodore (260). Si nous n'avons pas parlé de Platon, c'est que la relation de l'Atlantide est d'un genre entièrement différent; il ne faut que réfléchir au dessein général du Timée & du Critias, pour voir que tout ce qui y est

dit de cette isle célèbre, sur laquelle on a bâti tant de systèmes, n'est qu'une fiction, qu'un roman philosophique (261). Quant à Plutarque, de son temps les dogmes du christianisme commençaient, pour ainsi dire, à se faire jour; & l'on sait qu'ils étaient déjà fort répandus (262), lorsque Lucien composa ses ouvrages; puisque cet auteur en fait quelquefois l'objet de ses plaisanteries. Nous ne dirons rien de Philon le juif (263); d'Eusèbe (264), ni de quelques modernes (265), qui se sont crus intéressés à établir une ressemblance entre les traditions des Juifs, & celles des autres nations, comme si la vérité avait besoin du secours de la fable. Pour avoir une idée du genre de leurs preuves, il n'y a qu'à voir l'explication que quelques-uns d'entr'eux ont donné d'une médaille d'Apamée, ville de Phrygie, au revers de laquelle sont un homme & une femme, dans une espece d'arche, avec deux oiseaux, dont l'un tient un rameau dans ses serres. Trois lettres qui y sont gravées, paraissaient former le nom de Noë; on ne douta plus de l'identité de Deucalion avec ce patriarche. Ottavio Falconieri publia une dissertation (266) à ce sujet; & M. Bryant s'est étendu

CHAP. I.

avec une forte de complaisance sur cette médaille (267). Mais il auroit dû savoir qu'un savant (268) du dernier siècle, l'ayant examinée attentivement, y avait lu, au lieu de NOE, qu'on avait cru appercevoir, le mot NEO, commencement de NEOCORON (269).

Si nous voulons connaître d'une manière exacte ce qui constituait la Religion des anciens, il faut remonter aux véritables sources; on verra que Sanchoniaton, Orphée, Homère, Hésiode, tous ceux enfin dont les ouvrages sont aujourd'hui les seuls monumens authentiques qui nous restent de cette Religion, ont gardé le silence sur le déluge, & que leurs historiens, tels qu'Hérodote, Thucydide, & Xenophon n'ont pas même parlé de celui de Deucalion, ou d'Ogygès (270). Autant qu'il est possible de juger de leurs opinions, il paraît qu'ils avaient en général une idée confuse de quelque catastrophe arrivée sur la terre; &, sans savoir précisément si elle avait été occasionnée par l'eau ou par le feu, croyant même que le concours de ces deux élémens (271) pouvait y avoir contribué, ils se contenterent de la représenter par des images qui en perpétuaient le souvenir. Dans l'idée que, pour opérer

ces révolutions, il fallait des êtres extraordinaires , ennemis de l'ordre & du repos, doués en même temps d'une force prodigieuse, & capables de lutter avec la Providence, principe de l'harmonie universelle, ils créèrent ces monstres enfans de la terre, qui *Géans.* portant leurs mains impies vers le ciel, ramenerent l'empire du cahos. Il est assez singulier que dans tous les siècles & dans tous les climats on se soit servi des mêmes emblèmes (272) pour personnifier les principaux phénomènes. Tous les peuples de la terre ont eu leurs géans auxquels ils ont donné la même vertu. Cette fable existait au Pérou (273), pays rempli de volcans, où la nature se montre sous des aspects terribles; & elle n'était pas moins connue au Mexique (274). On la retrouve encore au Japon (275), dans l'île de Celebes ou Macassar (276) située sous les feux brulans de l'équateur; chez les Guanches (277), anciens habitans de Teneriffe, & généralement dans les contrées où l'homme est entouré d'objets imposans. On fait le rôle que les géans ont joué dans la mythologie des Scandinaves (278), & à l'autre extrémité de notre continent parmi les Arabes (279), dont

CHAP. I.

les fictions brillantes font la source du merveilleux qui s'est introduit en Europe. Les anciens expliquaient par cette allégorie, la destruction du monde & les effets qui en ont été la suite. Il n'est guère possible de se méprendre sur le sens qu'elle présente, puisque les dieux qu'ils mettent aux prises avec les géans, sont ceux de la seconde classe, c'est-à-dire, le soleil, la lune & les autres divinités de cette espèce: par où il semble qu'on ne pouvait mieux peindre le combat des éléments & la dissolution de la matière.

Leurs combats avec les dieux.

C'est le fils de Saturne, le grand Jupiter que les géans entreprennent de détrôner (280). Neuf ans s'étoient écoulés, depuis qu'établis sur le sommet de l'Othrys, ils tenaient assiégé le palais des immortels. Le Dieu appelle à haute voix les puissances du ciel, les anime de son courage; & il oppose à ses fiers ennemis les redoutables Cyclopes (281). A peine le signal est-il donné, qu'un bruit effroyable se fait entendre; d'immenses tourbillons de poussière dérobent la clarté du jour. Les dieux sortent de leurs demeures, & l'Olympe tremble sous leurs pas. Les Titans (282) s'avancent à leur rencontre; leurs nombreuses cohortes répandent l'horreur

l'horreur & la consternation. Bientôt le combat s'engage. Les airs rétentissent du choc des deux partis, de leurs cris tumultueux, des énormes rochers qu'ils soulèvent & qui retombent avec fracas. Long-temps la victoire est incertaine. Enfin, Jupiter lance le tonnerre; les éclats de la foudre portent de tous côtés l'incendie. La terre est en feu; les forêts embrasées s'affaissent; l'onde bouillonne au sein des mers; & les Titans sont précipités dans le Tartare, séjour des plus épaisses ténèbres. Le vainqueur (283) commençait à jouir de sa victoire, lorsqu'il eut à combattre un nouvel ennemi non moins formidable. Jupiter eut recours aux mêmes armes. Après une lutte violente, où la nature éprouva encore de grandes convulsions, Typhon (284) fruit des amours de la terre & du Tartare, fut enseveli sous l'Etna (285), & sa chute rendit le repos à l'univers (286).

Ces descriptions tirées d'un des plus anciens poètes, sembleraient indiquer un embrasement général plutôt qu'un déluge. Telle était surtout la croyance des Egyptiens (287). De-là peut-être cette opinion qu'ils avaient adoptée, & qui s'est renouvelée plus d'une fois, que le monde périrait encore par le feu.

Conflagration du monde.

CHAP. I.

“ Un jour viendra , s’écrie le poëte (288),
„ où la terre , la mer & les régions éthérées
„ seront en proie aux flammes , où l’univers
„ entier s’écroulera ”. Ces idées de destruction faisaient partie de la doctrine des Stoïciens (289). Rigides observateurs de la vertu , ils vivaient dans l’attente que le crime serait puni , & que Dieu changerait la face des choses (290). “ Le temps , disaient-ils ,
„ détruira , emportera tout , il se jouera ,
„ non-seulement des hommes , ces êtres faibles & fragiles , mais encore des lieux ,
„ des régions & de toutes les parties qui
„ composent l’univers. Il applanira les montagnes , détournera les fleuves , engloutira
„ les mers ; & , rompant toute communication entre les peuples , il brisera les liens
„ des sociétés. Les villes seront abymées.
„ Des inondations , des tremblemens de terre , des feux destructeurs renverseront les
„ habitations des hommes. Tout ce qui respire périra ; & lorsque l’heure sera venue
„ où le monde s’éteindra pour se renouveler , la nature succombera sous ses propres forces ; les astres heurteront (291) les
„ astres : & dans l’embrasement universel de la
„ matière (292) , tous les corps ne formeront

„ qu'un vaste incendie (293). Alors plus de
„ distinctions ; alors disparaîtront à jamais
„ ces noms de mer Caspienne & de mer
„ Rouge, de golphe de Crète & d'Ambrasia,
„ de Propontide & de Pont. Que deviendront
„ alors l'Adriatique, & Charybde & Scylla, ces gouffres
„ fameux de la Sicile ? Tout sera confondu. Ni les
„ murs, ni les tours n'offriront point d'asyle. En vain
„ les mortels feront retentir l'enceinte des temples
„ de leurs supplications. Un seul jour les verra
„ descendre tous au tombeau. Et ceux que la fortune
„ s'était plu à enrichir de ses dons, & qu'elle avait
„ élevés au-dessus de leurs semblables, ceux qui se
„ vantaient de leur noblesse, de leurs trésors, seront
„ entraînés dans la chute des plus puissans empires
„ (294). Mais après cette ruine universelle, après
„ l'extinction du genre humain, & des bêtes féroces dont
„ l'homme avait pris les mœurs, l'ordre ancien
„ sera rétabli. Les animaux se reproduiront de
„ nouveau. Il sera donné à la terre une race
„ née sous de meilleurs auspices, qui d'abord
„ ne connaîtra pas le crime, mais qui perdant
„ bientôt son innocence, attirera la vengeance
„ céleste par de nouveaux

CHAP. I.

„ forfaits. Tant il est difficile de suivre le
„ chemin de la vertu (295) ”.

On fait combien l'école du portique devint florissante dans les premiers siècles de notre ère. C'était le dernier asyle de la vertu, tandis que l'empire romain gémissait sous le despotisme le plus cruel; & jamais elle ne se montra plus sublime, & n'étonna l'univers par de plus grands exemples (296). La philosophie des Stoïciens eut nécessairement une influence marquée sur les mœurs, & encore plus sur les opinions; & l'on ne doit pas être étonné que ses dogmes se soient mêlés à ceux du christianisme qui commençaient à se répandre. Parmi les différentes sectes dans lesquelles la nouvelle Religion fut partagée du moment presque de sa naissance, il y en eut qui adoptèrent cette ancienne tradition de la fin du monde, & qui même l'annoncerent comme prochaine. La doctrine des Millénaires eut de grands partisans (297). Mais quoique leurs prophéties n'ayent jamais été vérifiées, il se rencontre tous les jours des fanatiques qui tiennent le même langage. On avait prédit un déluge pour l'année quinze cent vingt quatre (298). En mille sept cent six, Whiston, grand phy-

ficien & bon observateur, trouva dans l'apocalypse que Jesus Christ viendrait sur la terre en mille sept cent quinze, ou mille sept cent seize au plus tard, 'qu'il y régnerait mille ans, & qu'au bout de ce terme, ferait la consommation des siècles (299). Burnet, auteur comme lui d'une théorie de la terre, n'a fait du moins, en parlant de la conflagration du monde, que suivre un sentiment assez généralement reçu, & qui est fondé sur le témoignage des peres & des apôtres eux-mêmes (300). Seulement il s'est exprimé en poète; & son imagination ne le cède pas à celle des anciens, comme on peut le voir par la description suivante (301).

“ Qu'il nous soit permis (302) de réfléchir sur la vanité & sur la gloire passagère de ce monde habitable. Un seul élément rompt ses barrières; & déjà les productions de la nature, les chefs-d'œuvre de l'art, & les travaux des hommes sont anéantis. Il n'existe rien de ce que nous avons admiré, de ce qui nous a paru grand & magnifique. Les objets de notre culte se sont évanouis. Tout a changé de face. La nature, au lieu de ces formes variées qui l'embellissaient, ne présente plus qu'un

CHAP. I.

„ seul & même aspect ; une triste uniformité
 „ couvre l'univers , & confond tous les êtres.
 „ Où sont maintenant ces monarchies fa-
 „ meuses , & les villes superbes qu'elles ren-
 „ fermaient ? Où sont leurs édifices , leurs
 „ trophées , & les monumens de leur gloi-
 „ re ? Montrez-moi la place qu'elles ont oc-
 „ cupé. Pourrez-vous découvrir quelque inf-
 „ cription ; pourrez-vous me dire le nom du
 „ vainqueur ? Quelles traces , quels vestiges
 „ peut-on appercevoir dans cette masse de
 „ feu ? Rome elle-même qui se vantait d'être
 „ immortelle , Rome , cette cité orgueil-
 „ leuse , si long-temps maîtresse du monde ,
 „ dont les conquêtes & la superstition sont
 „ presque seules les annales du genre hu-
 „ main , qu'est-elle devenue ? Fière de ses sept
 „ collines , fière de la richesse de ses palais
 „ somptueux , elle s'enorgueillissait. La joie
 „ & les plaisirs regnaient dans son enceinte.
 „ Elle disait en son cœur (303) : *Je suis Rei-*
 „ *ne ; aucun orage ne troublera mon repos.*
 „ Mais son heure est venue. Elle a été en-
 „ levée de dessus la surface de la terre , &
 „ elle est plongée dans le plus profond ou-
 „ bli. Ce ne sont pas seulement les villes , ni
 „ les ouvrages élevés par la main des hom-

„ mes, qui ont été détruits. Les montagnes,
„ dont la durée semblait éternelle, les ro-
„ chers les plus durs se sont écroulés, com-
„ me on voit la cire fondre devant les rayons
„ du soleil. Ici étaient les Alpes, ornement
„ du globe, qui couvraient un si grand nom-
„ bre de régions, qui s'étendaient depuis l'o-
„ céan jusqu'au pont Euxin ; ces masses énor-
„ mes de pierre ont été dissoutes, sembla-
„ bles aux nuages légers qui se résolvent en
„ pluie. Là s'élevaient les montagnes de l'A-
„ frique, & l'Atlas dont le sommet allait se
„ perdre dans les nues ; là le Caucase, l'Im-
„ maüs, le Taurus, & cette chaîne de monta-
„ gnes qui coupaient l'Asie. Plus loin, vers les
„ contrées septentrionales, étaient les monts
„ Riphées, toujours couverts de glaces. Tous
„ ont disparu ; tous se sont affaîssés avec la
„ neige qui blanchissait leur cime ; & ils ont
„ été engloutis dans une mer de feu (304) ”.

C'est ainsi que les opinions des anciens se sont propagées jusqu'à nous ; nous n'avons rapporté celles des modernes, que pour faire voir quelle en a été la source, & comment il serait peut-être possible de ramener toutes les Religions à une seule, en les dépouillant des circonstances locales & étrangères, qui

CHAP. I. les caractérisent chacune en particulier. Celle dont nous écrivons l'histoire offre un tableau magnifique, elle embrassait tous les temps, même ceux qui n'existent plus pour nous. Après avoir peint l'homme malheureux, accablé sous les traits de la vengeance divine, elle nous le représente rendu enfin à lui-même, & jouissant du calme de la nature.

Prométhée. Alors parut le génie audacieux (305), qui franchissant l'espace, alla dérober aux immortels le feu sacré & le rapporta sur la terre. " Le premier qui vit le feu, voulut
„ le baiser, & l'embrasser. Satyre, lui cria
„ Prométhée, tu pleureras la barbe de ton
„ menton. Il brûle quand on y touche; mais
„ il donne lumière & chaleur, pourvu qu'on
„ en sache bien user (306). Il n'est pas difficile de saisir le sens de cette fable. Prométhée est la raison humaine (307); voilà pourquoi on a dit qu'il avait inventé les arts & les sciences (308). Quelles suites funestes n'eut point le présent qu'il avait fait aux hommes (309). Jupiter irrité lui adresse ces terribles paroles (310): " Fils de Japeth,
„ ô toi le plus rusé des mortels, tu triom-
„ phes de m'avoir trompé; mais tu seras puni
„ toi & les tiens. Qu'ils jouissent du feu. Je

„ leur enverrai le mal en échange , & ils
„ chériront le mal ”.

CHAP. I.

Il dit ; & par son ordre l'industriel Vulcain prend un morceau d'argille , & l'ayant détrempé avec de l'eau , il en forme une jeune fille d'une beauté merveilleuse. Les autres dieux s'empressent à l'envi de perfectionner son ouvrage. Minerve lui donne la majesté , Venus les graces séduisantes ; la déesse de la persuasion anime ses regards. Bientôt instruite dans l'art de plaire , la nymphe compose sa parure des plus riches ornemens. Les heures la couronnent des fleurs que le printemps fait naître. Mais le cruel meurtrier d'Argus enferma dans son cœur la fausseté , la perfidie , le mensonge. Il l'appella Pandore (311) , parce que les immortels l'avaient comblée de leurs dons. Le fils de Prométhée reçut le fatal présent que lui apportait le messager des dieux. Ce jeune imprudent avait oublié les sages avis de son pere. Pandore découvre le vase qu'elle tenait en ses mains ; aussi-tôt les maux en sortent avec impétuosité. Les chagrins , les soucis dévorans , la douleur , les maladies , & tout ce qui afflige aujourd'hui les malheureux mortels , inondent la terre. L'espérance

CHAP. I. seule reste au fond du vase pour les consoler (312).

Tantale. Presque tous les peuples ont eu recours à l'allégorie toutes les fois qu'il est question du mal moral. Outre la fable de Pandore, les Grecs avaient celle de Tantale dont l'histoire a été défigurée par les Mythologues, lorsqu'ils ont répété que ce prince avait servi aux habitans de l'Olympe son fils Pélops, dans un festin. " Il est absurde, dit Pindare „ (313), d'accuser les dieux d'intempérance. „ S'il est un mortel à qui jamais ils aient „ prodigué leurs faveurs, ce fut Tantale: „ mais il ne fut pas être heureux; son orgueil le perdit. Condamné à un supplice „ effrayant, il fut précipité dans les enfers, „ pour avoir volé le nectar & l'ambrosie, „ où est attaché l'immortalité, & pour en „ avoir fait part aux hommes ses convives. „ Et que l'on ne croye pas dérober ses actions aux regards de la divinité. Le crime „ du pere fut fatal au fils. Les dieux renvoyèrent Pélops sur la terre, & l'assujettirent à la courte durée de la vie des hommes (314) ". Il existe, comme on peut le remarquer, une grande analogie entre Tantale & Prométhée. L'un voit sans cesse

au-dessus de sa tête un rocher énorme prêt à l'écraser, sans qu'il lui soit possible d'en éviter la chute. L'autre est attaché sur le sommet du Caucase, & un impitoyable vautour dévore ses entrailles sans cesse renaissantes (315). Tous les deux portent la peine de leur témérité; ils sont causes tous les deux des malheurs de la terre.

CHAP. I.

Déjà les temps d'innocence ont disparu. *Les quatre*
Au siècle d'or succèdent les siècles d'argent, *âges.*
d'airain & de fer. Ces quatre âges qui désignent évidemment les différens degrés de la civilisation, sont en même temps un emblème du progrès des arts. Dépouillons cette allégorie de tout ornement étranger, de ces descriptions agréables auxquelles elle a donné lieu, & nous verrons quelle en a été la source. L'or & l'argent que l'on rencontre presque à la surface de la terre, sont les métaux les plus faciles à exploiter (316); ils ont été les premiers connus. Le cuivre vient ensuite (317); aussi les armes ont-elles été longtemps d'airain, de même que les autres instrumens alors en usage; & l'on continua de l'employer dans les sacrifices, parce que les anciennes coutumes, sur-tout celles qui tiennent à la Religion, s'observent toujours

CHAP. I.

avec un soin scrupuleux (318). Enfin, on reconnut l'utilité bien plus grande du fer (319); on parvint à le fondre, à le mettre en œuvre; & comme cette exploitation qui exige les procédés les plus difficiles, suppose nécessairement des peuples réunis en société, dès ce moment les hommes ont perdu la simplicité de leurs mœurs; & c'est alors qu'Astrée abandonna des terres abreuvées de sang (320). Il n'est pas douteux que ces quatre siècles qui ont été tant célébrés par les poètes, n'ayant tiré leur dénomination de la découverte successive des quatre principaux métaux (321).

On en attribua l'invention à des êtres surnaturels qui furent regardés comme des espèces de génies ou de divinités subalternes (322). Tels étaient les Cyclopes (323) qui habitaient les antres de Lipare. Du haut des noirs rochers dont l'île est couverte, s'élevaient des tourbillons de fumée, & l'on entendait l'enclume gémir sous les coups redoublés des marteaux (324). De ce nombre aussi sont les Telchines (325) qui avaient appris à travailler le fer; les Curètes & les Corybantes (326) non moins habiles dans la métallurgie; les Dactyles (327) qui réu-

nissaient à cet art celui de la médecine, & CHAP. I.
 qui avaient le secret de charmer la douleur

par des enchanteimens, ou en y appliquant
 des remèdes salutaires; enfin les plus célè- *Cabires.*
 bres de tous sont les Cabires (328), qui eu-

rent dans la suite un culte particulier, que
 l'on honorait principalement dans les isles de
 Lemnos & de Samothrace, & qui présiderent
 aux planètes, lors que l'on eût appliqué à
 ces astres les emblèmes (329) dont on se
 servait pour désigner les métaux. Ces diffé-
 rens personnages étaient en même temps les
 instituteurs des cérémonies sacrées, ce qui
 prouve que les arts & la Religion eurent
 dans la Grèce la même époque (330). En
 effet, le culte des dieux s'établit lorsque les
 habitans commencèrent à être civilisés, &
 sur-tout lorsqu'ils eurent connu l'usage du fer.

Jusques là ils s'étaient nourris de gland *Cérès.*
 (331); ils n'avaient pour subsister que ce
 que le soleil & les pluyes leur donnaient,
 ce que la terre produisait d'elle-même (332).
 Cérès est la divinité bienfaisante qui chan-
 gea ces alimens grossiers (333). Elle avait
 choisi pour demeure les fertiles campagnes
 qui sont au milieu de la Sicile. C'est-là que
 rassemblant les peuples épars, elle leur avait

CHAP. I. appris à fendre la terre pour la fertiliser ; & à tirer de son sein leur nourriture. Cette île qu'elle chérissait , fut bientôt pour elle un lieu de douleur. Un jour que Proserpine cueillait des fleurs dans les riantes vallées de l'Enna (334), le monarque des enfers l'apperçoit , & en devient amoureux. Il l'enleve du milieu de ses compagnes, la fait asseoir auprès de lui sur son char ; & , pressant les pas de ses coursiers, il s'ouvre un chemin dans le Tartare, où il dérobe sa conquête à tous les yeux. Cérès chercha long-temps sa fille ; long-temps elle fatigua le ciel de ses cris. Armée de deux flambeaux qu'elle avait allumés aux feux de l'Etna, elle parcourut tous les climats depuis les portes de l'orient, jusqu'aux lieux où le soleil se couche. Trois fois elle traversa le lit argenté de l'Achéloüs ; trois fois elle alla se reposer aux bords du puits de Calliochore (335). Elle n'apprit qu'après de longues courses, quel était le sort de sa fille. Cette mère infortunée implora le secours de Jupiter ; mais il était dit que Proserpine serait rendue à la lumière, si elle n'avait rien mangé depuis son enlèvement ; & malheureusement elle avait goûté des fruits d'une grenade, en tra-

versant les champs (336) Elisées. Les destins ordonnerent qu'elle passerait six mois aux enfers, & que le reste de l'année elle jouirait de la clarté des cieux.

Cette histoire faisait allusion aux opérations du labourage. Proserpine ravie par Pluton, est le bled (337) qui reste caché pendant l'hiver, pour ne reparaitre que lorsque le dieu des ténèbres a fait place au soleil d'été. La Sicile est le lieu de sa naissance, pays remarquable surtout par sa fertilité, & dans lequel le froment croissait de lui-même (338). Les autres peuples en connurent bientôt l'usage. Instruit par la déesse, Triptoleme (339) leur enseigna l'art de conduire la charrue, d'ensemencer les campagnes & de les couvrir de riches moissons.

“ De la culture des terres s'ensuivit nécessairement leur partage; & de la propriété une fois reconnue, les premières règles de justice (340) ”. Aussi disait-on que Cérès avait posé les limites des champs, & qu'elle avait institué les loix (341). Les Athéniens conservaient avec vénération celles qu'elle avait elle-même dictées. Ces loix simples, au nombre de trois seulement, consistaient la première à honorer ses parens, la seconde à ho-

CHAP. I.

norer les dieux, en leur offrant les fruits de la terre, & la troisième à ne faire aucun mal aux animaux. Elles fervirent dans la suite de modele aux législateurs; & le code du célèbre Dracon n'était que le commentaire des loix primitives de Cérès (342).

Bacchus. Tandis que l'agriculture florissait par les soins de cette déesse, Bacchus planta la vigne, & il acheva d'adoucir les mœurs encore féroces; c'est ce que désignent les lions & les tigres qu'il avait apprivoisés (343). Par une suite du désordre où les diverses traditions des poètes ont jetté la mythologie, ce Dieu a souvent été confondu avec un de ceux qui représentaient le soleil. Il est bien vrai que cet astre peut être regardé comme le pere de l'agriculture, puisque les fruits ne doivent leur maturité qu'à sa chaleur. Mais nous avons déjà fait voir que Dionysus était le génie solaire considéré dans sa marche annuelle, & l'explication des signes qui le caractérisent est une preuve évidente qu'il doit être distingué de Bacchus. Quant à celui-ci, ses aventures étaient relatives à la vendange (344). On disait qu'il avait été mis en pièces, pour désigner la manière dont se fait le vin (345). Les pampres dont il est

est couronné, la joie bruyante qui éclate autour de lui, les chants de triomphe, les transports de ses adorateurs, offrent l'image des campagnes, lorsqu'il vient les enrichir de ses dons (346). Le vieux Silène (347) marche à sa suite, soutenant à peine ses membres appesantis; Silène que l'on comptait au nombre des sages, & qui se réveillait de son ivresse pour chanter, en vers sublimes, la formation du monde. Des cris d'allégresse annoncent l'arrivée du Dieu. Les laboureurs oublient, en le voyant, leurs travaux; & couchés mollement sur l'herbe, ils versent de larges coupes en son honneur (348).

Heureux s'ils se fussent contentés de ces plaisirs simples, & qu'ils n'eussent pas ambitionnés d'autres biens! Mais la nature leur prodiguait en vain ses richesses; en vain les champs & les vignes produisaient une nourriture abondante; ils eurent bien la cruauté d'égorger les animaux, & de mêler leurs dépouilles sanglantes avec les doux fruits de Cérès & de Bacchus. " Hommes barbares, „ s'écriait Pythagore (349), cessez ces horribles repas. Rassasiés de biens, & régorgeant de vivres, quelle rage vous porte „ à commettre tant de meurtres! Pourquoi

CHAP. I.

„ mentez-vous contre notre mère , en l'accu-
 „ fant de ne pouvoir vous nourrir ? Pour-
 „ quoi péchez-vous contre Cérès inventrice
 „ des saintes loix ? Comment avez-vous le
 „ cœur de manger avec le lait le sang des
 „ bêtes qui vous le donnent ? Les pantheres
 „ & les lions , que vous appelez bêtes féro-
 „ ces , suivent leur instinct par force , & tuent
 „ les autres animaux pour vivre ; mais vous ,
 „ cent fois plus féroces qu'elles , vous com-
 „ battez l'instinct sans nécessité , pour vous
 „ livrer à vos cruelles délices. Les animaux
 „ que vous mangez , ce ne sont pas ceux qui
 „ mangent les autres ; vous ne les mangez
 „ pas ces animaux carnassiers , vous les imi-
 „ tez. Vous n'avez faim que des bêtes inno-
 „ centes & douces , qui ne font de mal à
 „ personne , qui s'attachent à vous , & que
 „ vous dévorez pour prix de leurs services ”
 (350).

C'est ainsi que le plus ancien sage de la Grece cherchait à ramener ses compatriotes aux premieres loix de la nature. Ses disciples imiterent son exemple. Pour arriver à la perfection , un des principaux points de leur doctrine était de s'abstenir de la chair des animaux. Ils formerent plusieurs associations

religieuses (351); le nom de Bachique qui fut donné à l'une d'entr'elles, indique qu'elle se proposait sur-tout de pratiquer & de faire revivre les institutions en usage, lors de l'invention de l'agriculture.

CHAP. I.

Cet art le premier de tous suppose la découverte des autres arts; il a même besoin de leur secours. L'usage de la parole avait précédé l'établissement & la distinction des familles (352). Le partage des terres donna naissance à la géométrie. On sentit bientôt la nécessité d'étudier les astres & de connaître le cours des saisons (353). Enfin lorsque l'homme eut une subsistance assurée, les beaux arts vinrent occuper son loisir. On fit hommage de toutes ces découvertes à l'Être suprême, en l'adorant sous le nom d'Hermès (354). Ce Dieu présidait à la fois à la grammaire, à l'astronomie, à l'éloquence & à la musique (355); & les différens attributs qui le distinguent, montrent qu'il en était regardé comme l'inventeur. C'est lui qui, après avoir imposé le nom aux choses (356), apprit l'usage des lettres. Non-seulement aux cris inarticulés qui composaient le langage des anciennes peuplades, il substitua des sons mesurés qu'il soumit à des règles; mais il

Hermès

CHAP. I.

trouva aussi l'art de les peindre & de donner un corps à la pensée (357). Le caducée qu'il portait en main, indique ses connaissances en astronomie. Le bâton figurait l'équateur, & les deux serpens représentaient la marche oblique du soleil le long de l'écliptique (358). Apparemment que chez les Egyptiens l'année ne fut originairement que de trois cent soixante jours ; puisqu'ils attribuaient à ce Dieu les épagomenes ou les cinq jours intercalaires (359). Les trente six mille cinq cent vingt cinq rouleaux, qu'on voyait auprès de sa statue (360), font visiblement l'expression en décimales de l'année composée de trois cent soixante-cinq jours un quart, ou de 365, 25. Ce nombre avait paru mystérieux à plusieurs savans. Selon Fréret (361), il désignait la révolution des équinoxes ; mais il faudrait supposer pour cela que les observations des anciens ont été très-fautives ; ce qu'il n'est pas possible d'admettre. M. Gebelin (362), à force de le décomposer & d'en chercher les diviseurs, y avait aperçu plusieurs périodes de temps, qui, multipliées les unes par les autres, formaient un cycle particulier. Nous devons à M. Dupuis l'explication simple & naturelle que nous venons

d'en donner. Hermès inventa encore la lyre à trois cordes (363). Il étoit en même temps le dieu de l'éloquence (364), & il avait sur-tout contribué à retirer les hommes de la barbarie. Enfin c'est à lui que remonte cette science qui a été appelée de son nom (365), dont l'objet est de pénétrer dans la formation des corps, qui souvent a surpris la nature dans quelques-unes de ses opérations, & à laquelle seule il appartient de nous en révéler les secrets. Il avait laissé une quantité d'ouvrages considérables; ou plutôt comme on lui attribuait généralement tout ce qui était utile; les sages qui retirés dans l'intérieur des temples, se consacraient à l'instruction de leurs semblables, lui faisaient honneur des productions de leur génie (366). Pendant longtemps les colonnes furent les seules archives; & le nom de Thot qu'elles avaient chez les Egyptiens, ne différait pas de celui d'Hermès: delà cette tradition que le dieu avait gravé ses découvertes (367) sur la pierre; pour les transmettre à la postérité. Ce sont ces monumens précieux qui servirent à Sanchoniaton de matériaux (368), lorsqu'il composa son histoire de l'origine du monde.

Nous avons parcouru ces temps anciens; *Récapitulation des*

CHAP. I.
Dieux de la
troisième
classe.

& nous avons suivi les progrès de la civilisation, depuis l'enfance des sociétés, jusqu'au moment où elles ont atteint le degré de perfection. Les géans nous ont montré d'abord l'univers détruit & renouvelé. On apperçoit ensuite dans la fable de Prométhée les premiers développemens de la raison humaine. Les maux s'introduisent avec Pandore, & le crime de Tantale est puni jusques dans sa postérité la plus reculée. Cette époque est en même temps celle de l'établissement des arts. Des divinités particulières, connues sous les noms de Cyclopes, de Telchines, de Cures, & de Corybantes, de Dactyles, & de Cabires, se livrent aux travaux de la métallurgie; Cérès enseigne l'agriculture & dicte des loix; l'enlèvement de sa fille Proserpine est l'emblème des opérations du labourage; Bacchus plante la vigne, & apprend à faire le vin. Enfin Hermès & ses attributs servent à caractériser le génie inventif de l'homme, ainsi que ses découvertes dans tous les genres.

Telles sont les divinités principales qui constituaient la Religion des anciens. Elles avaient chacune des fonctions qui leur étaient propres; & partagées ainsi en trois grandes classes, dont l'une représentait l'Être suprême

& ses divers attributs, la matiere & ses formes diverses, l'autre le systême du monde, & la dernière les objets relatifs à l'homme. Leur histoire embrassait ainsi la nature entière.

Les dieux qui composaient la hiérarchie céleste étaient, comme nous l'avons déjà dit, autant d'intelligences séparées les unes des autres, quoique toutes émanées du même principe. Ils avaient au-dessous d'eux des ministres de leurs volontés, que l'on appella Démon, & qui étaient chargés d'exécuter leurs ordres. Ces génies particuliers formaient en quelque sorte une gradation entre les êtres. Répandus dans tout l'univers, ils remplissaient l'espace qui sépare l'homme de la divinité (369). On en reconnaissait de plusieurs especes; les uns bons & bienfaisans, d'autres occupés sans cesse à tendre des pièges aux gens de bien, & à les détourner du chemin de la vertu (370). Ces idées singulieres qui peuvent servir à concilier l'existence du mal avec la liberté de l'homme, ont été adoptées généralement par tous les peuples. Elles ont pris naissance en orient (371), où elles se liaient avec le systême religieux. Pythagore & Thalès de Milet furent les premiers, dit-on, qui les apportèrent en Grèce.

CHAP. I.

Platon en fit la base de cette philosophie idéale qui se nourrissait d'abstraction, & qui, s'élevant au-dessus de la matière & des sens, avait créé un monde intellectuel (372). La révolution qu'opéra le christianisme, loin de détruire ces opinions, ne fit que les accréditer. Plusieurs des pères de l'église ont été platoniciens (373); & ceux d'entr'eux qui s'éleverent avec le plus de force contre l'ancienne Religion, s'emparèrent de ce qu'elle avait de métaphysique; soit qu'ils craignissent de trop effaroucher les esprits, soit plutôt que, par une permission particulière de Dieu, les philosophes aient été instruits des vérités les plus sublimes (374), & qu'ils aient eux-mêmes préparé la voie à l'évangile. Entre plusieurs exemples que nous pourrions citer, nous nous bornerons à ce qui concerne les démons. Du moins, si l'on en croit Vandale (375), & sur-tout Bekker (376), qui a le plus approfondi cette matière, il semblerait que cette doctrine est une de celles que nous avons empruntée des anciens.

(Il existait encore d'autres divinités que l'on peut nommer locales, parce qu'elles ne faisaient point partie du culte universel, & qu'elles étaient, pour ainsi dire, renfermées

dans une enceinte particulière. Ainsi les républiques avaient des génies tutélaires qui veillaient à leur conservation, & sur lesquels on observait un silence religieux, dans la crainte que les ennemis ne cherchassent à se les rendre propices. On avait soin de même de tenir caché le nom secret des villes (377); c'était un crime de le prononcer; & Valérius Soranus fut sévèrement puni, pour avoir révélé celui de Rome (378). D'un autre côté les citoyens, au sein de leur famille, se mettaient sous la protection de quelque Dieu qu'ils se choisissaient à leur gré. Les figures dont ils se servaient pour les représenter, sont les Lares ou Penates (379). Il y avait dans l'intérieur de chaque maison un lieu où elles étaient déposées, & que l'on appelait le foyer, parce qu'on avait soin d'y entretenir un feu perpétuel. Ce lieu saint était en même temps un asyle inviolable. Coriolan est en sûreté chez son ennemi, du moment qu'il tient embrassé les Penates (380).

Penates.

Il nous reste à parler de plusieurs personnages, auxquels on donnait improprement le nom de dieux, & qui par conséquent ne doivent point être rangés parmi ceux, dont nous avons fait l'énumération. Dans une Re-

*Divinités
particulie-
res.*

CHAP. I.

ligion qui reconnaissait à la vérité une première cause, mais qui admettait tant de puissances secondaires, il était difficile de savoir où il fallait s'arrêter. L'imagination entraînée par une foule de peintures séduisantes, chercha bientôt elle-même à en multiplier le nombre. Elle peupla les campagnes d'êtres de toute espèce. Les bois étaient remplis de satyres & de faunes. Chaque arbre eut sa Dryade.

„ Les nymphes en effet sont nées avec les „ chênes, dit Callimaque (381). Les nymphes du moins se réjouissent, quand la rosée „ ranime les chênes ; & les nymphes pleurent, quand les chênes dépouillent leur „ feuillage ». Un dieu résidait à la source des fleuves ; & sa voix s'exhalait en doux murmure. Le vieux océan (382) lui-même avait son palais dans des grottes humides, où les filles de Nérée composaient sa cour (383). Tout portait l'empreinte du merveilleux. Là ce rocher, contre lequel les vagues venaient se briser, conservait encore la figure du malheureux Lychas (384). La Jacynthe rappelait la mort funeste de l'ami d'Apollon (385). Plus loin on entendait la triste Echo se plaindre de Narcisse (386). Les poètes chantaient ces métamorphoses, & leurs fictions in-

généieuses contribuaient à entretenir l'illusion.

On alla jusqu'à donner une existence aux êtres moraux. Psyché était l'ame (387); de son union avec l'Amour, naquit la tendre Volupté (388). Les Graces se tenant entr'elles par la main (389); la Renommée, ce monstre composé d'yeux, de bouches & d'oreilles, qui touchant la terre de ses pieds, va cacher sa tête dans les nues (390); les attributs qu'on donnait à la Fortune (391); ceux par lesquels la sagesse, le courage, la force étaient désignés, montrent jusqu'où s'étendait l'empire de l'allégorie. Ce ne fut pas assez d'avoir peint les vertus; les vices furent aussi personnifiés (392). La faim, la discorde, la haine, la vengeance eurent des autels; & les braves Spartiates eux-mêmes sacrifiaient à la Peur (393).

Que ne nous est-il permis de taire ces *Apothéoses* temps d'opprobre qu'il faudrait rayer des fastes de l'histoire; où de vils tirans qui, pendant leur vie, avaient été la honte de l'humanité, recevaient les honneurs divins après leur mort; où un peuple, naguères libre, courageux, plein d'énergie, se prosternait, en tremblant, devant les statues d'un Octave & d'un Tibère. Les apothéoses n'ont été

CHAP. I.

connues, jamais elles ne furent si multipliées que lorsque le despotisme enchaînant toutes les facultés de l'ame, ne laissait à l'homme d'autre sentiment que celui de la crainte. Une pareille profanation fut l'ouvrage de la servitude. Si la Religion ne dédaigna pas de lui prêter son ministère, c'est que tolérante par sa nature (394), tant qu'il n'était question cependant que du culte public, elle n'attachait aucune importance aux formes extérieures.

Mais tandis que des esclaves abusaient de son saint nom; tandis qu'elle semblait en quelque sorte abandonnée aux poètes qui la défiguraient en croyant l'embellir; aux philosophes eux-mêmes qui s'efforçaient de la ployer à leurs systèmes; elle renfermait dans son sein une institution (395) qui avait principalement pour l'objet de la conserver dans toute son intégrité, & de la ramener à sa majesté primitive. Tel était le but que l'on se proposait dans les mystères.



CHAPITRE II.

Du culte secret, ou des mysteres.

CETTE partie si intéressante de la Religion des anciens, & qui seule en constitue véritablement l'essence, est en même temps la plus difficile à connaître. Jusqu'à présent des traditions, à la vérité incertaines & souvent contradictoires, nous ont du moins servi de guides, lorsque nous avons voulu débrouiller le cahos de la mythologie. Mais ici tout est couvert des plus épaisses ténèbres : il s'agit de descendre en quelque sorte dans les entrailles de la terre (1) ; de dire ce que longtemps il ne fut pas permis de révéler, de pénétrer un secret gardé religieusement pendant des siècles entiers, & sur lequel on ose à peine former des conjectures. Liés par le plus saint de tous les sermens, les anciens ne se sont expliqués qu'avec une extrême réserve, toutes les fois qu'ils ont eu occasion de parler des mysteres. Ce n'est pas qu'il n'ait existé un grand nombre d'ouvrages concernant ces cérémonies ; outre les livres qui en traitaient directement, & qui, publiés sous

CHAP. II.

*Difficultés
qui se pré-
sentent dans
la recherche
des myste-
res.*

CHAP. II.

*Auteurs
qui en ont
traité.*

les noms d'Orphée , de Musée ou d'Eumolpe , pourraient être appellés livres rituels , il est certain que Stésimbrote , Menandre , Hésichius , la pythagoricienne Arignote , & plusieurs autres s'étaient attachés à les décrire (2). Mais aujourd'hui que ces ouvrages sont perdus , quelques fragmens où l'on ne trouve que des allusions souvent bien difficiles à saisir sont les seuls monumens qui nous restent , & l'on est forcé d'avoir recours à ceux-là même qui ont eu intérêt de déguiser la vérité.

Les premiers apologistes du christianisme ont répandu quelque jour sur cette matière obscure. Il leur importait de connaître les dogmes qu'ils voulaient combattre ; & quoiqu'ils les aient presque toujours dénaturés , leurs déclamations véhémentes (3) ont cet avantage , qu'elles nous apprennent une foule de particularités intéressantes. Les écrits d'Arnobé , de Tertullien & sur-tout de Clément d'Alexandrie , sont encore maintenant les sources principales où vont puiser les modernes. Ceux-ci à leur tour ont aussi été dirigés par des vues particulières. Les uns , comme on peut bien s'y attendre , n'ont pas manqué d'adopter les invectives , qu'un zèle

aveugle avait dictées autrefois contre les institutions de l'antiquité ; & s'il en est parmi eux qui semblent s'être élevés au-dessus de ces préjugés injustes , ils n'ont pas toujours su se défendre de l'esprit de système. Tel est , par exemple , le reproche que l'on est en droit de faire à Warburton (4) ; ses recherches sont extrêmement ingénieuses , mais il voulait que les dieux ne fussent que des héros apothéosés. M. Gebelin (5) qui rapportait tout à l'agriculture , n'apperçoit dans les mythes qu'un emblème de l'origine & des progrès de cet art ; au lieu que , selon l'auteur de l'antiquité dévoilée (6) , “ ils doivent être regardés comme le dépôt funèbre de la mélancolie religieuse des premiers hommes ”. Pour nous qui nous proposons de parcourir la même carrière , quoique la nature de cet ouvrage ne nous permette pas d'entrer dans les détails qu'exigerait une matière si importante , mettons à profit les découvertes , les immenses travaux de ceux qui ont précédés (7). Peut-être en marchant sur leurs pas , parviendrons nous à nous former une idée plus exacte de cette Religion trop longtemps méconnue , trop souvent trop gratuitement insultée. Pénétrons jusques dans le

CHAP. II.

lieu où elle réside. C'est-là que véritablement auguste, nous la verrons briller d'un éclat qui n'est point emprunté, joindre à la pompe des cérémonies la pratique austère des vertus, & mériter par sa morale de commander à de grandes nations.

*Différence
des deux
cultes.*

*Culte pu-
blic.*

Nous avons déjà distingué deux espèces de culte. L'un, nommé populaire, consistait principalement dans les formes extérieures; & c'est de celui-là seul qu'on peut dire " qu'il „ offrait un champ vague, mais immense, „ & fertile, que chacun s'appropriait, où „ l'on prenait à son gré l'essor, sans subor- „ dination, sans concert, sans cette intelli- „ gence mutuelle qui produit l'uniformité (8) ". L'histoire de ces dieux que nous venons de passer en revue, nous en a fourni plus d'un exemple; & souvent malgré tous nos efforts, il ne nous a pas été facile de démêler l'idée primitive dont ils étaient originairement l'image. Il n'en est pas de même de l'autre culte, où tout est lié, tout est suivi; qui appuyé sur une base sacrée, présente un système dont toutes les parties se correspondent entr'elles; & qui, loin de rien laisser au caprice, n'aurait pas souffert qu'on lui portât la plus légère atteinte. Les préparations,

*Culte se-
cret.*

tions qu'il exigeait, contribuèrent à le maintenir dans toute sa pureté. Il s'était entouré du respect & du silence, comme d'une barrière insurmontable. Ainsi, pendant que le peuple inondait en foule les portiques du temple, & que, prosterné devant les autels de Jupiter, il adorait cette divinité puissante qu'il avait appris à révéler, mais dont l'essence lui était inconnue, un petit nombre seulement, admis dans le sanctuaire, jouissait de la présence du Dieu, s'élevait par degrés jusqu'aux principes des choses, & ne contemplait le spectacle de l'univers soumis à des lois invariables, que pour rendre hommage à celui qui est l'origine de tout.

Le second culte ne différait pas essentiellement du premier, il en était le type, mais il avait un but plus direct. En même temps qu'il se montrait avec un appareil imposant, il était encore plus recommandable par sa doctrine. Les initiés, c'est-à-dire ceux qui avaient subi diverses épreuves, pouvaient seuls en approcher. On le désigna par un nom qui en exprimait la nature. Les MYSTERES, ou la partie secrète de la Religion ancienne, étaient donc ce que cette Religion avait de plus auguste & de plus saint (9).

CHAP. II.

*Ce dernier
désigné sous
le nom de
mysteres.*

CHAP. II.

*Plan du
traité sur
les mystères.*

Nous traiterons d'abord de leur origine & de leur objet. En décrivant ensuite les cérémonies dont ils étaient accompagnés, nous tâcherons sur-tout d'en saisir l'esprit ; & après avoir fait sentir leur importance, après avoir montré ce qu'ils étaient réellement pour les anciens, nous parlerons en peu de mots des révolutions qu'éprouva dans la suite une institution si célèbre, & si universellement adoptée.

Universalité des mystères.

En effet, loin d'être particulière aux Grecs, elle a existé chez toutes les nations de la terre. Par-tout la Religion s'est enveloppée d'un voile, soit que, dans l'opinion généralement établie qu'elle descendait du ciel (10), d'où elle avait reçu une lumière divine, elle ait cru devoir se prêter à la faiblesse de nos organes, en nous dérobant une partie de son éclat ; soit que, prescrivant des dogmes incompréhensibles, elle ait voulu échapper aux regards pénétrants d'une curiosité inquiète. Le plus souvent, au lieu de la persuasion, elle a fait parler l'autorité ; & elle s'est emparée de nos sens, pour mieux soumettre notre raison. Delà quelquefois des prodiges, des scènes merveilleuses qui se succèdent rapidement, & le silence le plus rigou-

feux imposé aux spectateurs. De-là cette ~~_____~~
suite d'objets, les uns majestueux, les au- CHAP. II.
tres terribles, tous également propres à pro-
duire les impressions les plus fortes. Ces for-
tes de cérémonies sont maintenant en usage
à la Chine, au Japon, & dans les autres
monarchies de l'orient qui subsistent depuis
un temps immémorial (11). Elles étaient
connues des Caraïbes, des Mexicains, & des
habitans du Perou (12), avant l'invasion
destructive des Espagnols, & on les retrou-
ve aujourd'hui parmi les sauvages répandus
dans les contrées septentrionales du nouveau
monde (13), & qui avec leur indépendan-
ce, ont conservé leurs loix primitives. Tels
autrefois nos braves ancêtres qui soutin-
rent pendant si long-temps la cause de la li-
berté contre les oppresseurs du genre hu-
main, avaient une Religion secrète (14);
& ils en avaient placé le siege dans les re-
traites les plus obscures. Des bois sombres,
remplis d'une sainte horreur, & qu'avait res-
pecté le temps, aussi bien que la main de
l'homme, étaient la demeure de leurs dieux.
Nul n'y pénétrait, si ce n'est dans ces jours
solemnels, où les druides escortés des prin-
cipaux chefs, allaient en grande pompe cov-

CHAP. II.

per le gui sacré, symbole de leur culté (15). De même au nord de notre continent, des grottes inaccessibles, d'immenses cavernes servaient à dérober à la multitude les sacrifices (16) des prêtres d'Odin, comme l'attestent encore les anciennes Runes inscrites sur quelques rochers de l'Islande ou de la Norvège. Enfin, il n'est pas jusqu'à ces peuplades nouvellement découvertes, éparées dans les isles de la grande mer du sud, & séparées jusqu'à présent de l'univers entier, qui n'aient aussi leurs mystères (17). Nous avons eû plus d'une fois occasion de remarquer cette conformité d'opinions religieuses dans les différens siècles & dans les différens climats. D'où l'on pourrait peut-être conclure qu'il n'existe entre l'homme & la divinité qu'un certain nombre de rapports faciles à saisir. Ainsi chaque individu partant des mêmes principes, à mesure que les sociétés se sont formées, les résultats ont dû être à-peu-près les mêmes, & lorsqu'ensuite la communication s'est établie entre tous les peuples, il n'est pas étonnant qu'ils aient insensiblement adopté une théologie qui, semblable pour le fonds, ne varie souvent que dans les formes.

*Leur origine
ne chez les
Grecs.*

Aussi les premiers Grecs reçurent-ils sans

peine celle que les colonies leur apportèrent. Ils avaient emprunté leurs divinités des orientaux ; ils leur dûrent cette partie secrète de la Religion qui seule pouvait leur apprendre à connaître le véritable objet de leur culte. Les mystères ont sur-tout été célèbres dans cette contrée (18) qui a été regardée avec raison comme la mere des sciences ; où elles étaient cultivées par un ordre de prêtres chargés du soin d'en conserver le dépôt ; & où il n'était donné qu'à un petit nombre de sages de soulever le voile qui les couvrait. Orphée auquel il faut toujours remonter, toutes les fois qu'il est question de la Religion des Grecs, avait voyagé (19) en Egypte ; il en rapporta les mystères qu'un philosophe de l'antiquité appelle du nom de divins (20), parce que "ce sont
„ ceux qui ont adouci les mœurs des hommes ;
„ qui, avec les loix, leur ont donné
„ la vie & la nourriture ; & qui les dépoil-
„ lant de leurs inclinations féroces, les ont
„ rappelés aux sentimens de l'humanité ”.

Les premiers furent institués dans une petite isle située à l'entrée de la Chersonese de Thrace (21), & que l'antiquité révéra longtemps comme le centre de la Religion, de-

CHAP. II.

là ils passèrent insensiblement dans les contrées voisines. Instruits à l'école d'Orphée, Melampus en établit de semblables dans l'Argolide, Trophonius en Béotie, & le célèbre Musée à Athenes (22). Dans chaque canton ils étaient désignés par un nom particulier, ou plutôt, qu'on nous permette cette expression, ils avaient été mis sous l'invocation d'une divinité particulière, choisie le plus communément parmi celles de la troisième classe; preuve certaine qu'ils avaient eue dans la Grèce la même origine que les arts. Ainsi les plus anciens de tous étaient ceux des inventeurs de la métallurgie, des Cyclopes à Lemnos (23), des Curètes & des Dactyles dans l'isle de Crète; & principalement des Cabires en Samothrace; ce qui nous montre en même temps que la civilisation a commencé par les isles qui environnent la Grèce, d'où elle s'est répandue ensuite dans le continent, lorsqu'une heureuse révolution eût retiré les premiers Grecs de la barbarie, ils voulurent que les divinités bienfaisantes auxquelles ils attribuaient les découvertes les plus utiles au genre humain, présidassent au culte religieux qui s'était introduit à la même époque. Cérès & Bacchus furent chargés de

ces fonctions augustes ; la première sur-tout qui avait donné les loix & l'agriculture. Les mystères institués en l'honneur de cette déesse, acquirent bientôt une grande célébrité. Ils ne différaient cependant pas des autres de la même espèce, dont le nombre devint dans la suite très-considérable (24). En quelque lieu qu'on les célébrât, de quelque forme qu'ils fussent revêtus, ils étaient partout les mêmes (25). Puis qu'ils n'étaient qu'une portion de cette Religion, que nous avons vû embrasser le système universel des êtres, ils devaient donc avoir le même objet.

Parmi ceux qui se sont plu en quelque sorte à défigurer la mythologie, quelques-uns ont prétendu que le but des mystères était d'en dévoiler les erreurs, & d'inspirer aux peuples des notions plus saines, en les éclairant sur la nature des êtres qu'ils adoraient, en leur enseignant “ que Mercure,
 „ Jupiter, Bacchus, & cette foule de divinités licentieuses, dont le ciel était peuplé, avaient été de simples mortels, soumis, comme leurs semblables, aux passions, & aux faiblesses de l'humanité ; que si quelquefois l'apothéose avait été la récompense de leurs vertus, souvent

Objet des mystères.

CHAP. II.

„ aussi elle avait servi à consacrer les vices ;
 „ dont ils n'avaient que trop donné l'exemple ”.
 Ce sentiment est celui de Warburton (26) ;
 & il se fonde , ainsi que ceux qui l'ont adop-
 té , sur une prétendue lettre d'Alexandre le
 grand à sa mere , rapportée par S. Augus-
 tin (27) , Minucius Felix , & quelques au-
 tres (28) , & que l'on doit mettre au rang
 de ces pieuses fraudes que les premiers chré-
 tiens se sont crû permises (29). Nous ne
 nous arrêterons pas à combattre cette opi-
 nion dont nous avons déjà démontré l'ab-
 surdité. Ce serait supposer contre toute vrai-
 semblance que les anciens avaient deux espè-
 ces de Religion entièrement contradictoires ;
 qu'ils condamnaient dans l'une ce que l'au-
 tre les forçait de révéler , & qu'ils étaient à
 la fois impies & idolâtres (30).

*Que le but
 des mysteres
 était , 1°.
 l'unité de
 Dieu &
 l'explica-
 tion des fa-
 bles de la
 mythologie.*

Loin de détruire le polythéisme dans le
 sens où ce mot doit être pris , les mysteres
 ne tendaient qu'à l'établir , mais ils le res-
 ferraient dans ses véritables bornes , ils le
 garantissaient sur-tout des écarts de l'imagi-
 nation ; & après avoir expliqué ce qu'il fal-
 lait entendre par cette multitude de dieux
 offerts à la vénération publique , ils remon-
 taient jusqu'à l'intelligence suprême qui les

comprend tous, & dont ils n'étaient chacun qu'une émanation. Les aventures qu'on leur attribuait, ces fables qui composaient leur histoire, étaient ramenées à leur véritable sens. On faisait passer successivement en revue les principes de l'univers, les phénomènes les plus imposans de la physique céleste, & ces arts qui avaient servi de base aux sociétés. On avait soin de rappeler les époques mémorables du monde, formé d'abord du sein du chaos, puis tour à tour détruit & renouvelé; enfin on développait le tableau de la science & de la Religion, unies ensemble pour le bonheur & pour l'instruction des peuples. Les mystères seuls donnaient l'interprétation des emblèmes sacrés; & c'est par là que "rappelés à la raison, „ ils servaient plutôt à expliquer la nature „ des choses que celle même des dieux (31)".

Mais, sous le nom de la nature universelle, leur objet principal était cet être qui est un, & dont les fonctions, aussi bien que les attributs, avaient été personnifiés. Les mystères "ne furent même institués que pour „ conserver la majesté qui lui est due (32)".

Eux seuls, selon Chrysippe (33), peuvent en donner une idée juste. Ils enseignaient

CHAP. II.

2°. Le dogme de la providence.

CHAP. II. qu'il est le souverain dominateur ; que c'est lui qui gouverne tout, qui dispose des événemens (34) ; que ses regards démêlent jusqu'aux moindres actions, jusqu'aux pensées les plus secrètes. Plaçant ainsi l'homme sous l'inspection immédiate de la divinité, ils lui inspiraient l'amour de la vertu, & ils servaient en même temps à l'éclairer sur l'excellence & sur la dignité de la nature humaine.

3°. *Celui de l'immortalité de l'ame.*

Le dogme de l'immortalité de l'ame est étroitement lié avec celui de la Providence. Puisqu'il est un Dieu vengeur & rémunérateur, puisqu'il a empreint son image au-dedans de nous, & qu'il nous a donné ces idées de perfection vers laquelle nous tendons sans cesse, il n'a pas voulu que notre attente fut trompée, & il nous a réservés pour les plus nobles fins. Cette opinion consolante offre au sage un asyle (35), d'où semblable à ceux qui, du haut du rivage, jouissent du spectacle de la mer irritée, il considère en paix les agitations tumultueuses des mortels incertains de leur sort. Pour lui, persuadé qu'il recevra la récompense de ses travaux, avec quelle ardeur ne se livre-t-il pas à la recherche de la vérité ? Le desir qu'il a d'être immortel en est à ses yeux la plus forte assu-

rance. Eh ! si ce n'était pas la nature elle-même qui l'eût gravé au fond de son cœur, d'où viendrait ce pressentiment des siècles futurs, cet amour de la gloire qui le transporte bien au-delà des limites du tombeau ? Ses regards ne sont-ils pas tournés vers l'avenir ? C'est pour la postérité qu'il consume ses veilles, qu'il se livre à la méditation, qu'il prodigue ses soins les plus chers. Il plante des arbres qui ne porteront de fruits que long-temps après sa mort (36) ; mais il fait qu'un jour, lorsque ses neveux viendront se reposer sous leur ombre, il jouira des vœux offerts à sa mémoire. Oui, sans doute, l'âme survit au corps. Croyons - en plutôt le sentiment intérieur qui nous dicte cette vérité, que tous les vains argumens qu'on y oppose. Et quand elle ne serait pas appuyée sur des preuves certaines, pourquoi s'efforcer de la détruire ? pourquoi étouffer le germe précieux des vertus qu'elle fait naître ? C'est elle qui conduit trois cents Spartiates (37) aux défilés des Thermopyles pour servir de rempart contre des armées innombrables ; qui envoie Epaminondas s'enfouir aux champs de Mantinée ; & qui, offrant au guerrier une couronne immortelle, lui

CHAP. II.

apprend à préférer aux douceurs du repos l'honneur de périr pour la patrie (38). Elle seule inspire le courage plus grand encore de résister à l'oppression. Quel spectacle que Socrate (39) condamné par un arrêt injuste, mais dédaignant d'avoir recours aux supplications, occupé le jour même de sa mort à consoler ses amis, & tandis qu'il tenait en main la coupe empoisonnée, ne les entretenant que de ces grands principes, dont sa raison exercée par une longue expérience, lui avait donné la conviction intime ! Ainsi pensait ce vertueux Romain (40), dont l'âme inflexible ne put jamais se résoudre à ployer devant la tyrannie, & qui, après avoir soutenu jusqu'au dernier soupir la cause de la liberté, regarda l'instant où elle était anéantie, comme celui que la Providence lui marquait pour quitter le poste qu'elle lui avait confié. Loin d'ici ceux qui voudraient nous persuader que tout finit avec nous, qu'au moment où nous cessons de vivre, nous rentrons aussi-tôt dans le néant : idée terrible qui n'est propre qu'à produire un désespoir accablant, & qui, au lieu de nous armer contre la crainte du trépas, en rend l'approche bien plus redoutable. Ah ! s'il peut être don-

né à l'homme de goûter cette volupté pure CHAP. II.
qui naît du contentement de soi-même , &
de sortir de la vie , ainsi qu'un convive sort
d'un banquet (41) , ce n'est que dans la
ferme espérance qu'après être délivré des illu-
sions des sens , il ira se réunir à l'Être suprême , & contempler les vérités éternelles dont
il est la source.

Tel a été dans tous les siècles le langage
de la vraie philosophie ; c'est ainsi qu'elle
élève l'homme en lui assurant l'immortalité.
Mais qu'on lui demande ce que devient l'ame ,
quel sort lui est réservé , elle est forcée de
garder le silence. D'ailleurs elle ne se fait
entendre que d'un petit nombre de gens éclairés ,
parmi lesquels même il en est qui se sont
servi de ses propres armes pour la combattre.
La Religion a le double avantage de parler à la
multitude , & de substituer à des notions abstraites , hors de sa portée , des images sensibles
qui ne laissent aucun doute dans son esprit.
Un de ses principaux dogmes chez les anciens
était que le souffle qui nous anime , est une
portion de l'esprit universel , répandu dans
toutes les parties de la matière. " L'homme est
„ semblable à Dieu (42) , disaient-ils ; il a
„ comme lui la vie , le sentiment , le souvenir

CHAP. II.

„ du passé, la prévoyance des choses futures.
 „ Il exerce sur le corps un empire absolu,
 „ il le gouverne, le fait mouvoir de même
 „ que Dieu régit ce monde qui n'est pas
 „ moins fragile & moins périssable. Le prin-
 „ cipe actif seul est éternel”. Les mystères
 servaient principalement à représenter l'état
 de l'ame, lorsqu'elle était débarrassée de sa
 dépouille mortelle. “ Ils apprenaient non-seu-
 „ lement à bien vivre, mais encore à conce-
 „ voir après la vie les plus hautes espéran-
 „ ces ” (43). “ Le vulgaire, dit Plutarque
 „ (44), croit qu'il ne reste plus rien après la
 „ mort. Pour nous, initiés comme nous le
 „ sommes aux rites secrets de Bacchus, &
 „ témoins de ses cérémonies saintes, nous
 „ savons qu'il existe un avenir”. Aristide
 (45), Strabon (46), Isocrate (47) & Eu-
 sebe (48) s'expliquent tous à-peu-près dans
 les mêmes termes. On enseignait aussi dans
 les mystères la préexistence des ames, & le
 dogme de la métempfycose (49) qui semble
 en être une conséquence naturelle.

4°. Le dog-
 me des pé-
 nies & des
 récompenses
 futures.

En général la doctrine d'une autre vie a
 été adoptée par presque tous les peuples, du
 moins par ceux qui méritent d'être cités pour
 modèles. Les législateurs la regardaient com-

me le frein le plus capable de contenir les passions des hommes (50), & ils avaient mis tout en œuvre pour établir cette opinion salutaire, ainsi qu'on en peut juger par les descriptions que les écrivains de l'antiquité nous ont laissées de l'enfer.

CHAP. II.

Ce nom désignait parmi eux la demeure des ames. C'est-là qu'après avoir été séparées du corps, elles se rendaient en foule pour recevoir le prix de leurs actions. Minos-était chargé du soin de les examiner. A mesure que les noms sortaient de l'urne fatale (51), il distribuait à chacun les peines & les récompenses. Assis sur un trône d'ébène, Pluton présidait aux enfers ; parce que , comme nous l'avons déjà dit , dans la Religion symbolique des anciens dont une partie était consacrée au culte des astres , l'hyver était la nuit de la nature (52); & que le soleil alors prenait le nom de monarque des ténèbres. Voilà pourquoi Pluton qui le représente , joue un si grand rôle dans les mystères destinés à peindre le royaume des morts. Ces sombres régions avaient été placées à de grandes distances , bien au-delà des limites de cet univers. Selon l'auteur de la théogonie (53) “ autant il y a d'espace du ciel à la

*De l'enfer
des anciens.*

CHAP. II.

„ terre , autant la terre est éloignée du noir
 „ abyme. Une masse d'airain qui tomberait
 „ du haut de la voute étoilée , ferait neuf
 „ jours & neuf nuits (54) , avant d'atteindre
 „ la surface du globe ; & il lui faudrait en-
 „ suite le même intervalle pour parvenir jus-
 „ ques dans le tartare ” , lieu destiné au sup-
 plice des méchans (55).

Tartare.

Cet affreux séjour s'étend lui-même en profondeur deux fois autant qu'il est éloigné du sommet brillant de l'Olympe (56). Il est ceint d'une triple muraille que baignent les eaux enflammées du Cocyte & du Phlegeton , & des tours de fer (57) en défendent la redoutable entrée. La cruelle Typhonne (58) veille nuit & jour à la porte , armée de serpens qu'elle agit sur la tête des coupables. Leurs gémissemens , leurs cris douloureux , se mêlent au bruit des fouëts qui les déchirent & font retentir au loin l'abyme. Là sont enfermés pour jamais (59) les Titans & ces mortels non moins audacieux qui ont osé braver la divinité ; Titye , Ixion , Pirithoüs & l'impie Salmonée. Le parjure , l'adultère , l'inceste , le parricide sont également punis ; & ceux dont la vie a été souillée par ces odieux forfaits ; ceux qui n'ont point

point respecté les liens du sang, qui ont entrepris des guerres injustes, qui ont vendu leur patrie ; ceux qui ont tout osé , & qui ont jôui du fruit de leurs crimes (60) sont livrés aux plus cruels tourmens.

CHAP. II.

. Un fort moins rigoureux était réservé à celui qui ne s'était rendu coupable que de fautes légères, ou qui en ayant commis de graves, avait donné des marques de repentir (61.) Il fallait qu'il fut puni jusqu'à ce qu'il les eut suffisamment expiées ; mais lorsqu'il avait été en quelque sorte régénéré, & délivré de ce qui lui restait d'impur, il était admis au séjour des bienheureux.

1. Ce lieu de délices contrastait merveilleusement avec les tristes régions du tartare. Une terre brillante d'or & de pierres précieuses ; de fertiles campagnes arrosées d'une multitude de sources abondantes qui entretiennent une fraîcheur continuelle ; les fleurs du printemps mêlées aux riches fruits de l'automne ; un ciel toujours pur & sans nuages, un soleil, des astres d'où s'émanent sans cesse des rayons d'une vive lumière ; enfin tout ce qu'avait pu enfanter l'imagination la plus riante, se trouvait rassemblé pour embellir ces demeures fortunées (62). Elles étaient habitées (63)

Elisée.

CHAP. II.

par les hommes vertueux, amis de la justice qui ont servi la patrie, & qui ont cultivé des arts utiles. Ils goûtent un bonheur que rien ne peut altérer; & le souvenir des vertus qu'ils ont exercées sur la terre, est pour eux une nouvelle source de félicité. Au milieu des plaisirs purs dont ils jouissent, ils se livrent encor aux occupations qui pendant leur vie leur ont mérité la reconnaissance de leurs semblables (64). Le législateur contemple cette loi auguste & éternelle dont il n'avait fait qu'entrevoir les principes, & la troupe des justes qui l'entourent est attentive à ses leçons. La vue des armes, au sein même de la paix & de la tranquillité, rappelle au véritable héros ces combats qu'il a livrés pour la défense de la patrie; tandis que couronnés de lauriers, les poètes qui ont consacré leur lyre au culte des dieux, célèbrent de nouveau dans leurs chants sublimes la puissance des immortels.

*Crainte de
l'enfer chez
les anciens.*

On juge quelle impression devaient faire ces images présentées sans cesse devant les yeux dès la plus tendre enfance. Il n'est pas douteux que, si l'espoir d'une félicité sans bornes portait à la vertu, l'idée d'un supplice qui ne devait pas avoir de fin, n'agit encore

plus fortement sur les esprits. La Religion des anciens qui nous paraît si riante, que nous croyons avoir eu pour but seulement de flatter les sens, employait donc aussi les moyens les plus propres peut-être à contenir la multitude. Elle l'assaillait de tous côtés de descriptions effrayantes. Un poëte de l'antiquité peint avec force cette terreur continuelle qui s'empare des hommes (65); qui trouble, empoisonne tous les plaisirs de la vie, & qui dans tout l'univers a fait élever des temples aux dieux. Platon au commencement du premier livre de la République (66), nous représente un vieillard saisi de crainte aux approches de la mort, & plein d'inquiétude sur des objets auxquels on ne pense pas dans la force de l'âge. C'est alors, dit-il, qu'on se rappelle ses crimes, ses injustices, & que souvent dans l'agitation qu'on éprouve, on se réveille en sursaut & avec effroi comme les enfans. De ce que chez les anciens il en est qui se sont mis au-dessus de ces craintes, on a prétendu qu'elles n'avaient pas existé parmi eux; c'est comme si l'on voulait juger aujourd'hui de la croyance publique par les réflexions que se sont permises quelques écrivains modernes. Le témoignage

CHAP. II.

de ceux de l'antiquité qui ont bravé les préjugés de leur siècle, leur effort même pour les dissiper & pour les tourner en ridicule, prouvent bien plutôt jusqu'à quel point ils étaient enracinés. Remarquez avec quel soin Lucrece cherche par-tout à rompre les liens de la Religion (67), & à rassurer contre les menaces des peines éternelles (68). L'observation tant de fois citée de Juvenal, que personne de son temps n'ajoutait foi aux fables de l'enfer (69), est celle d'un esprit éclairé qui ne partage pas les opinions du peuple. Il en faut dire autant de tout ce qu'on lit dans Cicéron (70) : & dans quelques autres sur le même sujet ; & lorsque Virgile s'écrie, " heureux qui foule aux pieds l'incorruptible destin & le bruit de l'avare Achéron " (71), il indique d'une manière assez précise qu'il n'appartenait qu'à la philosophie de secouer le joug de l'éducation & d'une longue habitude.

Quant à ceux qui n'avaient pas la force de surmonter ces vaines terreurs, ils trouvaient du moins des consolations d'une autre espèce. Toujours prête à les rassurer & à fortifier leur espoir, la Religion leur tendait une main secourable. Dès que le remords ra-

menait dans son sein les infortunés qui s'étaient égarés des voies de la justice, elle leur apprenait que, par l'aveu de leurs crimes & par un repentir sincère, ils pouvaient en obtenir le pardon. C'est dans cette vue que les expiations (72) avaient été instituées, au moyen desquelles les coupables se flattaient de participer au bonheur des justes.

On a pu remarquer de quelle nature était l'enfer (73) des anciens, & quel ordre ils observaient dans la distribution des peines & des récompenses. Sans cesse occupés du bien public, ils y ramenaient toutes leurs institutions; ils voulaient que l'homme pieux fut en même temps citoyen, que le premier, le plus saint de ses devoirs fut d'aimer sa patrie, de la défendre, de lui consacrer ses travaux. Loin d'encourager par de vaines promesses cette vie contemplative (74) qui peut bien exciter notre admiration ou plutôt notre étonnement, mais qui sera toujours le plus grand fleau des corps politiques, les vertus utiles étaient les seules qui fussent en honneur, & qui eussent droit dans cette vie & dans l'autre aux plus grandes récompenses. Chez eux la Religion était unie au patriotisme. C'est que cette Religion n'était pas née dans ces temps

CHAP. II.

malheureux, où un peuple immense gémissant sous la main cruelle d'un despote, & restant livré sans défense aux incursions des barbares, les déserts furent remplis d'une foule d'esprits sombres & mélancoliques qui bientôt inonderent l'univers entier de leurs rêveries; c'est que dans la Grece, son origine ne diffèrait pas de celle des républiques, & qu'elle devait les rendre florissantes, de même qu'elle avait contribué à leur établissement.

§°. Les mystères tra-
gèrent les
avantages
de la société.

En effet on rappelait aux initiés le misérable état d'où avaient été tirés leurs ancêtres; comment de féroces & de sauvages, ils avaient passé à une vie plus heureuse (75), en se soumettant à l'empire des loix. Ainsi il ne faut pas s'étonner, si la plupart des cérémonies de l'initiation étaient relatives à l'agriculture qui avait opéré cette révolution importante, & si les dieux inventeurs de cet art (76), étaient ceux-là même qui présidaient à ces fêtes solennelles. En remontant à l'établissement des sociétés, on avait soin de retracer cette égalité après laquelle nous soupirons, qui ne peut se trouver que dans l'état de nature, ou plutôt qui n'a jamais existé, si cet état lui-même est une chimère. Mais,

puisque dans les gouvernemens les mieux constitués , chaque individu est obligé de sacrifier une portion de sa liberté à l'utilité générale , il n'y a que la Religion qui puisse nous rendre nos droits primitifs. Elle nous apprend que nous sommes tous égaux , & qu'il n'est entre nous d'autre prééminence que celle que donne la vertu.

CHAP. II.

Les initiés se regardaient comme les membres d'une seule & même famille ; pris indistinctement dans toutes les classes différentes, les distinctions de rang, de naissance, de fortune disparaissaient pour faire place aux sentimens de fraternité & de bienveillance mutuelle. Et comme les mystères avaient établi les rapports de l'homme avec la divinité, ils servaient aussi à lui montrer quels sont ses devoirs avec ses semblables, & ils lui prescrivaient des regles de conduite pour toutes les actions de la vie (77.)

6°. Ils prescrivaient l'égalité, la vertu, & tous les devoirs de la morale.

Enfin ils avaient pour but d'épurer l'ame, de la disposer à recevoir les notions les plus sublimes, & de l'élever jusqu'à la contemplation des choses intellectuelles. Ce dernier degré de perfection était le complément de la doctrine qu'on y enseignait. Mais pour y parvenir, il fallait n'être souillé d'aucune ta-

7°. Ils venaient annoncer des plus grandes vérités.

CHAP. II.

che ; il fallait avoir donné des exemples de force , de courage , d'attachement à la vertu , & avoir été exercé par de longs travaux. Tel a été sans doute le motif des épreuves que l'on faisait subir aux initiés.

*Résumé
des divers
objets des
mystères.*

Nous venons de voir pour quelle fin avaient été institués les mystères. Leur objet principal était donc la connaissance de l'Être suprême , & l'explication des diverses fables attribuées aux dieux qui le représentaient ; la doctrine d'une providence , le dogme de l'immortalité de l'ame , & celui des peines & des récompenses futures ; l'histoire de l'établissement des sociétés , aussi-bien que l'invention des arts parmi lesquels l'agriculture tenait le premier rang ; en même temps qu'ils tendaient à inspirer l'amour de la justice , de l'humanité , de toutes les vertus patriotiques , & qu'ils joignaient aux préceptes de la morale la plus pure l'annonce des vérités les plus importantes.

*Cérémonies
des mystères.*

Les cérémonies qu'on y pratiquait étaient toutes relatives à ces objets différens , comme il sera facile de s'en appercevoir par le simple exposé que nous nous proposons d'en faire. Quelques-unes d'entr'elles peut-être pourront paraître bizarres , & peu dignes de la majesté

d'un grand peuple. Mais il faut penser qu'elles tenaient à une Religion symbolique qui ne s'exprimait que par figures. D'ailleurs elles auront cela d'intéressant, que nous y trouverons l'origine de plusieurs institutions encore en usage parmi nous, & qui souvent n'ont fait que changer de formes, pour pouvoir être adaptées aux cultes des nations modernes.

CHAP. II.

Ce que l'on appelait initiation chez les anciens, était la participation aux mystères sacrés ; & comme cette cérémonie auguste n'était à leurs yeux que le passage à une nouvelle vie, ils l'avaient comparée à la mort dont elle offrait l'image. Descendre aux enfers signifiait proprement être initié, ainsi que l'a remarqué Servius (78) ; & l'on peut voir à ce sujet un fragment très-curieux qui nous a été conservé par Stobée (79). Voilà pourquoi dans l'antiquité fabuleuse tant de héros vont visiter le royaume des morts.

De l'initiation.

Cette entreprise était rangée au nombre de leurs exploits les plus éclatans ; elle avait rendu fameux Ulysse, Enée, Thésée lui-même dont les actions semblent appartenir plus particulièrement à l'histoire. C'était sur-tout aux législateurs, aux chefs des colonies, aux fondateurs des empires que la gloire en avait

A quelle sorte de fiction elle avait donné lieu.

CHAP. II.

été réservée (80). Aussi de tous ceux qui ont pénétré dans les sombres régions, Orphée est-il le plus célèbre, Orphée instruit à l'école des Egyptiens, nourri de leur sagesse, & que les peuples de l'occident regardaient comme l'auteur de toutes leurs institutions civiles & religieuses (81). Il était représenté dans les champs élysées, revêtu d'une longue robe (82), & faisant entendre ces divins accens qui lui avaient autrefois ouvert l'entrée du royaume des manes, lorsqu'il était venu redemander Eurydice (83). Sa douleur au moment où elle lui est de nouveau ravie; ses regrets touchans sur le sommet des monts Riphées, & le long des bords glacés du Tanais; sa mort funeste; & les doux sons de sa voix qui, malgré le froid du trépas, répétait encore ce nom qui lui avait été si cher, ont été décrits en vers sublimes, & forment le plus bel épisode (84) du poëme le plus parfait qui nous soit resté de l'antiquité. Les circonstances de sa descente aux enfers tenaient à des emblèmes maintenant perdus pour nous. Mais il n'est pas douteux que l'auteur des Géorgiques ne se soit conformé aux traditions sacrées qui étaient reçues de son temps.

*Fidélions
des anciens*

Nous ne pouvons nous empêcher ici de

faire appercevoir combien les fictions des anciens diffèrent de celles des modernes. Il ne paraît pas que les héros imaginaires de la chevalerie aient été animés par les grands motifs de Religion, ni même de patriotisme. Le St. Graal qu'ils jurent de défendre, offrirait plutôt un exemple de la superstition & de l'ignorance grossière qui regnait alors. Quoiqu'enrôlés la plupart sous la bannière de la croix, leurs hauts faits d'armes se bornent à combattre des géans d'une grandeur démesurée, à défier les plus braves champions, à forcer des citadelles, & à faire admirer leur valeur impétueuse. Les enchantemens de nos vieux romanciers, & tous les prodiges de la féerie, ne laissent dans l'esprit du lecteur aucune impression capable de le satisfaire. Il n'en était pas de même chez les Grecs, où le merveilleux avait une source sacrée, & où l'imagination déjà entourée d'objets imposans dont elle pouvait disposer à son gré, n'avait pas besoin de créer des êtres fantastiques ou monstrueux. L'épopée était alors revêtue de toute la majesté qui lui convient. Et de quel intérêt ne devait pas être, pour les maîtres du monde, ce poëme qui leur retraçait leur origine, puisqu'il renfer-

CHAP. II.
*comparées à
celles des
modernes.*

CHAP. II.

mait en même temps ce que la Religion avait de plus auguste. Tout nous porte à croire, & Warburton semble avoir démontré (85), que la description des régions infernales dans l'Eneide, est une représentation des mysteres sacrés, & de toutes les cérémonies qui s'y pratiquaient.

*Distinction
des deux es-
pèces de
mysteres.
Des petits
mysteres.*

On distinguait deux espèces de mysteres, les grands & les petits. Ceux-ci n'étaient qu'une préparation, une sorte de noviciat, qu'il fallait subir avant d'être admis aux premiers, dont ils étaient l'image, comme le sommeil dit Euripide (86), est l'image de la mort : & ils consistaient principalement en lustrations & en purifications de toute espèce.

Lorsque l'aspirant avait été suffisamment exercé par un long jeûne & par une suite d'observances austères (87), on le menait dans une chapelle sur les bords d'un fleuve consacré à cet effet, & il était plongé dans l'eau pour y être régénéré, cérémonie que Tertulien (88) compare à celle du baptême, & qui en était une véritable image. L'initié était même présenté par une espèce d'introducteur qui lui servait de pere, & qu'on pourrait appeler du nom de *parrain* (89), puisqu'il en remplissait les fonctions. Le prêtre

trè chargé des purifications préparatoires se nommait *l'hydrane* (90). On immolait ensuite une victime (91), le plus communément une truie pleine, apparemment parce que cet animal servait à désigner la fécondité de la nature (92); & après avoir exigé du récipiendaire le ferment qu'il ne révélerait rien de ce qu'il voyait, on lui faisait diverses questions. Interrogé par exemple, s'il avait mangé du fruit, il répondait (93): *J'ai jeûné, j'ai bu du cycéon, j'ai pris de la ciste, & j'ai mis dans le calathus; puis, ayant opéré, j'ai remis du calathus dans la ciste.* Nous n'entreprendrons pas d'expliquer ces formules mystérieuses, dont il serait impossible aujourd'hui de deviner le sens. Quelques auteurs, & entr'autres M. Gebelin, ont prétendu qu'elles étaient relatives aux productions de la terre (94). Nous dirons seulement que le cycéon était un mélange de vin, de miel, d'eau & de farine. (95). Quant au calathus ou corbeille sacrée dont il est ici question, on le portait en grande pompe sur des chars (96) dans les processions solennelles des fêtes de Cérès; & alors " il était " défendu d'oser le regarder d'un lieu qui le " dominât. Lorsqu'il passait, on ne pouvait

CHAP. II.

„ y jeter les yeux qu'étant sur la terre de
„ bout ou assis (97) ”.

Quand l'initié avait satisfait à toutes ces demandes, & qu'il avait rempli les autres pratiques usitées, on jettait dans son ame (98) les semences de la doctrine secrète qui devait un jour lui être développée ; on le disposait insensiblement à pouvoir être admis dans le sanctuaire. Mais il fallait qu'il s'y préparât de nouveau, qu'il subit d'autres épreuves bien plus pénibles ; il n'était encore que *myste* ou adepte, nom que l'on donnait à ceux qui avaient été admis aux petits mystères. C'était dans les grands seulement qu'il obtenait celui d'*épopte* ou de contemplateur (99).

*Des grands
mystères.*

L'intervalle qu'on observait entre ces deux cérémonies, était au moins d'une année (100). Nous laissons aux savans le soin de le déterminer d'une manière précise, & de fixer le temps de leur célébration (101). Notre objet n'est pas de nous livrer à des recherches de ce genre, nous étant proposés de faire connaître le génie de la Religion ancienne, nous ne nous attacherons qu'à ce qui la caractérisait principalement ; & c'est sous ce point de vue qu'il nous est permis de l'envisager.

Tout dans les grands mystères concourait au but pour lequel ils avaient été institués. Et non-seulement les fonctions des pontifes, mais leur habillement même avait une signification particulière. Les ministres qui préfédaient aux initiations étaient au nombre de quatre. Le principal, le premier de tous portait le nom d'*Hierophante* (102). Le front ceint d'un diadème, il représentait le demiourgue ou le génie qui a formé l'univers (103); & c'est à lui seul qu'il appartenait de recevoir les initiés. Cette dignité était à vie; chez les Athéniens elle resta toujours dans la famille des Eumolpides (104). Celui qui en était revêtu devait garder le célibat (105); il fallait encore qu'il fut d'un âge convenable, & qu'il eut un son de voix majestueux (106). Le *dadouque* ou *lampadophore*, c'est-à-dire porte-flambeau venait ensuite, se faisant remarquer par sa chevelure & les bandelettes dont sa tête était ornées (107). Il était chargé de purifier les adeptes avant l'initiation "image vivante du soleil, on le décorait de tous les attributs sous lesquels cet astre est représenté (108)". Le troisième ministre était l'*épibome* ou assistant de l'autel (109), qui portait le symbole

CHAP. II.

*Des prêtres
qui y étaient
employés.*

CHAP. II.

de la lune. Son nom même désigne quels étaient ses fonctions. Enfin *Phycro-ceryce*, ou chef des heraults sacrés, avait le soin d'écarter les profanes, d'instruire les initiés, & de reciter les formules qu'ils devaient prononcer. Armé du caducée, il était revêtu de tout l'appareil qu'on donnait à Mercure (110). Ainsi les mystères figuraient en quelque sorte le système du monde, dans quelques uns même " les différens ordres des initiés portaient les noms des signes du Zodiaque & des diverses constellations (111) ".

Outre ces principaux ministres, il en existait plusieurs autres qui leur étaient subordonnés (112); & des prêtresses appelées *melisses* (113) recevaient les femmes qui voulaient se faire initier (114). Il y avait encore pour présider aux mystères, un pontife qui en avait l'inspection, qui maintenait l'ordre, & qui veillait à ce que rien ne troublât les cérémonies. Il avait sous ses ordres des administrateurs particuliers; & on lui donnait le nom de roi (115); sans doute parce que ces institutions ayant été fondées par les premiers chefs, dans un temps où le sacerdoce était uni à l'autorité souveraine, les peuples devenus libres, crurent cependant

quant devoir respecter ce qui tenait à la Religion. C'est ainsi que les Romains qui avaient le nom de roi en horreur, en élefaient cependant un en certaines occasions pour les sacrifices (116), & dans la république d'Athènes, celui auquel on attribuait particulièrement l'intendance des mystères, était appelé archonte-roi.

Il est temps de pénétrer avec l'initié dans l'intérieur du temple (117), & d'assister au spectacle merveilleux qui allait frapper ses regards. La cérémonie se faisait pendant la nuit (118), dont l'obscurité servait à la rendre plus imposante (119). Ceux qui devaient être reçus, s'avançaient en silence, couronnés de feuilles de myrthe; & ils se lavaient les mains à l'entrée du portique (120). Mais la pureté du corps n'était qu'un emblème de celle de l'ame (121); & afin qu'il ne leur restât aucune tache qui put la souiller, afin d'effacer jusqu'au souvenir de leurs fautes, ils se confessaient à l'hiérophante, après avoir juré qu'ils lui révéleraient toutes les actions de leur vie (122). C'est dans une semblable circonstance, que le prêtre ayant ordonné à Lyfandre (123) de déclarer les crimes qu'il avait commis, *est-ce toi*

*Cérémonies
qui se pra-
tiquaient
dans les
grands mys-
tères.*

Confession.

CHAP. II.

ou les dieux qui l'exigent demanda ce prince ?
Ce sont les dieux. Eh bien , repliqua-t-il , retire-toi ; s'ils m'interrogent , je répondrai. Il est à croire que de simples citoyens ne se feraient pas permis une pareille exclamation. D'ailleurs la plupart de ceux qui approchaient des mysteres , y étaient conduits par un respect religieux , souvent par le desir d'être délivrés des remords auxquels ils étaient en proie.

*Ouverture
des grands
mysteres.*

L'hyero-cerice ouvrait l'initiation , en prononçant les formules accoutumées. *Loin , loin d'ici les profanes (124) , s'écriait-il , s'il est parmi vous quelque impie , quelque scélérat , quelque sectateur d'Epicure (125) , & dans la suite on ajouta , quelque chretien , qu'il sorte (126). Le meurtrier d'Agrippine , sur le point de pénétrer dans l'enceinte d'Eleusis , fut frappé de cette voix qui défendait à l'homicide d'approcher ; il n'osa fouiller les mysteres de sa présence (127). Le hérault disait ensuite : que ceux-là seuls soient admis qui ont un cœur pur (128). & qui reconnaissent un Dieu. Après cette proclamation , on exigeait de nouveau des assistans le ferment le plus redoutable , & on leur faisait aussi plusieurs interrogations. Une de leurs réponses était : j'ai mangé du tam-*

bour ; j'ai bu de la cymbale ; j'ai porté le ker-
nos ; je me suis glissé dans le lit nuptial (129).

CHAP. II.

Les livres contenant les rites & les formules sacrées, qu'on lisait à haute voix à l'initié pour son instruction, étaient renfermés entre deux pierres, d'où on ne les tirait jamais que dans ces occasions solennelles (130).

Ces préparatifs achevés, alors commen-
çaient les épreuves, qui dans quelques endroits étaient terribles, souvent même dangereuses (131) ; mais qui le plus communément se bornaient à de simples représentations propres toutes fois à produire un grand effet. Des alternatives continuelles de lumières & de ténèbres, les éclats de la foudre, des fantômes, des spectres hideux, tout-à-coup des cris lugubres au milieu du silence de la nuit, frappaient d'horreur l'initié, & tenaient enchainés tous ses sens (132). Après s'être dépouillé de ses habits, il se faisait une ceinture d'une peau de faon (133), pour montrer qu'il ne devait plus rien avoir de profane. Les mystères étant un emblème de la mort, une sorte de régénération (134), il fallait qu'il parut ressusciter, c'était le symbole d'une vie nouvelle. On lui présentait une couronne, il la foulait aux pieds ; & dès

Epreuves.

CHAP. II.

qu'on levait le glaive sur sa tête, il feignait de tomber mort; puis il semblait revoir de nouveau la lumière. Commode, assistant un jour aux mystères de mithra, ne se contenta pas de cette mort simulée; il eut bien l'atrocité de vouloir repaître ses yeux d'un véritable homicide (135). Après ces diverses cérémonies, on donnait à l'initié la robe distinctive qu'il portait toute sa vie comme une marque honorable (136).

*Entrée de
l'initié dans
le temple.*

C'est en cet état qu'il attendait qu'on lui permit l'entrée du temple " déjà, dit le poète „ (137), les murs sacrés semblent se mou-
„ voir; une lumière éclatante qui perce du
„ haut de la voute, annonce l'arrivée du
„ Dieu. Déjà du fond des abymes de la ter-
„ re, se fait entendre un bruit effroyable,
„ & le temple mugit ". Enfin les portes s'ou-
vrent; dans l'éloignement paraît une statue
magnifiquement ornée, resplendissante de la
clarté la plus vive (138), & qui est celle
de la nature universelle (139). Plongé tout-
à-l'heure dans l'abattement & dans l'effroi,
l'heureux initié n'est plus entouré que d'ob-
jets agréables. Il se voit transporté dans des
prairies émaillées de fleurs; il entend de tous
côtés de célestes concerts (140); & comme

il venait d'appercevoir la sombre image du Tartare, ainsi l'on faisoit briller à ses yeux le spectacle enchanteur de l'Elysée. Le passage subit d'un lieu de ténèbres au séjour le plus riant, forme une admirable opposition dans cet endroit de l'Eneide, où le poëte ouvre à son héros l'entrée des demeures fortunées. Cette description est faite avec tant d'art (141); elle est remplie de traits si touchans, que pour peu qu'on soit sensible à l'harmonie, eh! qui ne le ferait à celle d'un si grand peintre, on pourrait en quelque sorte se former une idée des impressions diverses qui agissaient sur l'ame du spectateur dans les mysteres.

Parvenu au terme de ces travaux, l'initié *Autopsie.* en recevait la récompense, il était déclaré épopse (142), & il jouissait de l'autopsie ou de la contemplation, parce qu'il lui était permis de contempler la vérité, après laquelle il avait long-temps soupiré. Elle allait enfin se découvrir devant lui. Interprète de la volonté des dieux, l'hiérophante faisoit d'abord *Oblation du pain.* l'oblation du pain, en prononçant des paroles mystérieuses (143). C'est ce qu'on appelloit le *pain chaste* (144), ainsi nommé, parce qu'il fallait être pur pour s'en nour-

CHAP. II.

rir, & il n'était distribué qu'aux prêtres employés au service des autels, ou à ceux qui s'approchaient des saints mystères avec toutes les dispositions convenables (145). Aussi le pontife avait-il soin alors de rappeler aux assistans les devoirs de la morale, de leur recommander la pratique de toutes les vertus ; il commençait ensuite les prières solennelles par cette invocation (146).

*Invocation
de l'héro-
phante.*

“ Je vais révéler le secret aux initiés. Qu'on interdise l'entrée aux profanes. Pour toi, o musée ! toi, qui as reçu le jour de la brillante Selene, prête une oreille attentive à mes chants, car la vérité va briller dans tout son éclat ! Crains que les préjugés n'étouffent sa voix, & ne t'empêchent de goûter le bonheur qu'elle seule peut procurer. Médite cet oracle divin, & conserve-le dans toute la pureté de l'âme & du cœur. Marche (147) dans les voyes de la justice ; adore le seul maître de l'univers. Il est un, il est seul par lui-même. Tous les autres êtres lui doivent leur existence ; il agit dans eux, & par eux ; il voit tout, & jamais il n'a été vu des yeux mortels ”.

*Chœur des
initiés.*

La troupe des prêtres & des initiés célébraient de concert ce premier être. Ils lui

adressaient leurs vœux ; ils l'adoraient sous toutes les formes où il se montre , & par lesquelles il ne cesse de manifester sa puissance. Là tous ces dieux qui composaient la hiérarchie céleste , & qui n'étaient que les divers attributs de l'intelligence suprême , étaient tour-à-tour invoqués ; & tandis que l'encens le plus pur fumait sur les autels , les voutes du temple rétentissaient des noms augustes de Vulcain & de Minerve ; de Pan maître de la substance universelle ; du vieux Saturne ; de cet Hercule appelé puissant , magnanime , invincible ; du grand Jupiter , & sur-tout de la bienfaisante Cérès qui avait tant mérité des hommes. Quelques-uns de ces cantiques sacrés ont échappé au naufrage des temps ; ce sont les hymnes d'Orphée , auquel on attribue aussi celle que chantait l'hiérophante : fragmens précieux , quelqu'en soit le véritable auteur , qui certainement remontent à l'antiquité la plus reculée , & qu'il est impossible d'expliquer aujourd'hui , si on ne les applique aux initiations. En effet , comme l'observe très-bien M. l'abbé Souchay , à qui nous devons ce rapprochement ingénieux (148) , ces hymnes ne pouvaient pas avoir d'autre objet. Elles commencent toutes , dit-

CHAP. II.

il , par des invocations pressantes , par ces formules énergiques : *Exaucez-moi , je vous invoque , je vous appelle*. “ Elles ne renferment „ que des furnoms multipliés , qui expriment „ le pouvoir ou les attributs des dieux ” (149) ; & chacune d’elles était précédée de suffumigations ou parfums qu’on brûlait en leur honneur (150).

*Doctrinette en
cette en
quoi elle
consistait.*

S’il faut en croire Warburton , & après lui M. de Voltaire ; on lisait aussi dans les mystères (151) , le commencement de la théogonie de Sanchoniaton , qui renfermait une description allégorique de l’origine du monde. Sans doute que ce moment était réservé pour exposer les révolutions physiques du globe , & pour développer le sens de toutes les fables de la mythologie. “ La doctrine „ ne des grands mystères , dit Clément d’Alexandrie (152) , concerne l’univers entier. „ Là finit toute instruction ; la nature & les „ choses qu’elle renferme sont dévoilées ”. On expliquait aux initiés les symboles qui avaient rapport aux étoiles fixes , aux planètes , en général au système du monde “ en leur „ montrant , selon Celse , une échelle le long „ de laquelle étaient sept portes , & tout en „ haut une huitième qui la terminait ” (153).

Divers emblèmes rappellaient la marche brillante du soleil dont le culte faisait une partie si essentielle de la Religion. Ce Dieu mort & ressuscité, qu'on retrouve dans tous les mystères, Cadmille (154) parmi les Cabires, Atys en Phrygie, dans la Syrie Adonis, Osiris chez les Egyptiens & dans la Grece, le jeune Iacchus déchiré par les Titans (155); par-tout les fêtes qui succèdent à la tristesse (156), étaient autant de représentations de l'astre du jour dans les différentes saisons de l'année. De même l'agriculture & ses heureux effets étaient figurés par les courses d'Isis, ou par celles de Cérès, & par l'histoire de sa fille Proserpine. Enfin, après avoir présenté le tableau de toutes les sciences dont la Religion était le dépôt, on disait comment les intelligences qui constituaient les trois grandes classes de dieux, & qui répandues dans l'espace, étaient chargées de maintenir l'harmonie universelle, allaient toutes se réunir à l'Être suprême du sein duquel elles étaient émanées (157).

Et ce n'était plus le pontife qui enseignait cette doctrine de la grande ame du monde *Apparition de la nature.* (158); la nature elle-même apparaissait à l'initié, & l'on entendait une voix qui s'ex-

CHAP. II.

primait en ces termes (159). “ Touchée de
 „ tes prieres , me voici. C’est moi qui suis
 „ la NATURE mere des choses ; la souveraine
 „ des élémens ; la source féconde des siècles ;
 „ la premiere des divinités , la reine des ma-
 „ nes ; & qui sous une image uniforme , re-
 „ présente à la fois tous les dieux & toutes les
 „ déesses. C’est moi qui sème la lumière
 „ dans les cieux , qui agite la surface des
 „ mers , qui entoure l’enfer d’un silence ef-
 „ frayant. Toutes les nations ont reconnu
 „ ma puissance. Les Phrygiens m’appellent
 „ la mere des dieux ; les habitans de Chypre ,
 „ Vénus ; ceux d’Athenes , Cérès ; en Egyp-
 „ te & chez ce peuple que le soleil en se
 „ levant éclaire de ses premiers rayons , des
 „ sages instruits dans l’antique doctrine ,
 „ m’ont donné le nom d’Isis. Sous tant de
 „ formes , avec tant de cérémonies différen-
 „ tes je suis la seule que l’univers invoque ”.
 Ce passage ne nous permet pas de douter de
 l’identité des mysteres qui ne différeraient pas
 entr’eux , comme nous l’avons déjà observé.
 Les cérémonies pouvaient bien varier selon
 diverses circonstances , & surtout selon les
 divers génies des peuples qui les pratiquaient :
 cruelles & sanguinaires en orient , où le des-

potisme se joue de la vie des hommes, ne tendant sous le beau climat de la Grece qu'à former des citoyens vertueux, elles se trouvaient liées dans chaque pays à un culte particulier ; mais on révérait par-tout la même divinité, & cette divinité n'était autre que la nature universelle.

CHAP. II.

Elle continuait de la sorte. “ Sois juste, tu
„ feras heureux , tu vivras plein de gloire
„ sous ma protection ; & parvenu à la fin de
„ ta carrière , tu ne descendras dans le royaume des morts, que pour aller habiter les
„ champs Elisées. Que si par un zele ardent
„ pour mon culte & par l'exercice des vertus, tu te rends digne de mes bienfaits,
„ fache qu'il est en mon pouvoir de prolonger tes jours au-delà du terme qu'a fixé le
„ destin (160) ”.

On montrait alors aux initiés le signe représentatif de la fécondité de la nature , ce signe qui exprime le moyen qu'elle emploie pour se renouveler dans la classe des êtres organisés, & qui choisi d'abord par des peuples simples & agrestes, fut encor en usage depuis qu'ils étaient civilisés & corrompus , parce qu'il avait été originairement consacré par la Religion. Le Phallus (161) était porté

CHAP. II. en grande pompe ; on y substituait le Cteis (162) dans les assemblées des femmes , & malgré les exclamations des peres de l'église (163), il ne paraît pas que cette cérémonie en fut moins respectable. Loin même que l'imagination se livrât à aucune idée qui eut pû la détourner de la sainteté du lieu , l'initié adressait cette priere à la nature.

Priere de l'initié.

“ Salut ! ô sainte & continuelle bienfai-
 „ trice du genre humain , qui semblable à une
 „ tendre mere , verses tes dons sur les mor-
 „ tels , & qui tends une main secourable aux
 „ malheureux ; salut ! je t'invoque , divinité
 „ puissante , toi que les dieux du ciel hono-
 „ rent , & que redoutent les dieux de l'enfer ;
 „ toi qui imprimes le mouvement aux sphe-
 „ res célestes ; qui alimentes les feux du so-
 „ leil ; qui gouvernes le monde entier ; & dont
 „ l'empire s'étend jusques sur le Tartare. Tu
 „ parles , & les astres te répondent ; les dieux
 „ se réjouissent ; les saisons se succèdent ; les
 „ élémens obéissent à ta voix. C'est par ton
 „ ordre que les vents se précipitent & que les
 „ nuages s'amoncelent ; que les plantes ger-
 „ ment , qu'elles sortent du sein de la terre.
 „ Les animaux qui peuplent les forêts & les
 „ montagnes , le serpent caché dans des an-

„ tres obscurs , les habitans de l'air , les monf-
 „ tres de l'océan , tout dans l'univers est sou-
 „ mis à tes loix. Qui pourra dignement cé-
 „ lébrer tes louanges , déesse auguste ? Rempli
 „ de ta majesté , je te verrai sans cesse , je
 „ contemplerai tes traits divins. Puisse ton
 „ image sacrée vivre toujours au fond de
 „ mon cœur ” (164) !

Ici finissait l'initiation & l'on congédiait l'assemblée par cette formule , tirée du Phénicien , *koff. omphet* (165) , qui signifiait :
veillez & soyez purs.

C'est ainsi que se terminaient ces mystères si justement renommés dans l'antiquité , & qui seuls , comme on peut maintenant s'en convaincre , constituaient à proprement parler l'essence de la Religion. Ils étaient en grand nombre , puisque chaque divinité outre le culte public qui lui était rendu , en avait un particulier & secret (166). Mais après les mystères d'Isis en Egypte qui avaient servi de modele à presque tous les autres , les principaux étaient ceux des Cabires en Samothrace , où l'ancienne langue d'Orphée se retrouvait encore dans les noms donnés aux GRANDS DIEUX , aux dieux puissans qu'on y invoquait (167) ; ceux de Cybele en Phry-

CHAP. II.

gie ; de Venus dans l'isle de Chypre ; de Vulcain à Lemnos ; de Jupiter en Crete ; de Mithra dans l'Asie mineure , fameux par les pratiques & observances rigoureuses qu'on y exigeait ; enfin ceux de Bacchus & de Cérés dans la Grece (168.)

*De ceux
d'Eleusis.*

Ces derniers surtout éclipserent insensiblement tous les autres. Au rapport de Cicéron (169), on accourait de toutes les extrémités de la terre pour s'y faire initier. “ Est-il
„ un seul Grec , demande Aristide (170), un
„ seul barbare assez ignorant , assez impie pour
„ ne pas regarder Eleusis comme le temple
„ de l'univers ” ? Ce temple était bâti dans un bourg près d'Athènes , sur le sol où l'on avait semé les premiers grains. Il était remarquable par la magnificence de son architecture , par son immense étendue (171), & Strabon observe (172) qu'il pouvait contenir autant de monde que le théâtre le plus vaste. Nous sommes très-portés à adopter l'étymologie ingénieuse du mot *Eleusis* donnée par le savant auteur de l'antiquité dévoilée. Il prétend que ce mot par lequel on désignait les mystères d'Athènes , vient , non pas du lieu où ils étaient célébrés , mais de leur objet qui était d'obtenir *le salut de Dieu* : ce que signi-

He proprement Eleufis (173); enforte que ce ferait plutôt le bourg lui-même qui aurait tiré fon nom de ces fêtes folemnelles. Il en faut dire autant, ajoute-t-il, de l'*Ilyffus*, petite riviere dans laquelle fe faisaient les purifications, & de l'*Elifée* ou féjour des bienheureux, dénominations qui semblent avoir la même racine.

Rien n'approchait de la pompe & de la majesté des cérémonies d'Eleufis. Les grands myfteres duraient neuf jours; chacun defquels était destiné à des pratiques particulieres, dont on peut voir le détail circonftancié dans Meurfius (174) ou dans messieurs de fainte Croix & Gebelin (175) qui l'ont fuivi. Pendant cet intervalle, il était défendu d'arrêter personne; les tribunaux étaient fermés, les affaires fuspendues (176). Ces fêtes confacrées au culte de Cérès, étaient pour les Grecs ce que leur Religion avait de plus folemnel.

Ils en avaient encore plusieurs, auffi en l'honneur de cette déeffe, toutes également myftérieufes (177). Celle des Thefmophories (178), par exemple, qui avaient beaucoup de rapport avec les cérémonies d'Eleufis, & dans lesquelles des prêtrefles feules

Autres fêtes qui avaient le même objet dans la Grece. Thefmophories.

CHAP. II.

remplissaient les fonctions d'hiérophante, de Dadouque & des autres ministres, peut-être, parce que c'était devant la statue de Cérés thesmophore que les femmes se faisaient initier.

Bacchanales.

Les Bacchanales ou mystères de Bacchus (179), ne sont pas moins connues. Elles avaient aussi été divisées en grandes & en petites. On fait quelle était dans ces fêtes l'agitation violente des initiés, leurs transports & l'espèce de fureur qui les animait, lorsque le Thyrsé en main ils allaient faire retentir les bois & les montagnes des cris de *evoe Bacche* (180), *evoe sabasi* (181), *io Bacche*. Mais au milieu de cette ivresse, & de cette joie bruyante & tumultueuse, ils étaient instruits des dogmes les plus sublimes (182); & c'est de leur sein que sont sortis les Orphiques (183), secte qui tenait chez les anciens, & à la Religion & à la philosophie.

Ces Bacchanales forment une époque à jamais mémorable dans l'histoire des arts. Elles étaient originairement accompagnées de danses, & des chœurs nombreux de musiciens s'efforçant d'imiter la gayeté pétulante des satyres, des silènes & des ménades, célébraient dans des chants grossiers le dieu des vendanges. Ce spectacle informe donna nais-

issance

sance à des représentations régulières & plus décentes (184). Thespis avait promené dans les bourgs ses acteurs barbouillés de lie. Inspiré par Bacchus lui-même (185), Eschyle fut le premier émouvoir le spectateur , ne lui présenta que de grands caractères ; & bientôt la tragédie , entre les mains de Sophocle & d'Euripide , acquit le dernier degré de perfection. Mais elle se ressentait de son origine ; & quoiqu'alors elle eut déjà trouvé l'art d'exciter les passions les plus fortes , elle n'offrit le plus souvent aux Grecs , que les aventures des dieux ou des héros de l'antiquité fabuleuse.

Tout rappelait donc à ce peuple la Religion qu'il avait appris à révéler. Les mystères en étaient la partie la plus importante, la seule même qui fut véritablement digne de ce nom. Aussi inspiraient-ils la vénération la plus grande (186). C'est la première & la plus auguste de toutes les cérémonies , dit Aristote (187). Prétextât les appelle les conservateurs du genre humain (188) , & selon Platon (189) , ils n'ont pu être inventés que par des hommes d'un génie supérieur. Ce philosophe ajoute même (190) , que pour habiter le séjour des bienheureux , il faut

CHAP. II.

Importance
des mystères.

CHAP. II.

avoir été initié, sinon que l'on fera précipité dans l'abyme.

Que l'initiation était regardée comme un devoir rigoureux.

Nous devons mettre au rang des principaux dogmes adoptés par les anciens, celui qui faisait de l'initiation une pratique rigoureuse & indispensable (191). Ils croyaient fermement que sans elle il n'y a pas d'espérance de salut, si l'on peut parler ainsi. De là leur zèle pour les mystères. Apulée nous peint (192) la troupe des hommes & des femmes de tout âge, de toute condition, qui s'empressent d'y être admis. Les négliger était regardé comme un sacrilège. L'homme superstitieux de Théophraste a bien soin de s'informer, si tous ceux qui font avec lui sur le même vaisseau ont été initiés (193). Quelques-uns attendaient l'heure de la mort pour remplir ce devoir (194), sans doute afin d'être purs avant de paraître devant le juge redoutable; de même que dans la primitive église, plusieurs chrétiens différaient jusqu'à leur dernier moment à recevoir le baptême (195). C'est en vertu de la même croyance qu'on faisait initier les enfans au berceau (196). Il est inutile de dire qu'en pareil cas on n'observait aucune des cérémonies pompeuses que nous avons décrites.

La doctrine secrete ne se révélait qu'à ceux CHAP. II.
 qui étaient en état de la goûter, & qui avaient
 subi de longues épreuves. Mais ici l'initiation
 consistait dans de simples formules expiatoi-
 res (197). Cet usage était fondé sur l'opi- *Motif*
 nion enseignée dans les mysteres eux-mêmes *de cette*
 (198): " que nous naissons déjà coupables ; *croyance.*
 „ que cette vie est destinée à expier des cri-
 „ mes commis dans une vie antérieure ; &
 „ que l'ame ne peut aspirer à un fort heu-
 „ reux, tant qu'elle restera souillée de la tache
 „ originelle". Les tendres victimes qu'un
 destin trop hatif arrachait du sein maternel,
 & dont les yeux avaient à peine été ouverts
 aux doux rayons de la lumiere allaient oc-
 cuper dans le Tartare un lieu séparé, où se
 faisaient entendre leurs gémissemens & leurs
 cris plaintifs (199.)

Bayle a été fort choqué de cette injustice
 apparente. „ La premiere chose, dit-il (200),
 „ que l'on rencontrait à l'entrée des enfers,
 „ était la station des petits enfans qui ne
 „ cessaient de pleurer. Quoi de plus scanda-
 „ leux que la peine de ces petites créatures
 „ qui n'avaient encore commis aucun pé-
 „ ché"? Ses reproches seraient fondés si les
 peuples avaient à répondre devant le tribunal

CHAP. II.

de la raison. Mais il serait facile de disculper les anciens (201) par les argumens que l'on emploierait encor aujourd'hui, quoique cependant ils n'aient pas été éclairés des mêmes lumieres.

*Bonheur
annoncé
aux initiés.*

Il fallait pour être admis dans l'Elysée, avoir subi les expiations que la Religion prescrivait. " Le soleil ne luit que pour nous, s'écrie dans Aristophane (202) le chœur des initiés ; " c'est pour nous seuls que les
„ prairies se couvrent de fleurs odoriféran-
„ tes : nous qui avons appris à être pieux
„ & à respecter la justice ". Seuls en effet ils étaient réputés heureux (203) dans cette vie, & ils mouraient dans l'espoir d'un plus heureux avenir. Comme un d'entr'eux ne cessait de vanter le bonheur qui lui était destiné, *que ne te hâtes-tu donc d'en aller jouir*, dit un Lacédémonien (204) ? La troupe des profanes au contraire devait s'attendre à tou-

*Menaces
faites à
ceux qui ne
l'étaient
pas.*

tes les peines de l'enfer (205). Et il ne suffisait pas d'avoir eu des mœurs pures, de s'être distingué par une conduite irréprochable. (206). Le dévôt Polythéiste condamnait aux supplices celui qui n'avait été que vertueux. *Eh quoi*, s'écriait Diogene (207), *Agésilas, Epaminondas seront plongés dans les ténèbres ;*

Et le vil Pelæcion jouira de la félicité éternelle!

CHAP. II.

La Religion chez les anciens ne consistait donc pas seulement en une simple représentation, comme on l'a si souvent répété. Elle exigeait donc aussi de ses adorateurs une foi implicite; elle l'astreignait à des observances rigoureuses; & si elle semblait indifférente à la diversité de fables & de traditions auxquelles le génie allégorique donnait tous les jours naissance, si même elle avait permis aux poètes d'en disposer; elle représentait tous ses droits, du moment qu'il était question des dogmes & des objets principaux de son culte. C'est sur-tout dans les mystères qu'elle déployait une grande sévérité, là, cessant d'être tolérante, elle devenait même injuste & cruelle. Un des chefs d'accusation contre Socrate fut d'avoir négligé de se faire initier (208). Ses ennemis s'en prévalurent; & cet homme déclaré par l'oracle lui-même le plus sage de tous les hommes, fut condamné comme impie, lui qui mettait sa force dans un Dieu rémunérateur, qui apprenait à le connaître, à l'aimer, & qui pendant tout le cours d'une vie consacrée à la vertu, n'avait cessé de rappeler ses concitoyens aux premiers devoirs de la morale.

Intolérance religieuse des anciens pour ce qui concernait le culte secret ou les mystères.

Exemple de rigueur.

CHAP. II.

Quelque reproche que la postérité soit en droit de leur faire, la mort de Socrate montre du moins quel était leur attachement à la Religion. Ils laissaient aux philosophes la liberté d'imaginer des systèmes, de les développer, d'en tirer des conséquences, pourvu qu'ils ne touchassent point aux mystères, c'est-à-dire au culte national. Aristote traduit devant les juges, comme ayant sacrifié aux mânes de sa femme avec les cérémonies en usages dans les fêtes d'Eleusis, fut obligé de se retirer à Chalcis, (209); & ce qui est assez extraordinaire, il ordonna par son testament qu'on élèverait une statue à Cérés. Le poète Eschyle courut un bien plus grand danger. On avait cru appercevoir dans une de ses pièces quelque allusion aux mystères. Forcé de se réfugier aux pieds de l'autel de Bacchus, il ne détourna la rage de la multitude qu'en prouvant qu'il n'était pas initié (210). Mais rien ne caractérise mieux le peuple d'Athènes que sa conduite envers Alcibiade, dans une occasion importante où les intérêts de la patrie furent sacrifiés à ceux de la Religion. Nous allons en rapporter les circonstances telles à-peu-près qu'elles nous ont été transmises par Plutarque.

(211), dont nous nous contenterons d'abrégé le récit.

CHAP. II.

Dans le cours de la guerre du Peloponèse, tandis qu'Athènes parvenue au plus haut degré de puissance, méditait la conquête de la Sicile, & que tout étant prêt pour cette expédition dont Alcibiade avait été nommé le chef, la ville n'était remplie que d'armemens, de bruits de guerre, & de préparatifs de toute espèce, un événement imprévu attira l'attention publique. Les hermes ou statues de Mercure répandues en assez grand nombre dans les rues de la ville, se trouverent un jour presque toutes mutilées. Aussitôt le trouble & l'effroi s'emparent de tous les esprits. On fit à ce sujet les perquisitions les plus exactes; le sénat & le peuple s'étaient même assemblés plusieurs fois en peu de jours pour découvrir les auteurs du désordre. Au milieu de cette agitation, des témoins produits par l'orateur Androcles, en accusèrent Alcibiade; & ce qui était infiniment plus grave, ils déposèrent que dans un repas il avait contrefait, avec plusieurs de ses amis les cérémonies des saints mystères. Le récit d'un pareil sacrilège excita d'abord l'indignation la plus vive. Mais

*Exposition
de ce qui se
passa con-
cernant Al-
cibiade.*

CHAP. II.

bientôt la fureur du peuple se rallentit , lorsqu'il eut fait réflexion aux talens d'Alcibiade , à l'affection que lui témoignaient les soldats de la flotte , & à ce grand nombre d'alliés qu'il avait lui même levés pour le service de la république , qui peut-être refuseraient de combattre s'il ne marchait pas à leur tête. Ses ennemis dans la crainte qu'il ne lui échappât , imaginèrent alors un autre expédient ; ce fut de le laisser partir pour la Sicile , disant qu'il pourrait être défavantageux de retenir le chef de l'entreprise au moment où les troupes n'attendaient que le signal du départ ; que cependant on lui nommerait des juges , & qu'on lui assignerait le jour où il aurait à répondre aux chefs d'accusation.

Alcibiade sentit les conséquences de ce dé-lai artificieux. Il représenta combien il lui serait difficile de remplir les devoirs de général , l'esprit sans cesse en suspens par la nature des imputations dont on le chargeait. “ Parce que , dit-il , je mériterais la mort , si
„ je ne pouvais m'en justifier ; au lieu qu'une
„ fois déclaré innocent , je n'aurai plus qu'à
„ combattre les ennemis de l'état , sans avoir
„ à penser aux attaques des calomniateurs ”

Ses raisons ne furent point goûtées, & il eut ordre de mettre à la voile. Mais ce qu'il avait prévu arriva. On profita de son absence pour exciter la haine & pour le perdre. Les informations furent suivies avec rigueur, & l'on comptait plus de trois cens personnes impliquées dans ce fameux procès (212), parmi lesquelles était l'orateur Andocide, qui ne trouva moyen d'échapper à la rigueur des loix qu'en faisant lui-même l'aveu du crime (213).

Alcibiade était à peine arrivé en Sicile, qu'il fut rappelé. Voici la teneur de l'accusation intentée contre lui. Cette formule qui nous a été conservée par l'historien de sa vie, mérite bien d'être rapportée. „ Tefsalus fils „ de Cimon du bourg de Lacrades, a dé- „ féré & défère Alcibiade fils de Clineas du „ bourg des Scambonides, pour avoir for- „ fait contre les déesses Cérès & Proserpine, „ en contrefaisant par dérision les mystères „ sacrés qu'il a représentés dans l'intérieur „ de sa maison avec quelques-uns de ses „ amis ; lui revêtu d'une robe pareille à „ celle que porte le souverain pontife dans „ les mystères, & prenant lui-même le nom „ d'hiérophante ; Polition celui de Lampado-

CHAP. II.

„ phore ; Théodorus du bourg de Phegée ;
 „ faisant les fonctions de hyero-cerice ; & les
 „ autres convives assistans comme specta-
 „ teurs : le tout en dérision & par mépris des
 „ saintes cérémonies & coutumes des Eumol-
 „ pides , prêtres & ministres du saint temple
 „ de la ville d'Eleufis ”.

Alcibiade ne voulut pas subir son jugement ; il refusa de comparaître. *Et quoi ! lui disait-on , tu ne te fies pas à la justice de ton pays. Oui bien pour les choses de la vie* répondit-il, *mais pour la vie elle-même , je ne m'en ferais pas à ma propre mere qui , par mégarde , pourrait prendre la seve noire au lieu de la blanche.* Lorsqu'il eut appris que les Atheniens l'avaient condamné à mourir ; je leur ferai bien sentir , s'écria-t-il , que j'existe encore. En effet ses talens ne leur devinrent que trop funestes. La perte de la Sicile dont ils furent honteusement chassés , fut comme le signal des calamités qu'ils éprouverent. Bientôt la république assaillie de tous côtés , bornée à son seul territoire , & déchirée par des divisions intestines , ne trouva de ressources que dans celui même qu'elle avait profcrit. Alcibiade accourut au secours de ses concitoyens ; il remporta plusieurs victoires

qui dumoins suspendirent leur ruine. Mais lorsqu'après les succès les plus éclatans il vint au milieu d'eux jouir de sa gloire & de leur reconnaissance, ce ne fut qu'en tremblant qu'il aborda dans les murs d'Athenes. Il fallait avant tout que l'arrêt de sa condamnation fut annullé. Les Eumolpides s'y opposèrent, mais malgré leurs protestations le peuple ordonna qu'il serait absous; & il voulut que les héraults sacrés révoquaient l'excommunication qui avait été fulminée & publiée contre lui, de l'exprès commandement de ce même peuple. Encore ne put-on obtenir du grand prêtre Theodorus que cette réponse. *Je ne l'ai ni excommunié ni maudit, s'il n'a point forfait contre la chose publique.*

Alcibiade trouva bientôt une occasion brillante de se justifier entièrement, & de montrer son respect pour les cérémonies qu'on l'avait accusé d'avoir profanées. Depuis longtemps les Lacédémoniens campés dans le territoire de l'Attique, occupaient la ville de Decelie, sur le chemin d'Athenes à Eleusis; en sorte que dans leurs fêtes les initiés étaient obligés de se rendre par mer au temple de Cérès, & que la voye sacrée ne rétentissait plus du saint cantique d'Isacchus. Alcibiade

CHAP. II.

crut mériter également & des hommes & des dieux, en rendant aux myſteres toute leur dignité. Il ſe propoſa d'accompagner la proceſſion & de la défendre des attaques de l'ennemi, perſuadé que les Lacédémoniens n'oſeraient la troubler, ou que ſ'ils fortaient de leur camp, il leur livrerait un combat dont l'issue ne pouvait manquer d'être heureuſe, puisqu'il aurait à défendre, à la vue de la patrie, les cérémonies les plus ſaintes, & qu'il aurait tous ſes concitoyens pour témoins de ſon courage. Il communiqua cette réſolution aux Eumolpides ; & après avoir pris toutes les précautions convenables, il fit marcher la troupe ſolemnelle des initiés, en la couvrant de ſon armée qui s'avancait dans un ſilence religieux. Conduite vraiment admirable, ajoute l'historien, & pleine de ſainteté, dans laquelle Alcibiade fit autant l'office de grand prêtre & de ſouverain pontife, que de général habile & expérimenté. Au retour il ramena la proceſſion dans le même ordre juſqu'aux portes de la ville, ſans que les ennemis euſſent la hardieſſe de paraître.

Nous avons cru devoir mettre ſous les yeux du lecteur les particularités de ce fait intéreſſant, parce qu'il nous a ſem-

blé qu'elles n'étaient point étrangères à notre sujet, & qu'elles pouvaient servir à faire connaître l'esprit religieux des peuples de la Grèce.

CHAP. II.

D'après cette haute vénération pour les mystères, on peut juger avec quel soin ils en dérobaient la connaissance aux prophanes (214). Deux jeunes Acarnaniens qui s'étaient glissés par hasard dans l'enceinte d'Eleusis (215), furent sur le champ impitoyablement massacrés (216). Divulguer les mystères était un crime que la loi punissait de mort (217). Ce ne fut pas pour avoir dit qu'il n'y a point de dieux (218), ni pour s'être moqué d'Hercule & de ses travaux (219), que Diagoras (220) fut pros crit, mais parce qu'il avait publié les cérémonies secrètes des Cabires ou celles de la mere des dieux (221). Ayant pris la fuite, sa tête fut mise à prix; & l'on promit une récompense à celui qui s'assurerait de sa personne. Les Athéniens le dénoncerent à tous les autres peuples comme un ennemi public. Leur indignation alla même si loin, qu'ils persécutèrent les habitans de Mélös où cet Athée avait reçu le jour (222). Ceux qui, comme Diagoras, échappaient à la rigueur des loix,

Peines décernées contre ceux qui divulguent les mystères.

CHAP. II.

étaient punis dans la société par cette horreur qu'inspire la vue d'un homme qui s'est rendu coupable d'un grand crime. On fuyait tout commerce avec lui, on évitait d'habiter sous le même toit, de se trouver à la même table (223). Il était aussi sévèrement défendu d'entendre (224) le secret des mystères; en un mot de faire aucune question qui y eut le moindre rapport (225).

*Réflexion
sur le secret
des mystères.*

Mais à quel motif attribuer ces précautions excessives? Pourquoi une Religion si sainte se cachait-elle dans l'ombre? Serait-ce comme l'avance Strabon (226), parce qu'ayant pour but la connaissance de la nature qui se dérobe à nos sens, elle ait voulu la mieux imiter? N'est-ce pas plutôt dans son origine même, & dans l'esprit qui l'animait, qu'il faut en chercher la raison? Nous avons vu qu'elle était entièrement fondée sur l'allégorie. Les cérémonies qu'elle avait adoptées tenaient à une haute antiquité. Il était important de les maintenir, puisqu'elles avaient toutes un objet; & on ne pouvait trop veiller à ce qu'elles ne fussent pas altérées par la diversité des langues, & sur-tout par le caractère des différens peuples. Mais plus elles pouvaient paraître bizarres, & plus on

s'attacha à les rendre respectables. Le seul

moyen peut-être de les sauver du ridicule & de les sanctifier, était de les mettre sous la sauve-garde du secret; & le secret ne consistait, selon toute apparence, que dans les cérémonies elles-mêmes. Il ne faut pas s'étonner qu'il ait été si scrupuleusement gardé. Outre les peines auxquelles on s'exposait, quel est celui qui ose bien enfreindre un serment, sur-tout lorsqu'il est entouré de formes imposantes, & qu'il a été juré de la manière la plus solennelle? D'ailleurs la Religion ne tendait qu'à propager les sciences, à éclairer l'entendement, à perfectionner la raison. L'initié s'enorgueillissait à juste titre d'être admis à la participation des grandes vérités qu'elle enseignait. Il devait se croire d'une nature plus relevée; & cette illusion, en flattant, en exaltant son amour propre, l'empêchait par là même de s'ouvrir à ceux qui lui semblaient n'avoir point mérité une pareille faveur.

Il faut remarquer aussi que l'état de perfection qui semble si opposé à la faiblesse de notre nature, est celui vers lequel nous cherchons à nous élever. Le *bien idéal*, si l'on peut parler ainsi, n'existe pas moins que ce

CHAP. II.

beau idéal, dont les grands artistes nous ont donné le modèle; il est de même empreint au dedans de nous; il est fait pour produire le même enthousiasme. Au milieu des passions dont la violence nous précipite vers le mal, nous déplorons notre égarement (227), nous recherchons avec une sorte d'avidité tout ce qui pourrait contribuer à nous en retirer. De là ce goût si universel pour la morale & pour les ouvrages qui en traitent; de là cette facilité étonnante que des esprits austères ont presque toujours trouvé à produire une grande révolution, lorsqu'ils se sont annoncés comme les réformateurs des mœurs: l'histoire des temps modernes nous en fournit plus d'un exemple. De-là enfin, au sein des sociétés les plus corrompues, ces associations nombreuses qui se sont rendues indépendantes de toute législation, parce qu'elles ne sont soumises qu'à la loi naturelle; qui cherchent par-tout à rétablir l'égalité que par-tout on est parvenu à détruire; & qui, formant dans chaque nation autant de corps séparés, composent cependant une seule famille, répandue sur toute la surface du globe, dont les membres se proposent tous le même objet, celui d'aimer & de pratiquer la vertu.

Quelquefois

Quelquefois elles ont excité la jalousie du gouvernement. L'œil inquiet du despote a CHAP. II.
 voulu pénétrer dans l'intérieur de ces assem- *Fausse im-*
 blées, & lorsqu'il est arrivé qu'elles lui ont *putations*
 fait ombrage, quoique cependant il n'y ait *contre les*
 jamais découvert que l'amour de l'humanité, *mysteres,*
 qu'un zele ardent pour le bien public, la ca- *Et en géné-*
 lomnie a servi de prétexte à la persécution. *ral contre*
les assem-
blées secret-
tes.

On a vu alors se renouveler ces fables grossières que faisoit avidement une multitude crédule, toujours prête à se déchaîner contre toute institution dont elle ignore le véritable motif. Eh ! n'a-t-on pas imputé de honteux désordres aux chrétiens de l'église primitive. Forcés de se dérober à leurs ennemis, c'est-à-dire à l'état entier, ils ne s'assembloient que la nuit ou dans d'obscures retraites. Il n'en fallut pas davantage pour les accuser de crimes (228) auxquels nous refusons d'ajouter foi, quoique les écrivains de l'histoire ecclésiastique eux-mêmes ayent reconnu qu'il s'était glissé parmi eux quelques abus (229).

On doit bien penser que ceux-ci n'ont pas épargné leurs persécuteurs, qu'ils leur ont fait de semblables reproches ; c'est sur-tout contre les mysteres qu'ils se font le plus fortement élevés. “ Jadis pour les hommes fa-

CHAP. II.

„ ges & modestes , dit Clément d’Alexandrie ,
 „ la nuit par son silence couvrait les plaisirs
 „ d’un voile impénétrable ; aujourd’hui pour
 „ les initiés , c’est la nuit même qui divul-
 „ gue ces débauches auxquelles ils la confa-
 „ crent. La lueur des flambeaux dépose con-
 „ tre les forfaits qu’elle éclaire. Eteins ces
 „ feux , ô criminel hiérophante ! & toi , qui
 „ portes la torche mystérieuse , crains d’allu-
 „ mer ces lampes : leurs flammes vont dé-
 „ couvrir ton Iacchus. Permits à l’ombre de
 „ cacher tes mystères ; que les ténèbres du
 „ moins excusent tes orgies. La lumière
 „ qui ne peut dissimuler va t’accuser & de-
 „ mander vengeance ” (230).

A toutes ces imputations de corruption & de débauche que se font mutuellement , dans des disputes théologiques , les partisans des sectes opposées , nous objecterons cette réflexion si sensée d’un écrivain qui , seul de tous les savans peut-être , a joint une philosophie éclairée à l’érudition la plus vaste. “ Je veux
 „ croire , dit le judicieux Freret (231) , qu’il
 „ s’est trouvé quelques conjonctures où les as-
 „ semblées secrètes & nocturnes ont occasion-
 „ nés des désordres ; mais ces désordres étaient
 „ opposés aux principes de la secte , parce

„ qu'il n'y a jamais eu de Religion qui ne se
 „ soit proposé de contribuer à une plus par-
 „ faite observation des loix morales, en ajou-
 „ tant les motifs religieux aux motifs poli-
 „ tiques de la crainte des loix ”.

CHAP. II.

Ce qui ne pourra manquer de paraître sin-
 gulier, c'est que les peres de l'église eux-mêmes
 n'ont pas fait difficulté d'emprunter
 plusieurs des cérémonies qu'ils cherchaient à
 dégrader. Ils se servent d'expressions entière-
 ment semblables. “ L'usage de l'église, dit
 „ S. Cyrille (232), n'est pas de découvrir
 „ aux Gentils ses mysteres ; sur-tout ceux
 „ qui concernent le Pere & le Saint-Esprit.
 „ Elle se garde même d'en parler aux ca-
 „ téchumenes ; au contraire c'est presque
 „ toujours en termes obscurs, de maniere
 „ toute fois que les fideles instruits puis-
 „ sent comprendre, & que les autres ne
 „ soient pas révoltés. Le dragon est renversé
 „ par ces énigmes ”. La formule en usage
 dans la primitive église était précisément
 celle du temple d'Eleusis. *Eloignez-vous pro-
 fanes. Que les catéchumenes, que ceux qui
 ne sont pas initiés se retirent* (233). Les
 chrétiens appellaient alors les sacrements du
 nom de *mysteres* ou d'*orgies*. Le prêtre était

*Forme des
 mysteres
 adoptée par
 les premiers
 chrétiens.*

CHAP. II.

le *myflagogue* , & l'euchariftie une véritable *initiation* (234). On exigeait le même filence , il fallait de même fubir des épreuves ; & les dogmes fecrets qui n'étaient révélés qu'à un petit nombre & après de certaines préparations , repréfentaient la doctrine fecrette. Auffi le même Clément d'Alexandrie s'écrie - t - il dans un faint transport. “ O
 „ myfteres véritablement facrés. O lumière
 „ pure ! A la lueur des flambeaux , le voile
 „ qui couvre Dieu & le ciel tombe. Je fuis
 „ faint dès que je fuis initié. C'eft le Sei-
 „ gneur lui - même qui eft l'hiérophante. Il
 „ appofe fon fceau à l'adepte qu'il éclaire de
 „ fes rayons ; & pour récompénfer fa foi , il
 „ le recommandera éternellement à fon pere.
 „ Voilà les orgies de mes myfteres ! venez &
 „ faites-vous y recevoir ” (235).

Sort qu'é-
 prouverent
 les myfteres.

Les myfteres de l'antiquité changerent donc à peine de forme , lorsque le chriftianifme devint la Religion dominante. A cette époque les Juifs de leur côté les adopterent (236), & ils furent chez eux l'origine de la caba- le (237). On peut dire que depuis ils n'ont jamais ceflé d'exifter. On les voit même briller au milieu des ténèbres du moyen âge ; & foit que la trace s'en fut confervée , malgré

L'ignorance qui couvrait alors les contrées occidentales, soit que nos braves chevaliers les aient rapportés de leurs expéditions en orient, il est certain qu'ils puiserent dans cette expédition ces vertus héroïques qui les ont rendus si célèbres, dont peut-être aujourd'hui il serait difficile de trouver un modèle, & qui du moins consolent de la barbarie de ces siècles perdus pour l'histoire de l'esprit humain. A la renaissance des lettres, les mystères reprirent un nouvel éclat. Ils eurent de l'influence sur les mœurs encore barbares, & l'on ne saurait douter qu'ils n'aient contribué à les adoucir, en s'attachant sur-tout aux principes d'une morale épurée. Les formes dont ils se font entourés, attestent encore aujourd'hui leur origine. Ils semblent n'avoir conservé cet appareil, ces cérémonies antiques, que pour montrer qu'au milieu des révolutions qui ont fait disparaître tant de peuples de dessus la surface du globe, les hommes depuis l'établissement des sociétés composent tous une seule & unique nation. Quelque conformité qui existe entre les mystères des modernes & ceux des anciens, ce qui les distingue sur-tout, c'est que ces derniers faisaient essentiellement partie de la Ro-

CHAP. II.

ligion, ou plutôt qu'ils ne différaient pas de la Religion elle-même.

*Rapport des
myſteres
avec la phi-
loſophie.*

Ils eurent encore pour les Grecs un autre avantage, celui d'être la ſource où leurs plus beaux génies puisèrent la plûpart des découvertes qui les ont immortalisés. La philoſophie eſt l'objet des myſteres au rapport de Strabon (238). Nous ne dirons pas que ſans les cérémonies de Cérès ou de Bacchus, cette branche importante des connoiſſances humaines n'eut point fleuri chez ce peuple. La liberté dont il étoit idolâtre ne pouvait manquer, en le portant au grand dans tous les genres, d'exercer les facultés brillantes qu'il avoit reçues de la nature. Quelle qu'eût été l'adminiſtration religieuſe de la Grece, ſans doute que la ſageſſe de Socrate aurait excité l'admiration de ſes compatriotes ; que la plume éloquent de Xénophon & de Platon en eut conſigné les préceptes à la poſtérité, & qu'Ariſtote aurait étonné l'univers par la vaſte étendue de ſon génie. Mais il n'eſt pas moins certain que la Religion étant le dépôt des ſciences, ce fut elle qui en porta les premiers élémens dans la Grece, où elles furent enſuite cultivées avec tant de ſuccès ; & l'on a pu voir que les myſteres renfermaient les

principes & le développement d'une philosophie sublime.

CHAP. II.

Selon Proclus (239) & Jamblique (240), c'était dans ceux d'Orphée que Pythagore avait puisé son opinion de la métempsychose, de la purgation des ames, & qu'il avait appris, pour nous servir de ses expressions, que *la substance éternelle du nombre était le principe intelligent de l'univers, des cieux, de la terre & des êtres mixtes* (241). Aussi ce philosophe adopta-t-il la plupart des cérémonies en usage dans les mystères, tels que les épreuves, le silence & une foule de pratiques rigoureuses. Il n'annonçait ses dogmes qu'en termes obscurs; & il était défendu à ses disciples de révéler sa doctrine. Son école ayant été détruite; de ses débris se formèrent plusieurs sectes qui suivirent toutes à-peu-près les mêmes principes, quoiqu'avec des modifications différentes. Celle qui parut s'y conformer davantage fut la secte des orphiques ou bachiques (242); ainsi nommés parce qu'ils s'étaient particulièrement attachés au culte de Bacchus, dont Orphée était le fondateur. "Ils assujettirent les teletes ou par-

„ faits à l'observation des pratiques ordon-

„ nées aux prêtres Egyptiens, c'est-à-dire à

CHAP. II.

„ ne vivre que de fruits & de plantes, & à
 „ s'abstenir des sacrifices sanglans ; en quoi
 „ ils formaient un corps séparé du reste de
 „ la société : c'est-là ce qu'on appelle la *Vie*
 „ *orphique* ” (243). Dans la suite ils se joignirent aux nouveaux Platoniciens , & ils trouverent moyen de substituer leurs dogmes à ceux de l'ancien Platonisme.

Ce serait un beau spectacle de voir toutes ces sectes naître les unes des autres , & se succéder durant les beaux siècles de la Grèce. On observerait ce qu'elles ont de commun , ce qui les constituait chacune en particulier , & en quoi elles tenaient à la Religion nationale qu'elles eurent toujours la précaution de ne pas heurter trop ouvertement ; mais obligés de nous resserrer dans les bornes de cet ouvrage , nous ferons remarquer seulement que les Stoiciens furent ceux de tous qui conserverent le plus de rapport avec les mystères. Leur doctrine si magnifiquement décrite par le plus grand peintre de l'antiquité , était précisément celle que l'hiérophante développait aux initiés dans le sanctuaire d'Eleusis (244). Les Epicuriens , au contraire , qui s'efforçaient d'anéantir les dieux en n'y substituant qu'un principe aveugle ,

étaient regardés comme les ennemis de la Religion. On aurait craint que leur présence ne profanât la sainteté des mystères; & comme nous l'avons rapporté, ils étaient au nombre de ceux auxquels le hérault défendait l'entrée du temple. S'ils ne furent pas inquiétés; c'est qu'ils eurent toujours soin dans leurs écrits de respecter ces cérémonies augustes.

CHAP. II.

Il est inutile de répéter que les anciens dans tout ce qui concernait leurs divinités, laissaient un champ libre à l'imagination. Les poètes profitèrent de cette tolérance pour orner & pour embellir leurs fictions ingénieuses. On peut ajouter que les philosophes, quoiqu'obligés d'être plus circonspects, parce qu'ils se proposaient un but plus sérieux, en usèrent à-peu-près de même dans leurs ouvrages; & comme le culte public était pour la poésie un fond inépuisable de descriptions & d'images, de même la philosophie tira du culte secret une foule de matériaux dont elle se servit pour ses différens systèmes.

Mais la Religion n'en conserva pas moins son empire. Nous venons de voir tout ce qu'elle avait fait pour l'assurer par une institution qui tendait perpétuellement à rétablir sa dignité. Tirant comme elle son origine de

Récapitulation de tout ce qui concerne les mystères.

CHAP. II.

l'orient , les mystères passèrent dès les premiers temps dans la Grèce. Là ils eurent pour objet d'enseigner une providence qui effrayât le crime & offrit des récompenses à la vertu , d'épurer les mœurs & de développer le système de la nature universelle ou de la grande ame du monde. C'est à quoi se rapportent toutes les cérémonies qu'ils prescrivaient, dont on admirait sur-tout la pompe dans le temple d'Eleusis. L'initiation était ce que les anciens avaient de plus auguste & de plus sacré. Elle leur avait été recommandée comme un devoir indispensable , & déjà défendue par le serment le plus solennel , les loix divines & humaines la garantissaient de toute atteinte. Tels sont ces mystères qui se sont perpétués jusqu'à nous , qui n'ont jamais cessé de concourir au bonheur des hommes , & qui jadis chez les Grecs contribuèrent de plus à leur gloire , en leur inspirant le goût des sciences & de la philosophie.



CHAPITRE III.

De quelques autres institutions religieuses des Grecs.

APRÈS avoir exposé avec une certaine étendue les deux cultes, l'un public, l'autre secret, qui composaient la Religion des Grecs, nous avons encor à traiter de quelques autres points à la vérité moins importants de cette Religion, mais qui acheveront de nous la faire connaître. Les objets qui vont nous occuper, sont les fêtes, les sacrifices & ce qui concerne les oracles ou la divination. Comme nous n'avons jamais eu pour but que de saisir l'esprit des institutions religieuses de la Grece, nous passerons rapidement sur ces différentes matieres, quoiqu'il n'y en ait pas qui ne soient susceptibles de grandes recherches, la premiere surtout, sur laquelle nos savans ont exercé leur infatigable érudition (1).

Tous les peuples ont eu des fêtes, des jours consacrés au repos & destinés à remercier l'Être suprême de ses bienfaits. Les premières & les plus solennelles furent insti-

CHAP. III.

Quels sont les autres points de la Religion ancienne qui restent à considérer.

Des Fêtes. Leur origine.

CHAP. III.

tuées par les nations agricoles (2). Il faut bien se délasser quelquefois des travaux pénibles de la campagne, & le temps des récoltes offre une occasion de se livrer à la joie & aux transports d'une vive reconnaissance envers l'auteur de la nature. Le vieillard qui compte ses années par les moissons, qui a vu tant de fois la vigne enrichir ses côteaux, se réjouit au milieu d'une famille nombreuse. Il invite ses enfans à chanter le Dieu qui leur prodigue ses bienfaits; & lui-même la coupe à la main ou tenant une gerbe de blés, il entonne le cantique sacré. Les révolutions des corps célestes qui ramènent constamment les mêmes plaisirs & les mêmes travaux (3); étaient aux yeux des premiers cultivateurs autant d'époques intéressantes qu'il leur importait de fixer. Ils célébrèrent le renouvellement de l'année, le retour des saisons, la marche du soleil & les divers aspects de la lune (4). Lorsque la Religion, en s'emparant de ces mêmes objets, les eut offerts à la vénération publique, ces fêtes furent insensiblement liées à presque toutes les fables, & elles devinrent celles même de la plupart des dieux.

Leur motif. Aussi ne sera-t-il pas difficile de reconnai-

tre quel en a été le motif chez les anciens. Elles se rapportaient à l'apparition du soleil dans les quatre principaux points de la sphere céleste, & par conséquent aux divisions les plus remarquables de l'année ; aux phases de la lune qui avaient amené la distinction des mois & des semaines ; & aux diverses opérations de l'agriculture , tels que les labours & les récoltes. Il y en avait encore d'autres qui appartenaient plus particulièrement à la Religion, & qu'elle avait créés pour rappeler aux hommes l'origine du monde & les révolutions de la nature. Enfin on en avait institué dans la vue de perpétuer le souvenir de quelque événement célèbre , ou en mémoire des héros qui avaient mérité de la patrie.

Cela nous fournit un moyen de classer toutes les fêtes de l'antiquité. Nous les distinguerons en quatre especes différentes. Les fêtes astronomiques qui renferment les solaires & les lunaires ; les fêtes rurales ; les théogoniques & les fêtes civiles ou commémoratives. Elles étaient en fort grand nombre ; on les multiplia même à un tel point , qu'à Athenes, dit Montesquieu (5), “ chez ce peuple dominateur , devant qui toutes les

CHAP. III. „ villes de la Grece venaient porter leurs
 „ différens, on ne pouvait suffire aux affai-
 „ res”. Nous n'entrerons pas dans l'immense
 détail de toutes ces fêtes. Qu'il nous suffise
 d'avoir indiqué l'ordre où il nous a paru
 qu'elles pouvaient être distribuées; & laissant
 à d'autres le soin de remplir cette nomencla-
 ture, nous ne ferons choix dans chaque classe
 que des plus remarquables; celles principale-
 ment qui sont propres à faire connaître l'es-
 prit des usages religieux.

*Fêtes astro-
 nomiques.*

*Fêtes solai-
 res.*

Les plus brillantes de toutes, & en même
 temps les plus nombreuses, étaient les fêtes
 du soleil qui avait été personnifié sous tant
 de formes différentes, & dont pour les peu-
 ples civilisés il est si essentiel de connaître
 le cours. L'année ne fut jamais fixée d'une
 maniere bien certaine chez les Grecs, d'où
 est venue la confusion qui regne dans leur
 calendrier (6). Ils eurent soin cependant d'en
 marquer les époques principales. Chaque fai-
 son était célébrée d'une maniere solennelle,
 & toujours avec des symboles relatifs à l'ar-
 rivée du soleil, soit dans les solstices, soit
 dans les équinoxes. Au printemps on chan-
 tait son retour, lorsque vainqueur de l'Inde
 il accourait plein de gloire des extrémités de

Porient : c'est alors qu'étaient les grandes CHAP. III.
dionysies (7). Les Athéniens avaient placé
la fête d'Hercule au solstice d'été. A Rhodes,
les habitans qui se disaient issus du soleil lui-
même, & qui avaient élevé en son honneur
ce superbe colosse mis au rang des merveil-
les du monde, l'adoraient principalement en
automne. L'hyver on pleurait sa mort, on
s'affligeait du deuil où il laissait plongée la
nature (8). Outre cet Adonis dont nous
avons déjà parlé si célèbre autrefois dans
presque toutes les contrées de la terre, les
Lacédémoniens déploraient le sort funeste
d'Hyacinthe, emblème de l'année qui, sem-
blable à une tendre fleur, se flétrit & a perdu
son éclat (9).

Mais bientôt la lumière reparaisait, le
Dieu allait naître de nouveau, & par-tout
on a célébré son retour à la vie. L'antiquité
l'annonçait par des chants de triomphe. Cha-
cun se félicitait, s'envoyait des présens en
signe du renouvellement de l'année, usage
qui s'est perpétué jusqu'à nous. La nuit du
solstice d'hiver que les Grecs nommaient la
triple nuit (10), était celle où ils croyaient
qu'Hercule avait reçu le jour. Elle est de-
venue aux yeux du chrétien une époque bien

CHAP. III.

autrement importante (11), puisqu'elle est consacrée à la naissance du Sauveur, ce véritable soleil de justice qui seul est venu dissiper les ténèbres. On peut de même retrouver encor aujourd'hui la trace de plusieurs cérémonies de cette espèce (12). Les Egyptiens avaient placé la grosseesse d'Isis dans les derniers jours de Mars ; & c'est à la fin du mois de Décembre qu'ils faisaient commémoration de sa délivrance (13). Quelques-uns des noms que l'église a inférés dans ses fastes vers le même temps de l'année, retracent encore ces fêtes de la victoire (14), par lesquelles on avait jadis désigné la marche du soleil. Ainsi les anciens accompagnaient en quelque sorte cet astre dans sa carrière. Lorsqu'il semble abandonner nos climats, leurs cérémonies étaient tristes & lugubres ; des cris de joie, des transports d'allégresse succédaient aux lamentations (15), du moment qu'il regagnait l'hémisphère supérieur.

Ces révolutions successives avaient donné lieu à une multitude d'allégories & d'usages, dont il est aisé de pénétrer le motif. On disait que le regne de Jupiter allait finir, & qu'il remettrait le sceptre de l'univers entre les

les mains de Phanes (16). Qui ne voit dans cette tradition une peinture des vicissitudes du soleil? Phanes était le même que Dionysus (17), qui s'avancait d'abord sous les traits d'un jeune enfant. Dans d'autres contrées c'étoit Osiris, ou bien Apollon, mais toujours une des divinités représentant le soleil (18), qui devait succéder à un autre de la même classe. Voyez en quels termes était annoncé Esculape, ce divin réparateur de tous les maux. “ Que ne luis-tu astre bien-
 „ faisant pour être le salut du monde entier!
 „ Les mortels te devront la vie. A toi seul
 „ il sera donné de dégager les âmes des liens
 „ de la mort. En vain, l'enfer en courroux
 „ frémira. De Dieu devenu homme, d'homme
 „ devenu Dieu, tu renouvelleras deux fois
 „ tes destins (19).

Tous les peuples attendaient sa venue. Les yeux tournés vers l'Orient ils l'appelaient à grands cris; ils se figuraient qu'une nouvelle révolution, en amenant un nouvel ordre de choses, allait les rendre plus heureux. Espoir flatteur qui a été donné à l'homme pour lui faire oublier le passé & le consoler des calamités présentes. C'est principalement lorsqu'une nation gémit sous le despo-

CHAP. III.

tisme, que ce sentiment, le seul qui lui reste, se développe avec le plus d'énergie. L'opinion d'un Dieu vengeur vient originairement de ces climats qui semblent condamnés à une éternelle servitude. Elle eut cours tout-à-coup parmi les Romains dès qu'ils furent devenus esclaves. A peine Octave a-t-il établi sur une base solide la puissance des Césars, que Rome entière s'écrie : " Les temps
 „ marqués par la Sibille sont arrivés ; puisse
 „ un nouveau siècle ramener l'âge de Satur-
 „ ne ! puisse-t-il naître cet enfant qui va faire
 „ disparaître le siècle de fer ! Qu'Apollon
 „ soit le maître du monde (20)". Apollon est la divinité qu'Horace (21), effrayé des malheurs de sa patrie, conjure de venir expier les crimes commis sous le regne de Jupiter.

Dans les dernières années de Tibère on publia que le Phénix était venu des extrémités de l'Arabie, pour se brûler dans le temple du soleil à Héliopolis, & renaître de ses cendres. Cet oiseau si fameux par sa longévité & par sa mort miraculeuse, avait d'abord servi à désigner les cycles qui en se succédant renaissent les uns des autres (22). La durée de sa vie était de quatorze cents soixan-

té ans. Ce nombre est précisément celui de la grande période sothique (23). Dans la suite il fut pour les peres de l'église, une preuve authentique de la résurrection (24); & c'est ainsi que les emblèmes de l'antiquité ont presque tous été appliqués aux opinions nouvelles. Tacite qui devait compte de celles de son siècle à la postérité, s'est trouvé en quelque sorte obligé de parler du phénix, & de ce qu'on en disait de merveilleux (25). Il est à remarquer qu'il place son apparition en Egypte, sous le consulat de Paulus Fabius & de Lucius Vitellius, l'an trente quatre de Jésus-Christ; quelques mois seulement après qu'il fut consommé à Jérusalem ce grand sacrifice; où commence une ère bien précieuse pour le genre humain. Sous Vespasien, après les excès monstrueux des Caligula & des Néron, le bruit s'était répandu, dit Tacite (26); qu'il viendrait un temps annoncé dans les livres sacrés des pontifes, où l'orient s'agitait, & où des hommes venus de la Judée, soumettraient tout à leur empire. Suetone s'exprime exactement dans les mêmes termes (27). Sans doute qu'alors tant de nations accablées sous le même esclavage, mettaient tout leur appui dans la Religion, qui déjà

CHAP. III. leur présentait une image consolante. Elle leur persuada que des régions où naît l'astre bienfaisant du jour, fortifiait un vainqueur armé par le ciel lui même, pour briser leurs fers & les délivrer de la tyrannie.

Le soleil comme libérateur, & comme celui qui devait remplir l'attente des nations, était par-tout invoqué avec un grand appareil. Jamais la Grèce ne déploya autant de magnificence que dans ces jeux solennels, institués en l'honneur des dieux qui le représentaient. Les Isthmiques étaient dédiés à Neptune. On célébrait dans les Pythiens la victoire mémorable d'Apollon. " Silence ! Le
„ Dieu approche ; préparez vos concerts & vos
„ danses. Io ! que tout chante Io Pæan ! Tel
„ fut , ô divin Phœbus , le premier cri du
„ peuple de Delphes , lorsqu'en sa faveur tu
„ montras la force de tes fleches. Pithon, mon-
„ tre épouvantable , Pithon , serpent terrible
„ s'élançait contre toi , mais bientôt tes coups
„ redoublés & rapides l'étendirent à tes pieds.
„ Le peuple s'écria , Io , Io Pæan ! frappe ;
„ Latone en toi nous donne un sauveur (28)".
Les Néméens étaient en mémoire de la défaite du lion terrassé par Hercule. Enfin , les olympiques qui ont donné naissance à une

ère fameuse, avaient été consacrés à Jupiter. Ces jeux peuvent être regardés comme l'assemblée auguste de toute la nation. Là, non-seulement elle décernait des couronnes aux Athlètes, à ceux qui avaient montré leur force ou leur adresse; mais là aussi elle récompensait les grands talens, les grands exploits; & le citoyen qui s'était illustré, trouvait dans les applaudissemens de ses compatriotes, le plus noble prix de ses actions. On fait que lorsque Thémistocle y parut, revenant vainqueur de Salamine, tout réentit aussi-tôt des exclamations les plus vives. Les spectacles furent interrompus " &, dit „ un écrivain (29) qui savait apprécier l'héroïsme, l'on oublia pendant une journée „ entière les combattans, pour voir & regarder un grand homme ". C'est là enfin qu'Hérodote vint charmer les Grecs par le récit de leurs victoires contre les Perses. Le nom des neuf muses qu'ils donnerent par acclamation aux livres de son histoire, atteste encore aujourd'hui leur enthousiasme, & montre combien ils méritaient qu'on les célébrât.

Le culte du soleil se trouvait donc lié parmi eux à presque toutes les institutions. L'année ^{Fêtes lunaires.}

CHAP. III.

est formée par la révolution de cet astre autour de la terre. Si les hommes ont pu être longtemps sans en connaître la durée précise (30), on peut dire qu'ils ne se sont jamais mépris sur l'ordre des saisons ; & nous venons de voir comment, dès l'origine, ce retour périodique était annoncé par des fêtes dont l'objet principal avait été de servir de signes non équivoques aux simples cultivateurs. Une autre division de temps qui n'a pas tardé à être connue , est celle à laquelle on a donné le nom de mois , & qui comprend l'espace renfermé dans une révolution de la lune. " On peut mesurer différemment
„ cette durée. Si l'on considère seulement
„ le temps que la lune met à parcourir le
„ Zodiaque pour revenir à un même point
„ du ciel , ce temps contient près de vingt
„ huit jours ; & c'est ce qu'on appelle le mois
„ périodique. Mais si l'on considère la marche
„ de la lune , relativement à l'aspect du
„ soleil , & dans ses conjonctions avec cet
„ astre , son période est de plus de vingt neuf
„ jours ; c'est le mois synodique ". Ces deux
mois étant incommensurables l'un avec l'autre , il fallait cependant pour l'usage de la société trouver un nombre de jours entiers,

lequel contient le plus exactement qu'il ferait possible, le quart d'une révolution de la lune. On fit choix du nombre sept (31), parce que la période de vingt-huit jours qui en résulte, est celle qui approche le plus de la véritable période lunaire, soit que l'on ait égard seulement au mouvement particulier de cette planète, soit qu'on le combine avec celui du soleil. Telle a été l'origine des semaines qui sont ainsi indiquées par les phases; & cette division est si bien puisée dans la nature, qu'elle a été universellement adoptée.

Comme on avait célébré les quatre points les plus remarquables de la marche du soleil, par le même principe les quatre parties du mois furent destinées à des cultes religieux. On consacra chaque septième du jour du cycle hebdomadaire, & comme l'a fort bien remarqué le savant auteur qui nous a fourni ces détails, "les fêtes lunaires furent à celles du soleil, ce que les différentes phases sont aux solstices & aux équinoxes". La néoménie était pour les anciens une époque importante qui leur annonçait le retour d'un astre bienfaisant. Les Grecs avaient dédié la fête de la nouvelle lune à tous les dieux; ils invoquaient sur-tout Diane & Apollon,

CHAP. III.

comme auteurs de la lumière, les conjurant de veiller pendant tout le mois à la félicité publique (32). Ils leur avaient consacré aussi la fête du premier quartier; & c'était en leur honneur qu'ils célébraient les Thargelies, pendant lesquelles des jeunes gens chantaient des hymnes, en portant des branches de laurier. Le jour où la lune brille de tout son éclat n'était pas moins solennel à leurs yeux; mais il nous reste peu de monumens sur la manière dont ils le célébraient; il faut en dire autant de la fête du dernier quartier, qui est aujourd'hui peu connue. Nous savons seulement que les jeux olympiques commençaient à la pleine lune (33), & que ce jour était regardé comme heureux, principalement par les Lacédémoniens, qui ne se mettaient jamais en campagne avant le quinze du mois. Car la superstition qui attache une influence heureuse ou malheureuse à certains jours, de même qu'à certains nombres, remonte à une bien haute antiquité; & il paraît que c'est une maladie dont l'esprit humain ne se guérira jamais, même chez les peuples qui se vantent le plus de leurs lumières (34). « Ainsi, ajoute M. Boulanger, au renouvellement de chaque pé-

„ riode on louait, on bénissait le Dieu con-
 „ servateur de l'univers; & cette simplicité
 „ primitive qui avait fixé le nombre, l'or-
 „ dre, & la dignité des fêtes par le retour
 „ des phases lunaires & solaires, a certainement
 „ quelque chose de grand & de sublime ”.

 CHAP. III.

Parmi celles qui avaient rapport à l'agri- *Fêtes ru-*
 culture, on distingue sur-tout les Saturna- *rales.*
 les, long-temps en usage dans la Grèce (35);
 avant de passer à Rome où elles reçurent
 un nouvel éclat, elles se célébraient à Athè-
 nes sous le nom de chronies, & sous celui
 de pelories (36) dans cette belle vallée de
 Tempé, si renommée par la richesse de ses
 productions. Les Saturnales avaient ce carac-
 tere particulier, qu'elles retraçaient l'égalité
 primitive. L'humanité si souvent outragée
 chez les anciens, reprenait alors ses droits,
 au moins pour quelques instans. Les maîtres,
 les esclaves mangeaient ensemble à la même
 table. Tout rappelait cet heureux âge où
 la distinction des rangs n'existait pas encore,
 & où les cultivateurs, associés aux mêmes
 travaux, partageant les mêmes plaisirs, ne
 suivaient d'autres loix que celles de la sim-
 ple équité.

Les Ambarvales étaient pour demander à

CHAP. III.

Cérès une récolte abondante. On faisait des processions autour des champs, lorsque vers la fin du printemps ils se couvrent de bleds; & les sacrificateurs couronnés de branches de chêne, chantaient en dansant les louanges de la déesse de l'agriculture (37). Cet art étant un des objets de la Religion, on doit bien penser qu'elle n'avait rien oublié de tout ce qui pouvait le faire fleurir, en consacrant les diverses opérations par différentes solennités. Elle ne fut pas moins attentive à marquer les grandes époques du développement du chaos & des révolutions arrivées sur la surface du globe.

Fêtes Théogoniques.

Les courtes de Latone cherchant en vain un asyle dans l'univers entier, sa retraite sur les bords d'une île placée au milieu des mers, ses cris aigus, lorsque, détachant sa ceinture, & le dos appuyé contre le tronc d'un palmier, elle éprouva les douleurs de l'enfantement (38), étaient autant de symboles relatifs à la naissance du monde. Pour peindre l'harmonie des sphères célestes, on assurait que les cygnes de Méonie, accourant des bords du Pactole, avaient fait entendre sept fois autour d'elle leurs chants harmonieux. Delos qui seule s'était offerte à la

déesse, pendant que toutes les autres fuyaient devant elle, Delos qui jadis comme un astre rapide s'était élancée du ciel, cessa dès lors d'errer au gré des flots. " Elle fut nommée la plus sainte des îles, la nourrice d'Apollon. Jamais Bellone, jamais la mort, ni les coursiers de Mars n'approchèrent de ses bords sacrés. Mais chaque année les nations lui envoyaient les prémices & la dixme de leurs fruits. Du couchant à l'aurore, du nord au midi elle était révérée de tous les peuples, jusques des habitans des climats Hyperborées ". Les Athéniens sur-tout avaient une fête brillante en son honneur (39). Un vaisseau richement paré y portait en grande pompe l'ambassade solennelle; & pendant que la troupe des Théores répétait " l'hymne que le vieillard de Lycie, le divin Olen, avait apportée des rives du Xanthe, les jeunes filles frappaient la terre de leurs pas cadencés. Tous s'écriaient: salut, ô Delos, qui t'élèves majestueusement sur les mers! Les Cyclades forment un chœur autour de toi. Divin foyer des îles, salut! salut à Phébus, salut à la fille de Latone"! Tant que cette fête durait on ne pouvait exécuter aucun

CHAP. III.

jugement de mort ; & Socrate déjà condamné , attendit dans sa prison que le vaisseau sacré fût de retour. Les Délies se célébraient au mois Thargelion (40), qui répond à celui de Mai. C'est dans la saison où la nature se renouvelle , que l'on chantait la première origine de la nature (41). “ Les
 „ vents impétueux de l'hiver ne soufflaient
 „ pas encore , le printemps seul régnait, lorsqu'
 „ que les astres allèrent briller au firmament,
 „ & que toutes les races d'animaux reçurent
 „ le bienfait de la lumière ”.

La sagesse éternelle qui avait présidé à la formation des êtres , était pareillement invoquée. Minerve , la divinité tutélaire des Athéniens , venait elle - même les honorer de sa présence ; & ce jour - là sa statue était promenée sous un dais (42) dans toute la ville.

Son bras invincible avait terrassé les fils audacieux de la terre. Les Panathénées eurent pour objet le souvenir de cette victoire mémorable (43). On portait en triomphe le *peple* ou voile magnifique de la déesse , sur lequel l'histoire de la guerre & de la défaite des géans (44) était brodée de la main des jeunes vierges consacrées à son culte. Ce voile était ensuite attaché à un vaisseau

que l'on faisait mouvoir sur la terre. Les CHAP. III.
grandes panathénées consistaient en processions & en différens jeux. On y distribuait des prix pour la musique , pour la course à cheval , pour la gymnastique. Ces exercices étaient suivis de danses pirriques ou militaires , que la jeunesse exécutait toute armée , en mémoire de ce que Minerve avait ainsi dansé, après avoir triomphé des fiers Titans ; & cette tradition prouve que l'on avait eu principalement en vue les anciennes révolutions de l'univers (45).

Les Hydrophories étaient de même une commémoration du déluge (46). Tous les ans le peuple d'Athènes allait verser de l'eau dans une ouverture située près du temple de Jupiter Olympien , par où l'on croyait que s'étaient écoulées toutes celles qui avaient submergé l'Attique. Il y avait plusieurs autres fêtes de cette espèce dans divers cantons de la Grèce , ceux sur-tout où avaient été placées les inondations particulières , arrivées du temps de Deucalion ou d'Ogygès. On apaisait les dieux infernaux par des prières & par des offrandes.

Ces mêmes divinités présidaient aux fêtes *Fêtes commémoratives.*
instituées pour les morts. Dans l'antiquité

CHAP. III.

fabuleuse les héros avaient été appelés du nom de demi-dieux ; & quelquefois de simples honneurs funéraires étaient devenus une espèce (47) de culte. Il ne faut pas croire cependant qu'ils aient eu des adorateurs. La Grece fiere de son indépendance , ne connut jamais les apothéoses ; jamais tant qu'elle resta libre elle ne fléchit le genou devant les autels élevés à des hommes. Mais elle combla de distinctions honorables ceux qui avaient versé leur sang pour sa défense. C'est ainsi qu'elle consacra la mémoire de ces braves soldats qui avaient vaincu à Platée trois cents mille barbares ; & l'on célébrait tous les ans une fête sur le lieu même qui avait été le théâtre de leur gloire. Nul esclave n'y assistait ; parce qu'ils avaient tous été victimes de leur amour pour la liberté : on se rendait en pompe au pied du monument qui leur avait été élevé , & après avoir évoqué leurs manes , l'Archonte prenant la coupe pleine de vin , disait : *je bois à ceux qui sont morts pour la patrie* (48).

Chez un peuple sensible au pouvoir de l'éloquence & qui savait si bien exciter l'émulation , l'usage s'introduisit bientôt de prononcer l'éloge funèbre des guerriers. Ces

éloges n'étaient pas seulement pour les chefs, pour les généraux, pour des hommes qui souvent n'ont eu d'autre mérite que celui d'avoir été élevés par leur naissance au-dessus de leurs semblables ; on louait la troupe entière des vrais défenseurs de l'état (49) ; on vantait leur bravoure, leur intrépidité. L'orateur placé auprès de la tombe qui renfermait leurs ossemens, s'adressait aux pères de ces héros. " Je ne cherche point à
„ vous consoler , disait-il (50) , vos enfans
„ ne sont-ils pas morts avec courage ? Ne
„ préférez-vous pas comme eux un trépas
„ honorable à une vie qui serait ou obscure
„ ou honteuse " ; puis il disait aux frères & aux enfans : " Une grande carrière vous est
„ ouverte. Vous avez l'exemple de vos pères
„ & de vos frères , mais ne vous flattez pas
„ d'atteindre aisément à leur renommée , car
„ tant que l'homme est vivant , il a des ri-
„ vaux , & la haine qui le poursuit cherche
„ sans cesse à lui arracher sa gloire. Mais on
„ rend justice à celui qui n'est plus. La mort
„ seule fait disparaître l'envie , & donne leur
„ place à ceux qui ont été grands ". Ainsi s'exprima le célèbre Périclès , lorsque sur la tribune d'Athènes il célébra ceux qui avaient

CHAP. III.

péri pendant la guerre de Samos. On est forcé de l'avouer : la plupart des institutions de ce peuple avaient un caractère de grandeur inconnu dans nos Etats modernes ; & la Religion à laquelle elles étaient liées , contribuait à les rendre encore plus augustes.

De quelques particularités concernant les fêtes.

Nous venons d'exposer quelle était la nature de leurs fêtes. Pour s'en former un tableau général & les faire entrer toutes dans le même plan , on peut joindre à ces quatre especes , les astronomiques , les rurales , les théogoniques & les commémoratives , celles qui ont déjà été l'objet de nos recherches , lorsque nous avons traité des cérémonies de l'initiation , & que par conséquent l'on pourra nommer fêtes mystérieuses. Mais il faut avoir soin d'observer la nuance qui les distingue. Ces dernières avaient un rapport intime avec le culte secret , & elles en faisaient essentiellement partie. Dans les autres , au contraire , la Religion ne craignait pas de se dévoiler à tous les yeux. Aussi les hymnes qui servaient à ces deux sortes de fêtes , étaient-elles d'un genre tout-à-fait opposé. Nous avons vû que celles d'Orphée étaient uniquement destinées aux mysteres. En lisant les autres hymnes qui nous sont parvenues ,

il paraît évident qu'elles ne concernent que le culte public (51). Les aventures qu'elles renferment, cette multitude de fables & de fictions qui en font l'objet, semblent fondées sur les traditions populaires; & il est facile d'y reconnaître cette espece de théologie qu'avaient adopté les poetes. Ces hymnes sont pleines de descriptions agréables; quelquefois on y trouve de l'élévation & des images fortes (52). Nous avons encore les ouvrages de ce genre composés par Callimaque qui vivait à la cour des Ptolemées, & quelques-uns beaucoup plus anciens, puisqu'ils portent le nom d'Homere. Outre les hymnes de Pindare, on devait regner cet enthousiasme qui caractérise ses autres productions, le temps nous a ravi celles d'Anthés, d'Olen de Lycie, de Stesichore, d'Archiloque, de Simonide & de quelques autres poëtes de la Grece (53). Parmi les Latins, plusieurs odes d'Horace, & sur-tout le poëme séculaire, sont de véritables hymnes. Il en est de même de la belle invocation à Hercule dans le huitieme chant de l'Enéide; & il ne faut pas oublier ce cantique attribué à Catulle que l'on chantait dans les veillées de Vénus (54).

CHAP. III.

Au milieu des grandes solemnités, ces

Premiere Partie.

P

CHAP. III.

hymnes étaient répétées à haute voix par des chœurs nombreux de jeunes gens & de vierges chargées de porter les corbeilles sacrées. Les fêtes des anciens présentaient un spectacle imposant par la magnificence avec laquelle elles étaient célébrées, par la pompe des cérémonies, par les danses, les jeux & les exercices de toute espèce qui les accompagnaient. Elles avaient encore cet avantage qu'elles servaient à suspendre la fureur des guerres. Dans celles qui intéressaient toute la nation, du moment que le hérault avait été les annoncer aux différentes villes de la Grece, on posait les armes & il était défendu sous des peines sévères d'enfreindre la treve sacrée (55) : institution vraiment utile parmi des républiques guerrières, toujours prêtes à priver leurs rivales de cette même liberté qu'elles étaient si jalouses de conserver chacune dans son enceinte. De même les fiers nations de la Germanie avaient adopté, au milieu de leurs forêts, ce moyen de respirer des haines sanglantes qui armaient sans cesse leurs tribus les unes contre les autres (56) ; & parmi nous, tandis que l'Europe hérissée de forteresses, présentait de toutes parts l'image de la guerre, la treve de

Dieu que les vassaux étaient forcés de respecter, procurait à leurs malheureux sujets quelques intervalles de paix & de tranquillité (57).

CHAP. III.

La Religion a donc quelquefois du moins *Sacrifices.* contribué au bonheur des peuples. Il n'est pas douteux qu'en civilisant les Grecs, elle ne les ait rappelés aux sentimens de l'humanité. Cruels & féroces dans l'origine comme le sont tous les sauvages, ils offraient à leurs dieux des victimes humaines. À la vérité leur choix ne tombait le plus souvent que sur des prisonniers faits à l'ennemi, témoins les Troyens immolés aux manes d'Achille. Mais cet affreux usage cessa dès qu'ils furent policés. Le sacrifice célèbre d'Iphigénie que Lucrece reproche si vivement à la Religion (58), appartient aux siècles héroïques, c'est-à-dire au temps où les Grecs étaient encore barbares, comme le prouve la lecture de l'Iliade & de l'Odyssée (59). Et depuis qu'ils se sont formés en républiques, on ne voit pas qu'ils aient suivi l'exemple de ces nations (60) dont ils étaient entourés, qui semblaient insensibles au cri de la nature. Le plus beau traité de paix qui ait jamais été consigné dans les fastes de l'histoire, est

CHAP. III. l'ouvrage d'un Grec. Gelon, vainqueur des Carthaginois, exigea d'eux pour toute condition, qu'ils cesseraient d'immoler leurs femmes & leurs enfans à Saturne. S'il était encore un pays en Europe qui eut conservé l'usage bien plus atroce des auto-da-fé, il semble que toutes les autres nations devraient se liguier entr'elles pour le contraindre par la force des armes à les abolir. Jamais guerre n'aurait été entreprise pour une cause plus juste & plus respectable.

Dans les heureuses contrées de la Grece on se contenta du sang des animaux. Les premiers qui servirent de victime, furent ceux dont la dent meurtrière avait porté le ravage dans les campagnes. C'est pour n'avoir point respecté les tendres rejettons de la vigne, que le bouc tomba devant les autels de Bacchus (61). De même la truie fut d'abord offerte en expiation (62) à Cérès; & tel avait été dans l'origine le motif des sacrifices; mais bientôt le bœuf lui-même & l'innocente brebis ne furent pas épargnés. Il faut en convenir; nos cérémonies paisibles paraissent bien préférables à celles des anciens. Malgré les parfums que l'on avait soin d'entretenir, malgré les guirlandes de fleurs dont étaient

entourées les victimes, la vue de ces animaux, leurs mugissemens lorsqu'ils expiraient sous le couteau sacré; le sang qui ruisselait à grands flots sur le parvis des temples; ces images enfin de la mort & de la destruction devaient inspirer une certaine horreur (63), & semblent peu dignes de l'adoration de l'Être suprême.

CHAP. III.

Notre Religion n'a pas adopté ces sacrifices sanglans, elle a fait plus encor en laissant à l'antiquité l'art mensonger de la divination. Ce n'est pas que l'on soit revenu de ce délire qui semble attaché à la nature humaine; ce n'est pas que de tout temps, & même encor aujourd'hui, on ne cherche à pénétrer dans l'avenir; mais du moins les moyens qu'employe une curiosité vaine & ridicule, le christianisme les a tous rejetés, tandis qu'au contraire chez les anciens, les prédictions de toute espèce, & généralement tout ce qui pouvait entretenir la crédulité des peuples, faisaient partie de leur culte. Ils définissaient la divination (64) un pressentiment & une connaissance des choses futures; & ils en avaient fait un art qui était assujetti à des regles & à des principes. S'il fallait entreprendre, non de les justifier, car il ne

Divination.

CHAP. III.

Il faudrait y avoir d'excuse pour l'erreur, mais de rendre raison de ces pratiques superstitieuses, nous pourrions en découvrir la source dans le génie même de la Religion, étroitement liée avec la physique céleste, dont elle avait appris à observer les principaux phénomènes. Elle enseignait que tous les corps sont mus par des intelligences chargées d'entretenir l'harmonie universelle; & ce système favorisait singulièrement celui de l'influence des astres adopté dans tous les siècles, parce que par-tout l'homme s'est élancé de sa sphère pour se comparer aux objets les plus grands de la nature, & qu'il a voulu que le ciel s'intéressât à sa conservation. De plus l'allégorie ou plutôt l'abus qu'on en avait fait, avait insensiblement personnifié tous les êtres, ceux même qui en étaient le moins susceptibles. On se trouvait en quelque sorte entouré de dieux. Le moindre événement fut regardé comme un signe par lequel ils manifestaient leur présence. Dès-lors le vol des oiseaux, le bruit du tonnerre, l'état des entrailles d'une victime, des paroles prononcées au hasard & sans dessein, rien ne fut indifférent; il semblait que l'on crut entendre la voix de la divinité elle-même.

D'abord quelques fanatiques se crurent inspirés ; d'autres plus habiles profitèrent en suite de cette disposition générale des esprits : CHAP. III.
Origine des oracles.

& l'on vit s'élever de toutes parts des interprètes sacrés qui expliquaient les songes , qui prédisaient l'avenir , & qui avaient l'art d'attirer la multitude toujours avide de prodiges. Leur demeure la plus ordinaire était des grottes, des cavernes obscures où tout semblait ajouter au merveilleux , soit que réellement dans certains cantons , les vapeurs qui s'exhalent de la terre (65) produisent cette sorte d'ivresse ou de délire si nécessaire à ceux qui jouent le rôle de prophètes ; soit que pour mieux voiler leurs manœuvres , ils eussent choisi des retraites inaccessibles à la lumière du jour , & dont les cavités donnaient aux sons quelque chose de surnaturel. Dans la suite , ces lieux sauvages & agrestes devinrent de magnifiques enceintes , dont les chefs de la nation ne s'approchaient qu'avec respect , & à la place d'un simple pâtre ce fut une prêtresse , vénérable par sa dignité & par son âge , qui alla s'asseoir sur le trépied sacré.

Le nombre des interprètes de la volonté des dieux s'étaient multipliés avec la crédulité & le besoin des peuples. Mais ceux-là *Oracle de Dodone.*

CHAP. III.

seuls s'attiraient la confiance & la vénération publique qui résidaient dans les temples, où bientôt ce fut le dieu lui-même qui s'exprimait par leur bouche. Telle a été l'origine des oracles si fameux dans la Grèce. Celui de Dodone fut le premier connu; & il fut toujours un des plus révévés, précisément en raison de ce qu'il était le plus ancien (66). Les Pelasges avaient consacré l'arbre dont le fruit leur donnait un aliment grossier. Les forêts de la Thessalie étaient à la fois l'objet & le siège de leur culte. A l'arrivée des colonies orientales ils transporterent leur dieu en Epire dans le royaume des Molosses; & ce fut là que Dodone acquit une grande célébrité. Durant les plus beaux jours de la Grèce, les peuples toujours attachés à la Religion de leurs ancêtres allaient interroger ces vieux chênes; & souvent le fort de la paix ou de la guerre dépendait de la manière dont le vent agitait leurs branches. L'oracle se manifestait également par le bruit de quelques vases suspendus entre les arbres (67), ou par le murmure des colombes que l'on nourrissoit dans l'enceinte sacrée. C'était sur la nature & sur la variété de ces différens sons que les divins interprètes réglaient leurs ré-

ponfes , qui commençaient toutes par ces mots (68) : *Ecoutez ce que dit Jupiter.*

CHAP. III.

Ce soin était confié à des femmes. Par-
tout, lorsqu'il a été question d'inspirations, de prodiges, de moyens extraordinaires, on a

*Le rôle
d'interprète
confié à des
femmes.*

presque toujours eu recours au sexe, qui par l'extrême sensibilité de ses organes est le plus susceptible d'enthousiasme. Les Germains & les anciens Scandinaves avaient dans toutes leurs expéditions des prophétesses qui marchaient à leur tête sur le champ de bataille ; qui élevaient l'ame de ces guerriers en les assurant de la victoire, ou en leur promettant une récompense glorieuse, s'ils mouraient pour la cause de la liberté (69). On a remarqué que dans presque tous les états de l'Europe, ce sont des reines qui ont converti leurs sujets au christianisme. Et chez les peuples les plus éclairés, dans ces momens d'effervescence où l'on voit s'établir tout-à coup des opinions fondées sur un merveilleux qui confond nos sens en renversant les loix constantes de la nature, & où par-là même elles sont reçues avec avidité, jusqu'à ce que la raison & une expérience réfléchie les aient enfin rejetées dans la classe si nombreuse des erreurs (70), l'illusion commence tou-

CHAP. III.

jours par les femmes, & c'est par les femmes qu'elle se perpétue. Il ne faut donc pas s'étonner qu'elles aient été chargées chez les anciens de prédire l'avenir.

La Pythie.

En décrivant la nature des impressions qu'éprouvait celle du temple d'Apollon Pythien, quelques écrivains ecclésiastiques (71) ont attribué l'espece de frénésie qui s'emparait d'elle, à une cause particulière que la pudeur ne nous permet pas de rapporter. Mais, sans qu'il soit nécessaire de recourir à des exhalaisons sorties du sein de la terre, qui peuvent agir fortement sur certains organes, il nous paraît que le fanatisme suffisait seul pour opérer ce phénomène. Pourquoi chercher un agent là où il est reconnu que l'imagination a tant de pouvoir (72)? Et tel était son empire sur la Pythie, qu'elle semblait réellement animée d'un génie surnaturel. “ Du moment qu'elle s'écrie (73): le
 „ dieu approche, voici le dieu! ses traits, la
 „ couleur de son visage ne sont plus les
 „ mêmes. Ses cheveux se hérissent, déjà elle
 „ n'a plus rien d'une simple mortelle. En
 „ proie (74) aux mouvemens les plus im-
 „ pétueux, elle succombe au dieu qui la do-
 „ mine, & dont elle voudrait se délivrer. Son

„ regard rapide erre dans l'espace du ciel. Les
„ palpitations violentes de son sein ressem-
„ blent aux vagues qui se balancent avec
„ un triste & profond murmure, lorsque le
„ fougueux Borée souleve les eaux de l'o-
„ céan. Elle prononce enfin les paroles divi-
„ nes. Mais, sitôt qu'elle repasse de cette lu-
„ mière céleste qui l'éclairait sur le sort du
„ monde, à la faible lueur que suivent les
„ autres hommes, elle se sent tout-à-coup
„ enveloppée de ténèbres. Apollon commande
„ à l'oubli de s'emparer de son ame, & d'en
„ effacer la trace des secrets de l'avenir. La
„ vérité chassée du sein de la prêtresse, se
„ retire vers les trépieds ” (75), jusqu'à ce
qu'elle daigne se communiquer de nouveau ;
car elle ne se faisait entendre à Delphes qu'un
seul jour dans l'année (76).

L'oracle de cette ville était le plus célèbre
de toute l'antiquité (77). Sur les rochers
du mont Parnasse s'élevait un temple ma-
gnifique, enrichi d'une multitude d'offran-
des que la superstition venait déposer dans
son enceinte. Il était regardé comme situé au
centre même de la terre (78), parce que la
divinité qui y résidait occupe le centre du
monde. D'abord ce n'était qu'une cabane

*Oracle de
Delphes.*

CHAP. III. rustique, formée de branches de laurier. A cet édifice simple, & tel qu'il convenait aux premiers âges, en succéda un autre d'un genre merveilleux construit, disait-on, par les abeilles (79), ces ouvrières industrieuses qui dans la théologie ancienne étaient animées d'un souffle divin, & qui participaient de l'esprit universel répandu dans la matière (80). Enfin les Amphyctions chargerent les artistes les plus habiles de bâtir, en l'honneur d'Apollon, un temple qui fut digne & de la majesté du Dieu & de la vénération des peuples (81).

*Causes qui
avaient ac-
crédité les
oracles.*

Là se décidaient les affaires les plus importantes. "Quelle colonie, dit Cicéron, „ les Grecs ont-ils envoyée en Sicile, en „ Italie, dans l'Asie mineure; quelle guerre „ ont-ils jamais entreprise, sans avoir con- „ sulté les dieux à Dodone ou à Delphes (82)”? Les chefs & les principaux magistrats avaient soin d'entretenir cette confiance; & plus d'une fois aussi ils en abusèrent, comme fit Lyfandre, qui profitant de la crédulité de ses concitoyens, fut sur le point d'asservir sa patrie (83). Philippe plus heureux, & qui d'ailleurs avait de puissantes ressources, employa ce moyen pour préparer des fers à la Grece. On accusait même la Pithie (84)

de s'être laissée corrompre par l'ordre de ce prince. Ce n'était pas ainsi qu'en agissait Alexandre. Etant allé consulter la prêtresse, dans le temps qu'il méditait la conquête du monde, comme elle refusait de répondre, sous prétexte qu'elle ne sentait pas la présence du Dieu, il la contraignit de s'asseoir sur le trépied. *O ! mon fils, rien ne peut te résister,* s'écria-t-elle alors ; & ces mots que lui avait arraché un mouvement d'impatience, suffirent au jeune héros ; il les regarda comme le présage heureux des succès qui devaient couronner son entreprise.

Les oracles étaient donc, entre les mains de la politique, un instrument qu'elle faisait mouvoir quelques fois pour satisfaire des vues ambitieuses, & que le plus souvent elle dirigeait vers le bien général. C'était peut-être le moyen le plus efficace de réunir contre l'ennemi commun tant de nations perpétuellement divisées d'intérêt ; de même que l'on a vu depuis les états de la chrétienté se rassembler tout-à-coup, & marcher contre les infidèles à la voix d'un ministre de la Religion qui s'érigait en prophète. Des armées innombrables de Perses & de Barbares menaçaient de détruire le seul pays de l'uni-

CHAP. III.

vers où la liberté existait alors , mais les dieux de la patrie veillaient à sa sûreté; ils inspirèrent aux Grecs cette noble assurance qui les rendit vainqueurs à Salamine , & dans les plaines de Platée & de Marathon.

Raison de leur silence.

Dès que ces républiques eurent disparu , les oracles cessèrent ; & l'époque de ce silence (85), dont on a donné des raisons si absurdes (86), est précisément celle où Rome devint maîtresse paisible du monde. Les provinces de l'intérieur étaient à l'abri de toute invasion. La paix & l'esclavage assuraient leur tranquillité. Nul intérêt alors de tromper la multitude enchaînée de tous côtés par les liens les plus forts , & dont on exigeait une obéissance passive. Quel besoin des esclaves avaient-ils de consulter les dieux qui ne pouvaient leur faire envisager une perspective plus heureuse ? L'avenir ne devait pas différer du présent , du moins pendant un long espace ; & lorsqu'enfin le temps eut amené des révolutions qu'il eut été impossible de prévoir , si l'on ne put parvenir à faire revivre des oracles oubliés durant des siècles entiers , les peuples eurent recours à des prédictions autrefois en usage , & dont il existait encore des recueils (87).

Quelques-unes annonçaient un libérateur. CHAP. III.
 On crut alors qu'elles allaient se vérifier; & *Autre*
 il est à remarquer que les livres des Sibilles *moyen de*
 acquirent une grande faveur au moment où *connoître*
 l'empire Romain était en proie aux invasions *l'avenir*
 des conquérans du Nord. On appliquait à la *chez les an-*
 destruction de cet immense colosse (88) des *ciens.*
 prophéties qui, comme nous l'avons déjà
 indiqué, tenaient à l'ancien esprit de la Re-
 ligion. En effet la Sibille, dans la langue des *Sibilles.*
 Orientaux, était la vierge qui figure parmi
 les constellations du Zodiaque, portant une
 gerbe de bled (89); & c'est probablement,
 par une suite de l'astrologie judiciaire, que
 l'on donna ce nom à toutes les femmes qui
 se mêlaient de prédire l'avenir, & qui peut-
 être dans l'origine s'étaient bornés à annon-
 cer le temps de la moisson. On en comptait
 plusieurs dans l'antiquité, entr'autres la Si-
 bille de Cumes, & celle d'Erythrée en Ionie
 (90). L'opinion commune était que chacune
 d'elle vivait mille ans; ce qui pourrait bien,
 comme le présume M. Boulanger (91) dé-
 signer une période astronomique qui aura
 donné naissance à la secte des Millénaires.
 Nos savans n'ont pas épargné leurs recher-
 ches sur l'âge & sur le nombre des Sibilles.

CHAP. III. Les uns en reconnaissent (92) dix. Petit n'en admet qu'une seule (93); & il prétend que si on l'a vu paraître en même temps dans différens endroits, c'est que le diable la transportait sans cesse d'un pays à l'autre (94); car ils s'accordent tous sur ce point, qu'elle était inspirée par le démon. Les livres Sibyllins que nous avons aujourd'hui (95), sont visiblement apocryphes, & l'on ne doute pas qu'ils ne soient l'ouvrage des Chrétiens des premiers siècles. Ils sont cependant curieux en ce que l'auteur, quel qu'il soit, a sûrement conservé plusieurs des traditions, & le ton original des premières Sibilles (96).

Recueils de prédictions.

Il existait encore dans l'antiquité d'autres recueils semblables, tels que ceux de Bacis Béotien, & du célèbre Musée qui avait été instruit par Orphée lui-même. On les consultait dans l'occasion; & comme ils contenaient des réponses toujours prêtes à toutes les demandes, ils avaient cet avantage sur les oracles qui ne parlaient qu'à des jours marqués (97).

Evocation des morts.

L'évocation des morts était une manière de connaître l'avenir (98), pratiquée par presque tous les peuples. Saül, à l'aide de la devineresse

vineresse d'Endor (99), fait sortir du tombeau CHAP. III.
 le prophète Samuel, de même Ulysse guidé
 par les conseils de Circé (100), évoque
 l'ombre du prophète Tiresias; & ces deux
 princes agissent par le même motif, le desir
 de connaître le sort qui leur est réservé.

On s'imaginait aussi que les mourans étaient *Prédications*
 doués d'un esprit prophétique (101), comme *des mou-*
 si, sur le point d'être dégagés de la matiere, *rans.*
 ils participaient déjà de cette essence divine
 à laquelle ils allaient se réunir. Hector dans
 Homere annonce la fin prochaine de son bar-
 bare vainqueur; & Calanus sur le bucher
 prédit celle d'Alexandre (102). L'histoire
 du moyen âge, qui souvent aussi a été dé-
 figurée par des prodiges & par des miracles,
 nous représente le grand maître des templiers
 ajournant ses bourreaux, le pape, & Phi-
 lippe le bel, pour comparaître devant le sou-
 verain juge; & elle ajoute qu'ils moururent
 l'un & l'autre au terme qui leur avait été
 prescrit (103).

C'est ainsi que chaque siècle produit des *Différence*
 exemples de superstition. Il semble cepen- *d'opinions*
 dant que la raison humaine a fait un grand *des temps*
 pas, depuis la renaissance des Lettres. A la *anciens aux*
 vérité nos écrivains restent toujours attaché *modernes.*

CHAP. III.

pour la plupart aux anciennes fables ; mais ils rejettent tous les faits des temps modernes qui sont opposés aux loix de la nature. La crédulité n'existe plus aujourd'hui que parmi les individus. Si elle agite encore quelques petites sociétés particulières , du moins elle ne se mêle jamais aux grands intérêts de l'état. On ne voit plus les nations trembler à l'aspect de quelques phénomènes qui souvent autrefois déconcertaient les entreprises les plus importantes. Ce fut une éclipse de lune qui empêchant Nicias de profiter du seul moment favorable pour sa retraite (104), causa & sa mort honteuse , & tous les désastres des Athéniens en Sicile. Le brave Pelopidas abandonné de ses troupes dans une circonstance semblable , se trouva forcé , avec trois cents hommes seulement , de marcher au devant de l'ennemi à Cynocéphale , où il fut tué (105). Pour n'avoir point osé se mettre en campagne avant la pleine lune , les Lacédémoniens furent privés de la gloire de contribuer au salut commun de la Grèce dans les plaines de Marathon (106). Il serait facile de citer une foule de traits pareils ; & heureusement que nos annales n'en fourniront aucun de cette espèce à la postérité. Les

loix plus connues de la physique ont rassuré les peuples contre l'apparition des comètes & des météores. L'arc en ciel que les Grecs regardaient comme un signe de l'alliance entre l'homme & la divinité (107), & qui était pour les Scandinaves le pont des Géans (108), est aux yeux de tous les hommes l'effet très-naturel de la réfraction des rayons du soleil à travers les nuages. On n'entend plus (109) ces voix qui rétentifiaient tout-à-coup au milieu du silence de la nuit, pour annoncer des calamités effrayantes. Il n'est plus question d'animaux qui ont parlé, de pluies de sang, d'armées qui s'entrechoquent dans les cieux; & la naissance des monstres n'est qu'une occasion à l'observateur d'étudier & d'admirer la nature jusques dans ses écarts.

Chez les anciens au contraire tout manifestait la volonté des dieux; & la manière d'en interpréter les différens signes constituait la science des augures (110). Choisis communément parmi les citoyens les plus distingués, un d'entr'eux nous a dit (111) qu'ils ne pouvaient s'empêcher de sourire, lorsqu'ils venaient à se rencontrer, mais en public il fallait bien qu'ils remplissent leurs

Augure.

CHAP. III.

fonctions avec une gravité apparente ; & tel est partout le sort de l'homme sage & éclairé, qu'il est forcé de respecter les préjugés, de se soumettre à l'opinion, & de ployer le genou, à l'exemple d'Epicure lui-même (112), devant les objets que révere la multitude.

Autres superstitions.

Nous n'entreprendrons pas de faire l'énumération de toutes les pratiques superstitieuses de l'antiquité ; des présages (113) tirés du vol des oiseaux, de l'interprétation des songes (114) ; de l'importance attachée à certains nombres ; ni d'une multitude de sorts de toute espèce. Nous ne parlerons pas non plus du culte rendu à des animaux (115), ou à des fontaines (116), quelquefois même à des pierres d'une configuration particulière (117). Ne voulant que présenter un tableau général de la Religion des Grecs ; il nous a suffi pour le terminer, d'avoir donné une idée de leurs fêtes majestueuses, que nous avons distinguées en quatre espèces différentes ; des sacrifices dont elles étaient accompagnées ; & des principales branches de la divination ; telles que les diverses sortes d'oracles, aussi bien que les autres moyens employés pour connaître l'avenir.

Récapitulation des divers objets traités ci-dessus.

Après avoir examiné successivement toutes les parties de cette Religion, il ne nous reste plus qu'à tâcher de découvrir quelle a été son influence sur les nations dont le culte vient d'être l'objet de nos recherches.



CHAPITRE IV.

Réflexions sur l'influence de la Religion chez les Grecs.

CHAP. IV.

Combien il est difficile de déterminer cette influence.

ICI ce n'est pas la nature du sujet , mais notre propre insuffisance qui nous empêchera de traiter cette matière importante avec toute l'étendue dont elle serait susceptible. Il faudrait ne rien ignorer généralement de ce qui concerne les anciens , & avoir fait une étude approfondie de leurs mœurs , de leurs loix , de leurs opinions ; il faudrait posséder ce coup d'œil observateur qui saisit le caractère des nations , qui apperçoit les impulsions diverses auxquelles elles obéissent , & qui , au milieu de cette multitude d'intérêts , de passions , toutes d'espèces différentes , dont elles sont perpétuellement agitées , fait démêler les véritables causes , & les ressorts cachés des événemens. Nous ne sentons que trop combien cette tâche est au-dessus de nos faibles moyens. Forcés de nous resserrer dans des bornes encore plus étroites , nous tâcherons du moins de présenter quelques résultats , & de tracer le plan qui ne peut

être donné qu'à une main habile d'exécuter.

Pour juger de l'influence de la Religion ; il faut la considérer dans tous ses rapports avec la société, c'est-à-dire examiner de quelle manière elle se trouve liée à la législation, à l'ordre politique, à la morale & à l'esprit national. S'il nous était possible de bien connaître ces quatre différens rapports chez les anciens, en voyant ce que la Religion a fait pour leur bonheur ou pour leur gloire, nous serions en état de déterminer d'une manière précise quelle a été son influence parmi eux.

CHAP. IV.

Manière de l'envisager en considérant les rapports de la Religion avec la société.

Et d'abord il n'est pas douteux que dans les républiques de la Grece elle n'ait servi de base à tous les systèmes de loix. Les loix, comme nous l'avons vu, avaient une origine sacrée. Emanées de la divinité elle-même, leur établissement était au nombre des principaux objets offerts à la vénération publique. Aussi les premiers chefs qui avaient tiré leurs compatriotes de la barbarie, se disaient-ils issus du sang des dieux ? Dans le temps qu'un fils d'Apollon rassemblait les peuples épars sur les montagnes de Thrace, Minos, né de Jupiter lui-même, dictait à la Crète ces loix célèbres (1) " qui ont été l'original

Rapport de la Religion ancienne.

1°. Avec la législation.

CHAP. IV. de celles de Lacédémone (2), & dont celles de Platon étaient la correction". Les législateurs qui ont paru ensuite, ont toujours eu recours à l'intervention du ciel; & ils se font tous annoncés comme les interprètes de la volonté du Très haut. Lycurgue & Solon se firent autoriser par l'oracle, pour changer les institutions de leur patrie. D'ailleurs, comme le remarque un de nos plus grands écrivains, "le législateur ne pouvant employer ni la force ni le raisonnement, c'est une nécessité qu'il recoure à une autorité d'un autre ordre, qui puisse entraîner sans violence & persuader sans convaincre; & qu'il mette dans la bouche des immortels, les décisions de cette raison sublime qui s'élève au-dessus de la portée des hommes vulgaires" (3).

Quoique dégagés des erreurs de la superstition, les instituteurs de la Grèce avaient bien qu'un culte purement intérieur n'est point fait pour le commun des hommes (4); que le peuple a besoin d'être fixé par des rites, par des cérémonies & par-tout le spectacle du culte extérieur; que bientôt il ne connaîtrait plus de frein, si on ne le convoquait souvent dans les temples pour lui rap-

appeller ses devoirs ; enfin qu'il lui faut une Religion. Ils profitèrent de celle qu'avaient apportée les colonies orientales. Mais, comme ils ne voulaient que créer des hommes libres, ils commencèrent par la débarrasser de cet esprit théocratique qui, dans le lieu de son origine, n'avait fait que des esclaves ; & laissant à part les légendes, les fictions des poètes, & les vains ornemens dont elle était chargée, ils s'attachèrent principalement à cette partie de la Religion qui tendait à inspirer l'amour de la vertu, & qui avait élevé l'âme à la connaissance d'un premier être. Nous avons eu occasion d'observer avec quel respect Platon & Cicéron ont parlé des mystères. La doctrine qu'on y enseignait était celle qu'ils ont exposée dans ces beaux ouvrages (5), où ils tracent des modèles de législation, celle qu'avaient adoptée Charondas & Zaleucus.

Le préambule des loix de ce dernier existe encore (6). Après avoir établi comme une vérité certaine qu'il est des dieux, après avoir appelé pour garant de leur existence cet univers qui ne peut être l'ouvrage d'une cause aveugle, il recommande aux Locriens de les honorer, non par des sacrifices pompeux, ni par

CHAP. IV. de vaines cérémonies, mais en paraissant devant eux avec un cœur pur & droit. “Car, dit-il, Dieu ne reçoit pas le culte du méchant. La vertu est le seul hommage qui soit digne de lui être offert”. Il les exhorte ensuite à faire le bien; à préférer l’honneur aux avantages de la fortune; à ne pas redouter la perte des richesses pour éviter la honte & l’infamie. Quant à ceux dont le cœur est tourné vers le mal; & que la violence de leurs passions entraîne sans cesse au-delà des bornes, il leur met devant les yeux la crainte d’un Dieu irrité; il les menace de sa vengeance à l’heure inévitable de la mort, où chacun sera jugé selon ses actions, & où le coupable, à qui il ne restera plus que des remords déchirants, formera des vœux désormais inutiles. “Que ce moment terrible, ajoute-t-il, soit toujours présent à votre esprit. Par-là vous marcherez d’un pas ferme dans le chemin de la justice. Mais, s’il en est parmi vous qui ne puisse résister aux embûches de l’esprit tentateur; qu’il implore l’assistance des dieux; qu’il coure se réfugier dans les temples comme dans l’asyle le plus sûr. Là des hommes exercés par une pratique constante de la probité & de la ver-

„ tu, lui serviront de guide ; ils l'entretien-
 „ dront des supplices qui attendent les mé-
 „ chans, du bonheur réservé aux justes ; &
 „ leurs sages discours affermiront son ame ”.

CHAP. IV.

Ainsi la Religion venait au secours de la loi, l'une servant d'instrument à l'autre, & elles travaillaient de concert à former de vrais citoyens. Est-ce à cet accord précieux qu'est dû l'état florissant de ces républiques fameuses qui nous sont encore proposées comme modèles ? Disons - nous qu'elles tiraient également leurs forces de ces deux moyens réunis ? ou plutôt, si elles ont jetté tant d'éclat, ne faut-il pas en attribuer l'honneur seul aux institutions civiles, à ces loix dont le grand législateur des nations nous donne une si haute idée, lorsqu'après avoir dit que ce fut par elles que la Crete & la Laconie ont été gouvernés, il ajoute “ Lacédémone céda la
 „ dernière aux Macédoniens, & la Crete fut
 „ la dernière proie des Romains. Les Samni-
 „ tes eurent ces mêmes institutions, & elles
 „ furent pour ces Romains le sujet de vingt-
 „ quatre triomphes ” (7).

Mais, si l'on ne peut assurer que la politi-
 que ait fait servir la Religion à ses vues, elle fut du moins la contenir dans ses véritables

2°. Avec l'ordre politique.

CHAP. IV. limites, & c'est là son plus bel ouvrage chez les anciens. En parlant du rôle que l'église a joué dans l'histoire du moyen âge, un philosophe (8) l'appelle le premier mobile des révolutions; il lui reproche d'avoir influé dans les révoltes des sujets, dans les discordes intestines, dans les guerres étrangères. Selon lui elle s'incorpore tellement à toutes les affaires de ce monde qu'elle en devient l'ame, semblable à l'esprit moteur des Stoiciens (9). Enfin, ajoute-t-il, on pourrait lui dire, comme autrefois le consul romain au barbare Catilina; " nul crime, nul forfait n'a existé „ que par toi; toi seule as pu impunément „ t'abreuver du sang des citoyens, t'enrichir „ de leurs dépouilles, & les loix les plus saintes, non-seulement tu les négliges, mais „ tu te plais à les renverser, à les fouler aux „ pieds " (10).

Nous sommes loin d'adopter ces réflexions d'un esprit éclairé, mais justement aigri par la persécution qui affligeait alors les plus belles contrées de l'Europe, & dont il avait été lui-même la victime. Il est facile de se convaincre que la Religion a servi seulement de prétexte aux ambitieux; que c'est à tort qu'on lui a imputé tous les maux de l'humana-

nité dans les temps modernes ; que les Espagnols n'avaient pas besoin du signal donné par le farouche Valverde pour renverser l'infortuné Ataliba de son trône ; & qu'ils n'ont sacrifié tant de millions d'hommes , que pour satisfaire leur insatiable cupidité. Nous favons que l'évangile n'a point commandé la journée de la saint Barthelemi , le massacre des protestans en Irlande , les expéditions barbares des Cevennes , l'assassinat des rois , ni toutes ces horreurs dont nos fastes sont souillés. Mais il n'est pas moins vrai de dire qu'un pareil prétexte manquait aux anciens ; que ce mobile puissant qui a produit tant de crimes , n'entrait pas dans les ressorts de leur constitution , & qu'ils n'ont jamais employé l'arme terrible du fanatisme. Durant un long espace on ne voit chez eux aucune guerre de Religion. Celle des Phocéens n'en était pas une (11), quoiqu'elle soit connue sous le nom de guerre sacrée , elle avait pour objet , non de soumettre des mécréans , mais de punir un peuple sacrilege qui avait osé envahir le territoire consacré au dieu que l'on révérait à Delphes. A quoi attribuer cette tranquillité profonde , cette heureuse paix qui ne fut jamais altérée ? On n'accusera pas la Religion

CHAP. IV.

d'indifférence , comme on l'a fait tant de fois ; il ne nous est pas permis de douter qu'elle ne devint intolérante , qu'elle ne déployât même une sévérité excessive , pour peu que l'on touchât à ses dogmes saints. Mais c'est que sa police se confondait avec celle même du gouvernement , & que toutes les parties de l'état réunies entr'elles , formaient cette unité politique à laquelle nous ne pourrions jamais atteindre.

L'établissement du christianisme a introduit une nouvelle langue , une division jusques-là inconnue , de pouvoir spirituel & temporel ; & il en est résulté un conflit de juridictions qui a été la source d'une multitude de guerres & de désordres. Autrefois le sacerdoce était une fonction civile que l'on confiait à de simples citoyens (12). Seulement on y avait attaché des distinctions honorables , & l'on choisissait pour la remplir ceux qui étaient les plus recommandables par leurs services ou par leur dignité. Xénophon , historien , philosophe , général habile , faisait l'office de sacrificateur (13), lorsqu'on vint lui annoncer la perte de son fils tué à la bataille de Mantinée. Les premiers hommes de l'état offraient eux-mêmes dans les temples

des vœux aux dieux de la patrie : heureuses contrées , où de l'autel on montait à la tribune aux harangues ; où la même main qui venait de verser le sang des victimes , allait cueillir des lauriers sur le champ de bataille ! Les prêtres ne formant pas de corps séparé dans l'état , n'avaient aucun intérêt d'en troubler l'ordre & l'harmonie. Toutes les classes de citoyens se réunissaient pour aimer la patrie , pour la défendre , & l'émulation qui reynaient entr'eux , tournait à l'utilité générale.

CHAP. IV.

C'est à cette noble émulation que nous devons les grands exemples qu'ils nous ont laissés. Quels hommes qu'Aristide , Cimon , Phocion , Epaminondas , & cette foule de héros qui ont été l'ornement de la Grèce , & qui feront à jamais l'honneur de l'humanité ! Existe-t-il de plus parfait modele ? où trouver plus de désintéressement , plus de grandeur d'ame , des principes plus austères & plus épurés ? Sans doute que ces qualités éminentes tenaient à la nature du gouvernement (14) , & qu'elles étaient les heureux fruits de la liberté. D'un autre côté cependant la Religion s'était principalement occupée de la morale , ses dogmes avaient pour objet d'effrayer le crime , & d'encourager la vertu. Et

3°. Avec la morale.

CHAP. IV.

si jamais il ne lui a été donné d'enfanter le véritable héroïsme, si elle n'avait aucun pouvoir sur ces esprits supérieurs qui n'ont pas besoin qu'on leur prescrive des règles de conduite, qui trouvent en eux-mêmes leur plus digne récompense, & qui n'obéissent qu'à cette loi, la première & la plus sainte de toutes, gravée au dedans de nous en caractères ineffaçables : du moins elle parlait à la multitude, elle savait à la fois lui inspirer l'amour de ses devoirs, & la contenir dans de justes bornes ; & le soin que l'autorité civile prenait de la faire respecter, prouve combien on la jugeait nécessaire pour remplir cet utile but.

On n'attend pas de nous que nous traitions ici de la morale des anciens, ni que nous examinions quels en ont été les progrès parmi eux, à quel point ils l'ont laissée, & ce qu'y ont ajouté les modernes. S'il fallait nous occuper à de pareilles recherches, nous commencerions par observer que dans l'étude de des monumens qui nous restent de leurs mœurs, les écrits des philosophes ne feraient pas toujours des guides fideles, parce que, livrés pour la plupart à la spéculation, ils nous ont plutôt dit ce que les hommes auraient dû être, que ce qu'ils ont été véritablement

blement dans leur siècle. Mais ces réflexions appartiennent plus particulièrement à l'histoire de la morale, ouvrage qui reste encore à faire, & qui mériterait bien de fixer l'attention d'un observateur habile. Il serait intéressant de suivre cette science chez les différens peuples, de voir quel rang ils méritent qu'on leur assigne, s'il est vrai qu'ils ne doivent pas être classés en raison de leurs exploits, de leurs conquêtes & de tous les dehors d'une grandeur imaginaire, mais selon ce qu'ils ont fait en faveur & pour le bien de l'humanité. Ainsi, par exemple, en même temps qu'on admirerait dans les Grecs la simplicité & la chasteté des femmes qui était telle, dit Montesquieu (15), qu'il n'y a jamais eu de peuple mieux policé à cet égard; l'éducation forte & vigoureuse qu'ils donnaient à la jeunesse; leur respect pour les vieillards; leur hospitalité & toutes leurs vertus domestiques: on leur reprocherait bien plus vivement encore le droit odieux de l'esclavage; la loi atroce (16) qui ordonnait dans une ville assiégée, de faire mourir les gens inutiles; leurs cruautés envers les prisonniers; &, dans presque toutes leurs guerres, des représailles sanglantes (17) dignes

CHAP. IV. de hordes de sauvages, & que l'on ne peut voir fans surprise entre des peuples civilisés, parlant la même langue, soumis aux mêmes usages, & ne formant qu'une seule nation. Peut-être trouverait-on qu'à certains égards nous méritons la préférence : que nos mœurs sont plus douces, que les loix de l'humanité sont mieux connues, celles de la nature plus universellement respectées. Le droit des gens est fondé maintenant sur des bases qui honorent toutes les nations de l'Europe ; & sans savoir précisément quels changemens ont pu être occasionnés par la différence des Religions, il paraît certain que, si la servitude n'existe plus aujourd'hui dans nos climats, c'est au christianisme qu'on en est redevable (18).

Nous avons déjà eu soin de remarquer, combien, à ne le considérer que politiquement, il était souvent supérieur au culte des anciens ; sous ce même point de vue aussi, nous sommes forcés d'avouer qu'il n'a pas toujours eu cet avantage.

4^o. Avec
l'esprit na-
tional.

Le commun des hommes est porté à remplir les destinations qui semblent avoir été marquées par la nature elle-même. Ils pensent assez généralement que l'on peut, que

l'on doit même rechercher l'estime de ses compatriotes ; qu'il est permis de n'être pas insensible à leurs hommages ; & quelques-uns portant encore plus loin leurs regards, brûlent du noble désir de se faire un nom dans la postérité. Mais ce ne sont pas là les principes qui guident les vrais chrétiens. Entirement détachés des choses de ce monde, ils foulent aux pieds les dignités, les honneurs ; ils n'aspirent qu'à des biens plus durables ; & c'est avec raison peut-être que Bayle (19), & Jean Jacques (20) avancent, qu'ils ne formeraient pas un état qui put subsister. On sent aussi combien une Religion qui ne prêche qu'humilité, abnégation de soi-même, aux yeux de laquelle la réputation n'est qu'une vaine fumée, & qui recommande l'ignorance, est opposée aux progrès de l'esprit humain. Tel fut le christianisme à l'époque de son établissement, tel il s'est montré à la renaissance des lettres ; tel il sera toujours tant que l'opinion publique ne parviendra pas à le dominer.

Nous ne cessons de déplorer le tort irréparable qu'il a fait aux sciences, en détruisant tous ces monumens de l'antiquité savante qu'avait respecté la fureur des barbares.

CHAP. IV.

Après avoir été forcé de trahir la vérité, l'infortuné Gallilée fut jetté dans les fers, pour avoir découvert le vrai système du monde (21). Aujourd'hui encore, il regne dans presque toutes les branches de la littérature un esprit petit & étroit, qui ne l'a que trop défigurée, & qui fait bien désirer qu'on l'envisage enfin sous un autre point de vue. La sagesse de Socrate, l'éloquence de Platon, la profondeur de génie d'Aristote, les vertus d'Epaminondas, des Scipions, des Antonins, n'ont souvent excité que la compassion & la pitié. Nos savans les ont plaints avec une bonne foi que l'on ferait tenté d'admirer, si elle n'excitait pas en même temps une vive indignation. Leur sot orgueil leur fait croire qu'ils sont d'une nature supérieure; souvent même animés d'une sainte colere, ils leur prodiguent les dénominations les plus injurieuses. Combien de fois l'histoire d'un peuple confiné dans d'arides rochers, & longtemps inconnu à l'univers, a-t-elle servi de cadre au tableau destiné à nous présenter la suite importante des grands événemens, de ceux-là seuls qui soient dignes de fixer nos regards? Dans les différens systèmes de chronologie, d'immenses recherches n'aboutissent

le plus communément qu'à savoir, si l'on suivra le texte hébreu ou le texte samaritain.

CHAP. IV.

Quel rapport donc Rome ou les antiques monarchies de l'orient peuvent-elles avoir avec les petites tribus juives, qu'elles ont toujours réduites en servitude ? Mais par-tout le préjugé a rétréci les idées ; par-tout il a posé des bornes ; & s'il est parmi nous des écrivains qui ont osé les franchir, ou ils ont porté la peine de leur noble hardiesse, ou bien ils ont été obligés d'user de la plus extrême circonspection. Une découverte importante, de nouvelles vues sur l'origine des nations, des faits mieux éclaircis, concernant l'histoire naturelle & sur-tout l'organisation du globe, répandent de tous côtés l'allarme. Il n'en était pas de même chez les anciens ; débarrassés de toute espece d'entraves, ils pouvaient donner un champ libre à leur imagination. Quel que fut leur système sur la formation des êtres, sur les loix du mouvement, sur les questions les plus relevées de la métaphysique, ils ne craignaient pas qu'on leur fit un crime d'avoir voulu éclairer leurs semblables. Loin de resserrer les limites de la science, la Religion qui avait été formée de l'assemblage des connaissances humaines,

CHAP. IV.

devait elle-même contribuer à les étendre ; elle en avait conservé le dépôt précieux : ce fut elle encore qui permettant au génie d'aspirer à tous les genres de gloire , l'a guidé dans la carrière des arts.

Une de nos poètes a fort bien remarqué que nos mystères terribles ne sont pas susceptibles d'ornemens. En effet, dit-il, quel spectacle que le diable hurlant sans cesse contre Dieu (22) ! & quoique ce sujet, entre les mains du Tasse & de Milton, leur ait fourni des beautés du premier ordre ; on voit que dans la contexture de leurs poèmes ils ont suivi la marche des anciens, & qu'ils ont été forcés, à leur exemple, d'avoir recours à l'allégorie (23). Mais ce qui n'est aujourd'hui que de convention, puisque rien ne nous autorise à personnifier des êtres moraux, était une suite des idées établies dans un temps où tous les objets de la nature étaient animés. Homere ne choquait point les vraisemblances nationales, en introduisant la discorde dans le camp d'Agamemnon, en envoyant à ce prince un songe funeste, & en faisant descendre la brillante Iris au milieu des Grecs pour leur annoncer l'ordre du grand Jupiter. Transporté tout-à-coup

sur le sommet de l'Olympe , le lecteur n'apercevait que des images ou riantes ou majestueuses ; tels que les coursiers d'un dieu qui franchissent d'un saut l'espace du ciel à la terre (24), & la jeune Hébé , parée de toutes les grâces de la jeunesse , versant aux immortels le nectar & l'ambrosie. Ces poëmes divins qui feront encore les délices de nos derniers neveux , présentaient à la fois le tableau à la vérité infidèle de l'histoire & de la Religion. Hésiode , Pindare , le voluptueux Anacréon & les graves tragiques , tous ont tiré leurs descriptions de la mythologie ; & ce fond inépuisable fournissait également aux artistes leurs plus brillans modèles.

C'est en voulant donner aux hommes l'idée de la divinité , qu'ils s'éleverent insensiblement jusqu'à ce beau idéal (25) , que quelques-uns d'entr'eux avaient si bien saisi , & qui depuis n'a été conçu que par Michel Ange , Raphaël , le Guide & un très-petit nombre , lorsqu'ils ont eu de même à représenter le Dieu des chrétiens.

Dès qu'une fois , par des circonstances particulières , un pays est préparé à recevoir la culture des beaux arts , peut-être est-ce à la Religion qu'il appartient d'en développer

CHAP. IV.

l'heureux germe. Ils prendront plus ou moins d'accroissement, selon que son culte sera simple, ou qu'elle déploiera plus de pompe & de magnificence. Elle seule peut employer utilement le bras des sculpteurs, des peintres, des architectes, en leur offrant de grands encouragemens; elle seule aussi est capable de leur donner de grandes idées, & d'échauffer leur génie par la nature des objets qu'elle leur présente. On ne saurait douter par exemple, que de nos jours elle n'ait contribué à la gloire de l'Italie. La Rome nouvelle lui doit d'être encore la capitale de l'univers. Pour rassembler cette foule de monumens & de chefs-d'œuvre en tout genre qui l'embellissent; pour avoir élevé aux pieds du Vatican cet édifice auguste qui le dispute à tous ceux de la Grèce & de l'ancienne Rome, il a fallu, ce qui ne pouvait se trouver ailleurs, une suite de souverains tous pontifes, tous également intéressés à soutenir l'éclat du sacerdoce. Et dans ces contrées habitées par un peuple industrieux, mais où un zèle austère a pros crit les cérémonies extérieures, dépouillé ses églises de leurs ornemens, & brisé ces marbres, ces statues qui journellement exposées aux regards de la multitude, peu-

vent quelquefois créer des artistes, si l'on a fait d'inutiles efforts pour appeller les beaux arts, ne serait-ce pas la réforme qui leur en aurait pour ainsi dire fermé l'accès, & qui les empêcherait de s'y fixer ?

CHAP. IV.

Dans la Grece, au contraire, la Religion, la beauté du climat, l'heureuse disposition des naturels, l'amour de la patrie, la liberté s'étaient réunis pour les porter au plus haut degré de perfection. Nous ne savons s'il faut mettre au rang des fables dictées par une admiration outrée pour les anciens, les effets, merveilleux que l'on raconte de leur musique. On a pensé aussi que, faute de connaissances nécessaires pour la préparation des couleurs, leur peinture n'a pu avoir cette supériorité si vantée. Cependant si l'on doit juger de ce qu'était l'art autrefois, par les monumens que nous avons maintenant sous les yeux, à la vue de ces productions immortelles échappées aux injures du temps, & où respire le génie des Praxiteles & des Phidias, nous croirons volontiers à tous les autres prodiges ; nous croirons qu'ils pouvaient par la sublimité de leurs accords exciter le plus vif enthousiasme, & que la toile s'animaient sous le pinceau de Zeuxis & d'Appelle.

CHAP. IV. Ces ruines majestueuses éparfes sur le fol-
d'Athènes & du Péloponnèse, retracent de mêm-
me aujourd'hui la beauté des édifices qui les
couvraient. Dans les villes libres de la Grece
on ne voyait pas s'élever ces palais dont le
luxu insultait à la misère & à l'esclavage du
peuple. L'architecture était consacrée toute
entière aux édifices publics, principalement
à ceux où s'assemblait la nation. La noble
simplicité du dorique, & la magnificence des
chapiteaux corinthiens ne servaient qu'à dé-
corer d'immenses portiques destinés à rece-
voir la foule des habitans; des théâtres dont
l'enceinte spacieuse pouvait contenir tout un
peuple; & les temples, séjour des immortels.
Là étaient déposées les images vénérables
des dieux & des héros; & le citoyen con-
templait avec une égale admiration la ma-
jesté des divinités puissantes qui veillaient
au salut de la patrie; les traits des grands
hommes dont elle s'honorait, & le génie de
l'artiste qui n'avait pas moins acquis de droits
à l'immortalité.

*Resumé des
réflexions
sur l'in-
fluence de
la Religion
chez les an-
ciens.*

En cherchant à saisir les rapports de la
Religion avec la législation, l'ordre politi-
que, la morale & l'esprit national, nous
avons indiqué successivement ce qu'elle a

fait pour les peuples de l'antiquité. Nous laissons aux moralistes, aux observateurs éclairés le soin de déterminer plus particulièrement cette influence; & nous regrettons bien que les bornes & la nature de cet ouvrage, & plus encore notre peu de lumières, ne nous permettent pas de résoudre les questions importantes qui semblaient naître de notre sujet.

 CHAP. IV.

CONCLUSION.

Contentons-nous donc d'avoir examiné, quoique d'une manière fort imparfaite, les différentes parties que nous nous étions proposées de traiter. Nous avons d'abord distingué deux espèces de cultes, chacun bien caractérisé. Le premier, ou culte public, nous a fait connoître toutes les divinités de la mythologie, partagées en trois grandes classes, qui représentent l'une les principes des choses, l'autre le système du monde, & la troisième, l'origine des sociétés. Le second culte nous a offert un objet bien plus important, les mystères où sont renfermés les dogmes & la doctrine des anciens. Après avoir parcouru rapidement quelques autres de leurs institu-

Récapitulation générale de tous les objets traités dans cet ouvrage.

CONCLUS.

tions religieuses, tels que sont les fêtes, les sacrifices, & l'art de la divination, nous avons cru enfin devoir terminer ce tableau par des réflexions concernant l'espece d'influence que la Religion a pu avoir sur les nations qui lui ont été soumises.

*Quel est le
fort qu'é-
prouva la
Religion des
anciens.*

Cette Religion fut long-temps la seule dominante. Née en orient dans les premiers âges du monde, elle suivit chez les anciens les progrès de la civilisation. Nous la voyons se répandre dans les contrées occidentales, à mesure que leurs sauvages habitans sortent de la barbarie. Des Grecs elle passa aux Romains qui la porterent avec leurs armes jusques sur les rives du Rhin & du Danube, & le long des bords de l'océan atlantique. Elle régnait paisiblement sur tous les pays qui obéissaient aux loix de Rome, lorsqu'il s'éleva contre elle un ennemi d'abord peu redoutable, qui pendant trois cents ans se cacha dans l'ombre & dans l'obscurité, mais qui enfin revêtu de la pourpre impériale leva sa tête altière, & se proposa de la détruire, après s'être enrichi de ses dépouilles. Tandis que livrée aux attaques de l'église naissante, elle avait encor à lutter contre l'autorité du souverain, une révolution inatten-

due acheva de la terrasser. Les barbares qui des extrémités du globe étaient venus fondre sur l'empire romain, usèrent par-tout du droit de la victoire. Ces fiers conquérans avaient asservi le peuple vaincu à leurs opinions. Les arts & les sciences disparurent, & avec eux cette Religion qui les avait consacrés. Pendant la longue nuit qui a couvert nos climats, elle resta ensevelie sous les débris de ses temples. Elle se releva, pour ainsi dire, avec les monumens de l'antiquité savante; & on la vit sortir de ses ruines, dès qu'un nouveau jour vint éclairer notre horizon. Depuis cette époque elle semble avoir repris tous ses droits. Ce n'est plus elle à la vérité qui se montre avec un front austère, & qui porte la terreur au fond de l'ame; mais son empire est établi sur l'imagination, & elle le conservera tant que subsisteront les arts auxquels maintenant elle est pour jamais attachée. Elle n'a cessé d'être le domaine de la poésie, d'offrir des modèles au sculpteur & au peintre. Tout est encore plein de ses dieux. Leurs images décorent nos palais; nos théâtres rétentissent du récit de leurs aventures. Nous sommes enfin tellement entourés de la mythologie, qu'il

CONCLUS.

CONCLUS. n'est pas permis d'en ignorer les détails.

Mais les fables, de la manière dont on a coutume de les présenter, ne peuvent que paraître absurdes. En les rassemblant sous un même point de vue, nous avons cru qu'on nous saurait quelque gré d'en avoir donné une explication raisonnable. Notre intention a été sur-tout de prouver que les Grecs avaient ce qu'on appelle une Religion, & que cette Religion était véritablement digne d'un grand peuple.

Si nous sommes parvenus au but que nous nous étions proposés d'atteindre, peut-être cet essai n'aura-t-il pas été trouvé indigne de l'attention du lecteur; on daignera peut-être encourager les efforts d'un écrivain qui vient de passer sa jeunesse avec les muses, & qui, après les avoir cultivées en silence, ose aujourd'hui pour la première fois se montrer au grand jour, sans savoir encore si son peu de talent n'aurait pas dû le condamner pour jamais à l'obscurité.

Fin de la première Partie.

T A B L E

DES CHAPITRES DE LA PREMIERE PARTIE.

I NTRODUCTION	Pag.	1
C HAPITRE I. <i>Du culte public , ou des</i> <i>divinités des anciens Grecs.</i>		20
C HAPIT. II. <i>Du culte secret ou des</i> <i>mysteres.</i>		125
C HAPIT. III. <i>De quelques autres insti-</i> <i>tutions religieuses des Grecs.</i> . . .		203
C HAPIT. IV. <i>Réflexions sur l'influence</i> <i>de la Religion chez les Grecs.</i> . . .		246
C ONCLUSION.		267

(11)

— — — — —

1 2 3 4 5

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —



DEC 8 1963

**PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET**

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

